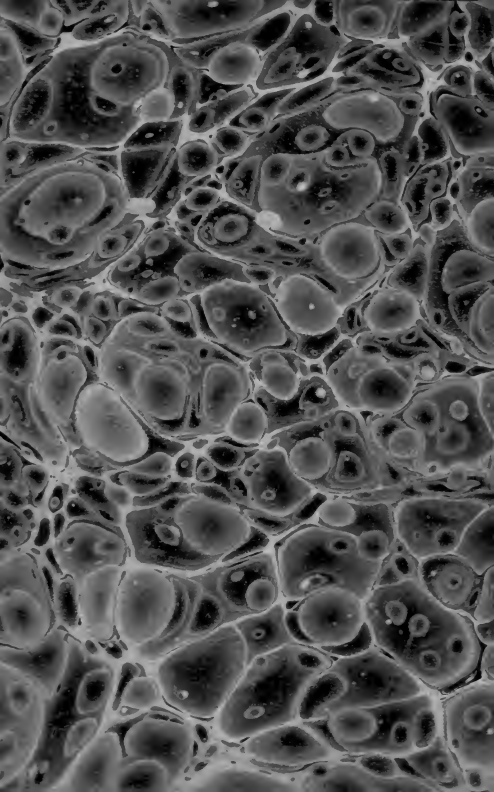
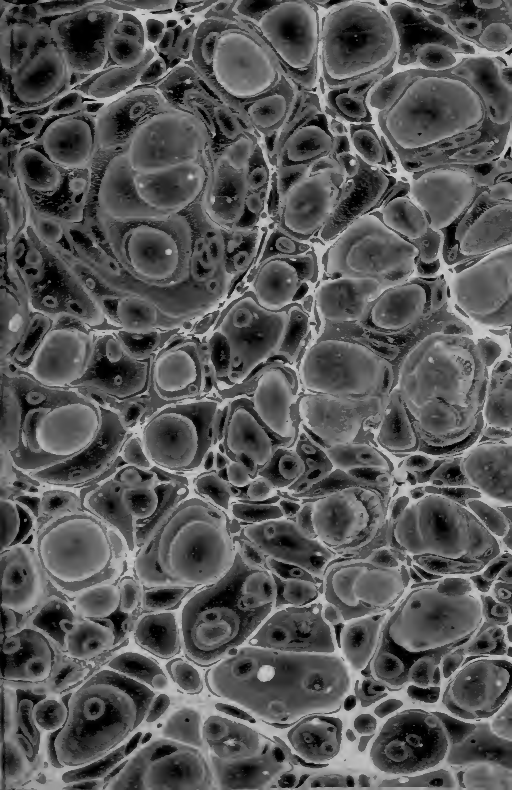






NOUVELLE EXPLICATION

DES

HIÉROGLYPHES.



ANNONCE.

Cet Ouvrage, présenté à Sa Majesté l'Impératrice, sera composé de quatre volumes.

Les trois volumes qui restent à imprimer le seront sans aucun retard et paraîtront successivement volume par volume.

Les planches dont les volumes seront ornés sont entièrement terminées pour la gravure : chaque volume sera composé de 36 à 40 planches.

Les personnes qui desireraient se procurer l'ouvrage complet ou les volumes séparés au fur et à mesure qu'ils paraîtront, voudront bien se faire inscrire chez le concierge du Musée des Monumens français, rue des Petits-Augustins ; elles jouiront, dans l'ordre de leur inscription, des premières épreuves.

Le prix de chaque volume sera de 12 fr. pour Paris.

Autres Ouvrages du même Auteur, qui se trouvent à Paris, au Musée des Monumens Français, rue des Petits-Augustins, et chez Hacquart, Imprimeur du Corps Législatif, rue Gît-le-Cœur, n° 8.

1°. Description historique et chronologique des monumens de sculpture réunis au Musée des Monumens français, 1 v. *in*-8°

2°. Musée des Monumens français, 6 vol. *in*-8°, ornés de 250 gravures.

3°. Recueil de Portraits inédits des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré la France, *in*-8°, orné de 30 gravures en taille-douce, Ouvrage dédié à Sa Majesté l'Impératrice et Reine.

4°. Traduction en Anglais du premier volume des Monumens français, grand *in*-8°, papier vélin, avec gravures.

NOUVELLE EXPLICATION
DES
HIÉROGLYPHES,
OU DES
ANCIENNES ALLÉGORIES SACRÉES DES ÉGYPTIENS;

UTILE A L'INTELLIGENCE DES MONUMENS MYTHOLOGIQUES DES AUTRES PEUPLES;

SUIVIE

D'UN RÉSUMÉ ALPHABÉTIQUE;

ORNÉE DE DIX-HUIT PLANCHES;

Par ALEXANDRE LENOIR, Administrateur du Musée des Monumens français, membre de l'Académie Celtique de France, de l'Athenée de la langue française, de la Société Philotechnique de Paris, associé correspondant de l'Académie italienne, des Sociétés libres des Sciences, Lettres et Arts de Nanci et de Soissons, etc.

A PARIS,
Au Musée des monumens français, rue des Petits-Augustins.

JANVIER 1809.

Le dépôt de deux exemplaires a été fait à la Bibliothèque impériale, conformément à la loi.

DE L'IMPRIMERIE D'HACQUART.

AVERTISSEMENT.

Sans avoir égard aux différentes explications que l'on a successivement publiées sur l'histoire sacrée des Égyptiens, faisons de nouvelles tentatives, cherchons la vérité ; essayons, s'il est possible, de jeter quelques rayons de lumière sur les allégories mystérieuses des adorateurs d'Osiris, et faisons connaître le résultat de nos recherches sur le sens que l'on peut donner aux caractères sacrés connus sous le nom d'*hiéroglyphes*, peints, gravés ou sculptés sur les temples comme sur les monumens qui font encore la gloire de l'Egypte. Notre entreprise est hardie, sans doute ; mais, comme elle peut conduire à la connaissance générale des anciennes allégories, à celle des fables mythologiques et par conséquent à l'explication des monumens de l'antiquité, nous n'avons d'autre prétention, dans la publicité de notre découverte, que celle que nous inspire

l'amour des sciences et des arts; et si toutefois la critique, l'aiguillon de la gloire lorsqu'elle éclaire celui qu'elle redresse, et l'objet du mépris du sage, lorsque guidée par la mauvaise foi elle injurie ou frappe sans raison; si, dis-je, la critique parvient à nous atteindre, en nous jugeant nous-mêmes comme il convient, nous la recevrons avec dédain ou avec reconnaissance.

AVANT-PROPOS.

Le but de cet Ouvrage est de faire connaître, par la sphère céleste, que les mystères et les anciennes allégories sacrées ne sont qu'une traduction fidèle des phénomènes de la nature. Zoroastre, descendu de la Perse, le flambeau de la science à la main, pour éclairer le monde, a répandu sur toute l'Asie les premiers germes d'une bienfaisante institution.

Ce roi puissant, considéré comme l'inventeur de la science hiéro-astronomique, communiqua ses préceptes à des sectaires qui se réunirent, et ils formèrent entr'eux une espèce de collége où l'on discutait sur l'astronomie, où l'on traitait de la connaissance de la nature, de l'étude des phases de la lune, des cours du soleil dans le zodiaque, de celles des planètes, de la morale et de l'art de gouverner les hommes; c'est encore au flambeau divin de Zoroastre que les poëtes et les savans modernes allument la flamme du génie qui brille sur leur tête et qui les distingue de la classe ignorante.

C'est dans cette école savante, où se rassemblaient les hommes les plus célèbres de l'antiquité, qu'on a forgé cette quantité de dieux et de déesses

qui remplissaient le monde céleste et terrestre ; c'est là que se sont composées toutes les fables mythologiques que l'on a trop souvent prises à la lettre. Dans cet aréopage, chaque mage travaillait en particulier sur le grand œuvre du monde ; faisait, en réglant la morale et l'art de gouverner, d'après les rapports qui existent entre les sphères, des espèces de thêmes particuliers, que l'on réunissait ensuite pour en former un ensemble. Ce travail, le produit des esprits les plus forts, formé précisément comme un faisceau qui serait bien serré, composé de plusieurs parties déjà fortes de leur propre substance, et d'autant mieux liées qu'elles se coordonnent entr'elles en se réunissant, fut d'autant plus imposant, qu'il était inconnu de ceux qui n'étaient point initiés aux mystères. Ainsi, l'on a vu les *Rapsodes* chez les Grecs, chanter des morceaux détachés, qu'on a ensuite rapprochés pour en former un seul et unique poëme considéré, depuis plus de deux mille ans, comme le modèle de la poésie épique.

De tous les astres, le soleil est celui qui a joué le plus grand rôle dans les poëmes sacrés. Il n'est pas étonnant, sans doute, de voir les anciens diviniser le soleil, le chef-d'œuvre de la divine Toute-Puissance, l'image de Dieu lui-même, qui contemple l'univers du haut de son trône de feu, qui parcourt l'immense étendue des airs depuis l'origine des

siècles sans s'altérer, et qui est véritablement un dieu bienfaisant et le père de la nature ; c'est aussi à ce dieu puissant, le moteur de la vie et de tout ce qui fait aimer, que l'on a adressé les premiers hommages ; et si nous voulons nous rendre compte du sentiment que nous éprouvons et de l'émotion secrette qui se passe en nous lorsque cet astre se montre pour la première fois à nos yeux les premiers jours du printems, nous penserons bientôt comme les Egyptiens, comme les Phéniciens, les Ethiopiens, les Syriens, et comme les Arabes, qui adressaient des hommages à la Nature, et qui considéraient les astres comme les principaux agens de la cause universelle.

On a donc fait un être incarné du dieu Soleil, chef de la nature, et on le fait descendre du haut des cieux pour organiser l'univers : on en fait un chef, un régulateur, un administrateur ou un conducteur des peuples, assujetti, comme tous les hommes, aux infirmités de la vie. Les figures astronomiques, ou plutôt les Constellations qu'il visite dans sa course céleste, mises en action sous des figures d'hommes ou d'animaux, employées en qualité d'épisode dans les romans mythologiques, sont considérées par les inventeurs des fables comme autant de sujets de travaux auxquels ils assujettissent le héros, et comme autant d'événemens qui viennent successivement traverser le

bonheur ou faire triompher le dieu Soleil devenu homme, lequel doit mourir, descendre aux enfers et ressusciter, remonter aux cieux ou recommencer une nouvelle carrière. Voilà comment on a fait un, personnage du dieu Soleil, sous le nom d'Ormusd, d'Osiris, de Bacchus, d'Apollon ou d'Adonis, et on les appelait indistinctement *Dominus Sol.* Voilà pourquoi on a attaché à la personne incarnée, mise à la place du dieu Soleil, toutes les qualités morales; qu'on en a fait un législateur, un héros, et qu'on lui attribue l'invention des lettres, des arts et de toutes les sciences. On lui donne des compagnons des Satellites, on lui oppose un ennemi redoutable sous le nom d'Ahriman, de Tiphon, de Satan, ou de Démon, qu'il combat, dont il triomphe, et par lequel il est vaincu lui-même. C'est avec ces inventions mystagogiques que l'on a attiré, sur le dieu Soleil, l'attention de tous les hommes. Enfin, on trouvera dans cet Ouvrage l'explication des métamorphoses et des diverses transformations des dieux, l'on saura ce que l'on doit entendre par Osiris, Apis *bœuf*, Anubis *chien*, son secrétaire et son compagnon fidèle; par Mercure, dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs; on saura également pourquoi Jupiter, Esculape et Pluton ne sont qu'une image du Soleil; pourquoi ce dieu porte des cornes de *bélier;* pourquoi sous la forme d'un *taureau*, il enleve la belle Eu-

rope, et pourquoi il caresse Léda sous celle d'un *cygne*; on saura aussi pourquoi Bacchus *tauricornis*, ou à corne de taureau, conduit les pleïades par la main (1); pourquoi on représente ce dieu velu et cornu comme un *bouc;* enfin, pourquoi Vénus est quelquefois barbue, guerrière, le casque en tête et la lance au poing comme Minerve; pourquoi on la représente blanche, noire, ou sous la forme d'un poisson; on verra aussi Médée féroce et voyageant sur un char traîné par des serpens, habitant, comme Proserpine, tantôt la terre et tantôt les enfers. Enfin, on verra qu'OEdipe lui-même, roi de Thèbes, n'est qu'une image de l'astre brillant qui nous éclaire, qui, comme lui, est détrôné et perd sa lumière; on aura de même l'explication du sphynx, si célèbre à Thèbes, et celle de l'énigme qu'il proposait aux passans.

Orphée, suivant les fabulistes, voyait dans le soleil le plus grand des dieux, et lui donnait le nom d'Apollon; mais cet Orphée n'est pas le libérateur d'Eurydice, descendue aux enfers, et morte de la piqûre d'un serpent caché sous l'herbe, qui la blessa au talon. Le poëte, dit-on, se rendait souvent au lever de cet astre, sur un lieu élevé, se prosternait devant lui, lui

(1) Voyez au Musée Napoléon un beau vase antique en marbre blanc, provenant de la collection d'Orsay.

rendait des hommages et lui offrait des hymnes qu'il composait. Suivant Achille Tatius, Porphyre, Plutarque et tous les auteurs de l'antiquité, Apollon est le soleil, ou l'intelligence divine qui fait mouvoir cet astre : l'un est donc le corps et l'autre l'âme.

Le soleil, suivant Macrobe, prend le nom d'Apollon dans la partie supérieure des cieux ; c'est-à-dire, lorsqu'il parcourt les signes supérieurs du zodiaque. *Il est Apollon dans la partie supérieure affranchie de tous les choes tumultueux de la matière, et dans laquelle règne une constante et éternelle harmonie. En un mot, Apollon est la lumière pure et vierge que répand le soleil et qui brille dans les cieux.* Après avoir franchi les premières barrières de l'année, ce beau jeune homme à chevelure blonde, au duvet de la jeunesse, change de parure et de contenance. Ses formes coulantes et souples sont devenues mâles et vigoureuses ; son teint frais et rosé s'est bruni, hâlé, et le disque argenté, qui ornait sa belle figure , est devenu large et brûlant ; c'est encore Apollon, mais Apollon homme et dans l'âge viril, tel qu'on peint Hercule vainqueur du lion de Némée. En automne, le dieu Soleil se montre triomphant et jouissant de ses travaux ; assis dans son char, il traîne l'abondance à sa suite ; c'est alors qu'il commence à vieillir, et qu'aux approches du serpent d'automne, on lui

donne indistinctement les noms d'Esculape ou de Bacchus : suivant le témoignage de Macrobe, Apollon prend le nom de Bacchus lorsqu'il descend dans les signes inférieurs. *Sous les traits et le nom de Bacchus*, dit-il, *le soleil n'agit que dans le monde sublunaire par la chaleur active et féconde, parce que la matière sublunaire, ténébreuse et passive de la nature est la seule qui soit susceptible de dégénération et de destruction.* On a supposé aussi qu'Apollon, banni du ciel, était descendu sur la terre ; qu'il y vécut modestement, comme un simple berger, dans les plaines de Thessalie, et qu'aprés avoir visité toute la Grèce il se fixa au centre de cette contrée, qu'il y bâtit un temple et un palais auxquels on donna le nom de *Delphes*, qui veut dire *matrice :* ce qui peint trés-bien, en style figuré, la station que fait le soleil dans le solstice d'été, commençant sa course annuelle au printems sous le signe du *Bélier*, pour passer ensuite aux signes inférieurs du zodiaque, arriver au centre de la terre ou au solstice d'hiver, où il sera également stationnaire avant de remonter dans les cieux pour recommencer une nouvelle vie. Les Thébains portaient en procession tous les ans, vers les limites de l'Ethiopie, une statue de Jupiter, chargée des cornes du bélier céleste, et porteur de la plante *silphium*, sous le nom de Jupiter Ammon ; aussi Homère donne-

t-il l'épithète d'AMYMΩN aux Ethiopiens. Apollon, berger en Thessalie, est nécessairement le même dieu Soleil faisant son entrée dans l'univers au printems sous le signe du *Bélier*, au lieu de la faire sous celui du *Taureau*, comme il la faisait auparavant sous le nom d'Osiris, d'Apis *bœuf*, de Jupiter *Taurus*, et de Bacchus *tauricornis*.

Les Egyptiens adoraient aussi le soleil sous le nom d'Apollon, qu'ils faisaient naître de Chus, fils de Cham, premier fils de Noé, qui vint au monde cent ans avant le déluge, qui eut pour fils, à son tour, Nembrod ou *Orion*, fameux chasseur, appelé indistinctement Saturne, Géant, Ninus, Israël ou l'astre d'Horus. Les Egyptiens, comme les Grecs, accordaient à leur dieu Apollon la beauté parfaite : en effet, qui osera disputer la beauté à la lumière céleste, en supposant qu'elle ait la puissance de s'incarner ou de passer dans un corps ? Ils prétendaient aussi qu'Apollon leur avait enseigné, comme Osiris, les sciences, les arts, et même l'agriculture.

On a représenté la fécondité que le soleil communique à la nature au printems, par le dieu Priape, que l'on fait naître d'Adonis et de Vénus, divinités qui avaient le pouvoir de créer par leur union intime. On donnait au dieu Priape la figure des animaux célestes, avec lesquels le soleil était en conjonction lorsqu'il fécondait la nature ; en

ajoutant à son image tous les caractères de la génération et les parties sexuelles d'une proportion gigantesque, pour exprimer la force féconde qu'il lance sur toute la terre, soit dans les végétaux, soit dans les animaux. La terre amoureuse, dit Virgile, demande la semence qui doit la féconder; c'est pour cette raison que l'on plaçait des statues du dieu Priape dans les jardins. Enfin les philosophes anciens et modernes ont fixé l'opinion, et ils ont reconnu que les formes d'ici bas étaient réellement soumises aux aspects du monde supérieur ou des cieux.

Si, à la suite des conquêtes du grand Napoléon, je porte mes regards sur la terre d'Osiris; si, à l'aide des illustres savans qui le suivirent dans cette contrée, j'entre dans les tombeaux des anciens rois de l'Egypte, je vois des voûtes immenses couvertes de figures emblématiques peintes ou gravées en creux, des statues assises, en basalte, dont les bras et les jambes serrés contre le corps en font des modèles de momies : pénétré moi-même de la sainte initiation aux sacrés mystères, mes yeux s'ouvrent au milieu des ténèbres des siècles passés, je découvre que ces formes et cette écriture savante ne sont que l'image de ce qui se passe annuellement dans le ciel et sur la terre.

Maintenant, mettons dans tout son jour la théorie hiéro-astronomique des Egyptiens, et celle des

autres peuples qui les ont imités ; mais avant de commencer notre travail, rendons grâces à la main puissante, qui, en descendant sur les bords du Nil, y parut comme le phénix, pour en chasser les ténèbres de l'ignorance, pour régénérer ce peuple antique et réorganiser ainsi, dans cette contrée, un nouveau cycle de lumière (1).

---

(1) Le phénix, l'image du soleil, était censé paraître à la fin de chaque cycle ou de chaque révolution solaire dans l'un des signes du zodiaque. Les historiens s'accordent à dire que le phénix s'est montré trois fois en Egypte, et notamment sous le règne heureux de Sésostris.

NOUVELLE EXPLICATION

DES

HIÉROGLYPHES

ET DES ALLÉGORIES ANCIENNES.

ÉGYPTIENS.

L'ÉGYPTE était dans toute sa splendeur sous le règne de Sésostris, surnommé par son peuple le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs. Bientôt Thèbes et Memphis, témoins de sa gloire, virent élever dans leurs murs des temples et des palais. Apis, Mendès et le Sphynx, adorés de la nation entière, attirèrent à leurs pieds, sous le voile mystérieux de l'allégorie, toutes les nations étrangères : ces divinités, l'image du Soleil sous le nom d'Osiris, dont elles n'étaient que l'emblême et l'archétype sur la terre, attestent encore que la civilisation des Egyptiens était alors la plus brillante comme la plus cultivée. Parmi les auteurs anciens, Pline porte aux tems les plus reculés l'introduction des sciences et des arts dans cette contrée, dont la population primitive, selon lui, est due à une colonie éthiopienne. (1) Cependant le règne des Ptolémée avait mis la dernière main à la gloire de l'Egypte, lorsqu'une troupe de barbares, excités par un fanatisme nouveau, vint troubler les fêtes

(1) Pline fixe l'époque de la pratique des arts en Égypte au delà de dix mille ans à dater de son tems.

d'Osiris et renverser le trône des rois. Tout fut anéanti ; les manuscrits conservateurs des lois et des mystères sacrés furent incendiés, et le feu des vainqueurs dévora en un instant les productions les plus sublimes. Les constructions antiques de la savante Egypte résistèrent seules à tant de barbarie : devenues dépositaires de la morale par la sculpture, elles nous conservèrent sur leurs murailles les images parlantes des phénomènes de la nature que Zoroastre avait écrit, non seulement pour les peuples de l'Asie, mais encore pour ceux qui devaient couvrir le monde par succession de tems.

Il est donc reconnu que l'ancienne Egypte fut le berceau de toutes les sciences et de tous les arts qui font aujourd'hui la splendeur des gouvernemens les plus policés, et nous avons particulièrement remarqué que les fables mythologiques avec lesquelles, depuis les Egyptiens et les Phéniciens, on a conduit insensiblement à la morale les peuples qui se sont succédés, doivent leur origine à cette illustre contrée. Les célèbres mystères d'Eleusis, institués dans l'Attique à l'imitation de ceux qu'on pratiquait dans l'Egypte, attirèrent dans la Grèce les philosophes de toutes les nations : c'était dans cette école mystagogique qu'ils venaient apprendre les secrets du grand œuvre de la nature. Si, à la suite de la révolution malheureuse qui affligea l'Egypte, la puissance du glaive n'eût pas exclusivement mis l'Alcoran à la place des belles productions du génie, cumulées à la suite de plus de cinquante siècles de lumières dans la bibliothèque d'Alexandrie, nous aurions sans doute trouvé dans ce dépôt précieux les secrets de la haute science et l'explication de la mythologie égyptienne, que nous considérons comme le principe et l'origine de toutes les mytho-

logies qui s'y rattachent. C'est dans ce sanctuaire (1) de la science que les plus illustres savans de l'antiquité, après avoir reçu l'initiation aux sacrés mystères, déposèrent le fruit de leurs observations et de leurs méditations.

La religion de l'ancienne Egypte, a dit M. de Paw, est véritablement un abîme dans lequel on a vu s'engloutir, plus d'une fois, ceux qui ont prétendu en sonder la profondeur. Cette réflexion ne peut être reçue que dans le cas où l'on prendrait à la lettre les récits mythologiques en général et en particulier les fables religieuses des Egyptiens. C'est pour avoir suivi cette fausse marche qu'on a prété tant d'idées absurdes à des hommes qui ont véritablement éclairé le monde, et qu'on a considérés comme les précepteurs du genre humain. Juvénal, dans sa satire XV, dit que les Egyptiens adoraient des animaux, et qu'ils voyaient croître leurs Dieux dans leurs jardins. La plaisanterie que Juvénal fait ici a été souvent répétée : elle a été prise à la lettre ; on a dit et même affirmé, sans raison, que la religion des Egyptiens était absurde et ridicule. Mais de ce que le peuple grossier, condamné à l'ignorance et à l'erreur dans tous les tems comme dans tous les pays, adorait des animaux chez les Egyptiens, peut-on en conclure que le culte des animaux fut la base de leur religion ? Comment concilier un culte aussi absurde avec cette haute sagesse qui les a toujours caractérisés, célébrée même par nos historiens sacrés ?

Les Egyptiens ne déférèrent point de culte à des animaux.

---

(1) La fameuse bibliothèque d'Alexandrie fut fondée par Ptolémée Philadelphe ; elle fut continuée avec beaucoup de splendeur par les rois d'Égypte ses successeurs : les plus grands philosophes et les hommes les plus illustres briguaient l'honneur d'y être attachés.

Plutarque, qui avait approfondi la religion de ce peuple, nous le dit de la manière la plus précise en parlant d'Isis et d'Osiris. Plusieurs autres auteurs nous apprennent aussi que cette religion était toute symbolique. Nous en appellerons surtout à l'autorité de Chérémon et à celle des plus savans prêtres de l'Egypte, qui assurent que la religion qu'ils exerçaient, ainsi que ses fables sacrées, étaient fondées sur le mouvement des planètes, les signes du zodiaque, des levers et des couchers d'étoiles. Ce précieux passage, recueilli par Jamblique (1), aurait suffi, sans doute, pour nous mettre sur la voie; mais il serait longtems resté dans l'oubli, sans l'heureuse application qu'en a fait M. Dupuis (2), dont le système sur la théologie ancienne nous ouvre une nouvelle carrière, et auquel il ne manque, pour être assimilé aux plus importantes comme aux plus utiles découvertes, que d'éprouver de grands obstacles avant d'obtenir le suffrage de la postérité.

C'est dans le ciel que l'auteur nous montre la place des Dieux qui ont été tour à tour l'objet de l'adoration des Egyptiens, et en général de tous les anciens peuples. Pénétrés de ce principe, évidemment incontestable, nous chercherons, la sphère céleste à la main, à expliquer les allégories mystérieuses et sacrées représentées sur quelques monumens égyptiens que nous avons sous les yeux,

---

(1) *Jamblichus*, Jamblique, philosophe platonicien, est né à Chalcide, dans la Cœlesyrie, et fut élève d'Anatolius et de Porphyre. Jamblique florissait du tems de Dioclétien; il professa lui-même la philosophie et attirait à ses cours, par son éloquence, un nombre considérable d'élèves: il mourut sous l'empire de Constantin.

(2) M. Dupuis, auteur de l'*Origine de tous les Cultes*, membre de l'Institut de France, de la Légion d'Honneur, professeur d'éloquence au Collége de France.

et nous ne verrons autre chose que le Soleil dans le personnage d'Osiris, et que la Nature dans celui de la Déesse Isis, comme nous ne verrons dans le bœuf Apis, dans le chien Sirius, Anubis, et dans les autres animaux adorés des Egyptiens, que des talismans vivans et des symboles des constellations et des signes du zodiaque. Rien de plus bisarre, en effet, pour celui qui n'a aucune idée des allégories anciennes, que les événemens par lesquels les poètes font passer leur Dieu Soleil, et les rôles qu'ils lui font jouer sous les noms d'*Osiris*, de *Jupiter*, de *Mithra*, d'*Apollon*, d'*Adonis*, de *Bacchus*, etc. : tous naissent à la même époque, tous combattent des monstres ou des génies malfaisans, tous meurent d'une mort tragique et sont ensevelis dans des tombeaux; tous ressuscitent pour reprendre une nouvelle vie plus brillante, plus belle, plus heureuse, ou pour recevoir les honneurs de l'apothéose.

Dans les poëmes sacrés, on voit continuellement, sous des formes allégoriques, la *lumière* en opposition avec l'*ombre;* le *bon* et le *mauvais* génie en guerre. La nativité du héros mis en action à la place du Soleil ou du *Dieu lumière*, y est célébrée et fêtée solemnellement par les peuples qui l'adorent sous des noms différens; sa mort y est également pleurée partout : son deuil est suivi d'un cortège de femmes qui veillent à la conservation de sa dépouille. C'est à la marche annuelle de la nature que nous sommes redevables de ces poëmes mythologiques. Qu'on suppose un instant quelle a dû être la pensée du premier homme au moment que la suprême divinité le posa subitement sur le globe. Entouré d'objets divers, de résultats dont les causes lui étaient encore inconnues, levant ses regards vers une voûte immense et éblouissante de lumière, tout était phénomène à ses yeux : le ciel, la terre, les eaux, les animaux,

et même les végétaux ont dû être pour lui les premiers sujets de sa méditatiou; et nous ne doutons pas que les législateurs eux-mêmes, de quelque contrée, et de quelque tems qu'ils soient, n'aient eu pour but, dans leurs mystères et dans le culte qu'ils ont établi, de porter vers la nature les hommages des habitans de la terre. C'est donc à cette mère universelle, créatrice de toutes choses, à la *grande déesse* des anciens, qu'ils appelaient *magna mater*, que nous devons rapporter nos recherches dans l'ouvrage que nous nous proposons, en nous renfermant cependant dans l'esprit mythologique qui a dirigé toutes ces fables. « Non seu-
» lement, a dit un homme justement célèbre, les théolo-
» giens, mais les historiens eux-mêmes, qui nous ont
» transmis les fables du Soleil sous le titre d'aventures de
» princes, de héros, de conquérans, reconnaissent que,
» sous ces noms, on adorait le Soleil; ce qui est convenir
» que ce ne sont que des histoires factices et des aventures
» allégoriques de l'astre du jour, car il ne peut y en avoir
» d'autre. »

Il est certain que la théologie ancienne a été réglée sur l'astronomie pratique, suivant les connaissances qu'on avait alors de cette science, et qu'elle a toujours eu pour base les deux principes dont nous avons parlé plus haut; c'est-à-dire, la distribution de la nature en âge de *bien* et de *mal*, de *génération* et de *destruction*, de *lumière* et de *ténèbres*. Les anciens en avaient fixé les limites aux deux équinoxes. Les Egyptiens, comme le font encore quelques peuples modernes, célébraient au solstice d'hiver la naissance d'Orus, *Dieu Soleil*, ou la grande fête du Soleil nouveau. Les Romains célébraient à la même époque les fêtes solaires et les jeux du cirque; ils les fixaient précisément *huit jours* avant les calendes de janvier, ce qui correspond au 25 dé-

cembre. L'époque de la *naissance* de la divinité des adorateurs du Soleil, comme celle de sa *mort* et de sa *résurrection*, fixées par les Mages, se trouvent absolument conformes dans toutes les anciennes théogonies, qu'importe le *nom* et la *forme* qu'on y donne à l'astre du jour. Tous les personnages qui représentent le *Dieu Soleil*, naissent dans des antres profonds, sont élevés et nourris dans des grottes. Saint Jérôme dit positivement que les payens célébraient les fêtes d'Adonis ou du Dieu lumière, *Mithra* en Perse, *Adonis* en Phénicie, *Bacchus* en Campanie, etc., dans un *antre* profond. Voici la description que Zoroastre lui-même nous donne de l'antre de Mithra (1); nous la rapportons ici parce qu'elle est essentielle à connaître, et qu'elle est, pour ainsi dire, la première clef des fables dont nous nous occuperons dans cet ouvrage. « Le monde, dont » le Soleil est l'ame, dit-il, était représenté par un antre » profond et voûté comme la sphère, dans lequel on avait » représenté toutes les divisions du ciel, et les corps lumi- » neux qui y circulent. On y avait tracé le mouvement des

(1) L'époque de l'existence de Zoroastre est incertaine. Suivant quelques auteurs, il fut roi des Bactriens. Les uns le font plus ancien qu'Abraham; les autres fixent son existence au règne de Darius, successeur de Cambyse, le destructeur et le vainqueur de l'Égypte, vers l'an 530 avant notre ère.

Cependant Zoroastre est reconnu comme un des plus grands philosophes de l'antiquité. Les auteurs les plus anciens, dont l'existence date avant celle de Platon, le considèrent comme le chef des *mages* ou d'une secte de philosophes qui s'appliquaient à la recherche des hautes sciences; c'est-à-dire, qu'ils joignaient à l'étude de la religion celle de la métaphysique et de la science naturelle. Zoroastre s'acquit une très-grande réputation dans la Perse : il fut le premier qui soumit la religion des Persans à des lois générales, qui passèrent dans la suite dans l'Inde et dans une partie de l'Asie par la voie de ses sectateurs.

» étoiles fixes et du firmament, qui était censé les em-
» porter par sa circulation rapide; celui des planètes qui
» se meuvent en sens contraire à celui du monde. On y
» voyait des portes symboliques par lesquelles les ames
» descendaient de l'Empirée (1) jusqu'à la matière terrestre,
» qu'elles animaient en venant habiter nos corps. La divi-
» sion des *douze* signes du zodiaque, celle des *climats*,
» celle de la *matière sublunaire* en quatre élémens; toutes
» les distributions du monde visible, et même celle du
» monde intellectuel, dont celui-ci était censé l'image, y
» étaient représentées par des emblêmes analogues à la na-
» ture des deux mondes. » C'est bien là, je pense, les principes généraux des mystères sur lesquels on éclairait en Egypte, aussi bien qu'à Eleusis, les philosophes qui se faisaient initier aux mystères sacrés.

C'est donc d'après la marche du Soleil, des planètes et des astres en général, que les anciens Mages, les hiérophantes, et même les simples prêtres de l'Egypte, tous imitateurs de Zoroastre, ont composé leurs allégories sacrées, sur lesquelles ils ont fondé la conduite morale et politique du peuple; c'est-à-dire, qu'ils ont donné au Soleil, à la lune et aux autres astres, des formes physiques; qu'ils en ont formé des personnages vivans, dont ils font correspondre les événemens de la vie, dans les légendes ou dans les fables qu'ils ont inventées, avec leurs divers aspects, soit en considérant simplement leur rapport direct avec la terre, et celui qu'ils ont véritablement l'un et l'autre avec les constellations qui se rencontrent sur leur route,

---

(1) L'échelle de Jacob, dont on parle dans nos livres saints, est une imitation de ce passage de Zoroastre.

ou dans leur voyage, lesquelles sont distinguées sur la sphère par des figures d'hommes ou d'animaux.

Nous pouvons donc considérer les hiéroglyphes comme une peinture savante des rapports que les astres et les constellations ont entr'eux, ainsi que de leur influence sur la terre. Ainsi, Horus, le Dieu suprême des Egyptiens, qu'on nous représente sous la figure d'un enfant au maillot, sous celle d'un adolescent rayonnant de lumière, auquel on donnait quelquefois la tête d'un taureau, est l'image du Soleil nouveau, d'abord naissant au solstice d'hiver sous les auspices d'Isis sa mère ou de la Vierge céleste, et qui prend, peu à peu, de l'accroissement pour arriver au signe du Taureau, dont il emprunte les formes à l'equinoxe du printems. Cette homme à tête de taureau, ou Osiris, *tauriforme*, ou *tauricornis*, est l'image du Soleil introducteur du bien sur la terre lorsqu'il ouvre l'année sous ce signe et qu'il passe dans les signes supérieurs pour les parcourir successivement. Le même génie a fait de *la Nature* la Déesse Isis, l'épouse d'Osiris ou du Soleil, qui féconde la terre.

En remontant à la véritable source de toutes les inventions mystagogiques, on voit clairement que tout le système religieux des Egyptiens est fondé sur l'astronomie et sur l'influence des corps célestes sur la terre, et qu'il n'est réellement qu'une image de la marche éternelle et régulière des mondes célestes et terrestres, mise en action sous des formes humaines et sous celle des animaux qui figurent sur la sphère. Ces fables ne sont donc point absurdes, comme on l'a cru longtems, puisque le principal objet de l'adoration des Egyptiens était la Nature, et que les divinités auxquelles ils adressaient leurs vœux étaient l'image mystérieuse de l'ame du monde, ou du mouvement universel

qui meut toute la nature. La religion des Egyptiens n'était donc qu'un systême de rapports combinés d'après les formes du ciel et de la terre, sur celles de la nature en général et d'après ses phénomènes, comme nous l'avons vu plus haut dans la description de l'antre de Mythra, que nous a donnée Zoroastre. C'est ce qu'on enseignait à Eleusis; c'est à l'initiation aux sacrés mystères que le savant et le phylosophe recevaient la clef des allégories mythologiques, avec lesquelles on conduisait la classe ignorante du peuple.

Les Egyptiens adoraient l'eau et le feu comme les principaux agens de la nature; ils ont divinisé le Nil, parce qu'ils le considéraient comme la principale source de la fécondation de leur territoire. L'épervier, le scarabée et le chat étaient pour eux autant d'emblêmes qui leur représentaient les propriétés différentes du Soleil et de la Lune; et ils voyaient dans le rat l'image du Soleil, lorsqu'il recommançait la révolution d'une grande année, dont la durée se nommait *cycle*. Le chat, auquel ils avaient donné le nom d'Ælurus, par la configuration de sa prunelle qui s'allonge en forme de croissant ou qui s'élargit en cercle, était le symbole de la lune, comme l'*accipiter*, l'épervier ou l'aigle, par la force de son vol et la fermeté de son regard qu'il dirige toujours vers le Soleil, était le signe représentatif ou la figure allégorique de cet astre, le père de la nature. L'oignon était consacré à Isis, parce que les Egyptiens avaient reconnu dans la couleur blanche de ce légume et dans sa végétation, des rapports singuliers avec la croissance de la lumière de la Lune. Le scarabée ou le cerf volant, insecte de nuit, espèce de *phalène* (1) lui était également consacré,

(1) *Phalène*, nom que l'on donne au papillon de nuit.

parce que les petites cornes mobiles qu'il porte, présentent, lorsqu'il les écarte, le croissant de la Lune, comme elles représentent la pleine Lune, lorsqu'il les rapproche. Il y a une autre espèce de scarabé qu'on avait consacré au Soleil, parce que, suivant Porphyre, les Egyptiens avaient observé, « que ce petit animal dépose les germes de sa repro» duction dans une boule de matière fétide, qu'il roule » pendant vingt-huit jours, c'est-à-dire, durant le même » tems que la Lune met à achever sa révolution chaque » mois : il la roule à reculon; c'est-à-dire, qu'il suit, dans » son mouvement, la marche du Soleil et des astres qui se » meuvent en sens contraire du mouvement de tout le ciel. » C'est ce dernier emblême qui figure le plus souvent dans les hiéroglyphes et sur les monumens; il est communément représenté avec une petite boule au dessus de sa tête, et assez souvent avec deux plus petites placées à l'extrémité de chacune de ses pattes de devant. Le lotus, à cause de sa forme sphérique et de l'eau dans laquelle il croît, fut également consacré au Soleil. On en fit le siége du Dieu du jour, et on représentait souvent Osiris assis sur un lotus; c'était l'image du lever du Soleil ou du Dieu du jour. s'élevant au dessus des eaux. Il en est de même pour une quantité de plantes et de productions de la nature, qui furent divinisées en Egypte par l'analogie qu'on trouvait entr'elles et les astres, soit par leur forme, leur couleur, soit aussi par l'impression ou l'influence qu'elles en recevaient. On était dans l'usage de présenter les figures symboliques au peuple comme des annonces ou comme des affiches parlantes de ce qu'il devait faire dans l'exercice de ses devoirs. Ainsi, les hiéroglyphes dont on ornait les temples en Egypte, peuvent être considérés comme une véritable indication publique de la conduite religieuse que le peuple devait générale-

ment tenir, ainsi que des travaux de l'agriculture dont il avait principalement à s'occuper pendant le cours de l'année : et il est certain que les peintres et les sculpteurs avaient des rapports particuliers et directs avec les prêtres de l'Egypte ou avec les scribes; car ils ne pouvaient rien graver, peindre ou sculpter, que les grammatistes, c'est ainsi qu'on les nommait, n'aient fourni eux-mêmes le formulaire des inscriptions où des emblêmes qu'on devait peindre, sculpter ou graver sur les monumens publics. Nous sommes étonnés, dit M. Paw, lorsque Clément d'Alexandrie fait cette prodigieuse énumération de toutes les connaissances que devait posséder celui d'entre les prêtres égyptiens qu'on nommait le scribe sacré, ou l'hiéro-gramatiste : « Il faut qu'il soit versé, suivant lui, dans la » cosmographie ; il faut qu'il connaisse le mouvement » de la Lune, celui du Soleil et celui des cinq autres pla- » nètes; il faut qu'il sache la chorographie de l'Egypte, » et qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le Nil. » Les artistes eux-mêmes, soumis à la surveillance des hiérogramatistes, ne pouvaient peindre ni sculpter des figures sans en avoir préalablement reçu le programme de l'un de ces docteurs sacrés; ainsi, le genie du peintre et celui du sculpteur, embarassé et contenu par des censeurs dans des formes mystagogiques et rigoureusement données, n'a pas du sortir de l'uniformité que nous présentent généralement les statues et les peintures égyptiennes. Tout était symbalique pour eux, et l'on croit que c'est la première colonie éthiopienne qui introduisit la science des hiéroglyphes, lorsqu'elle descendit dans cette contrée pour s'y établir.

Les Egyptiens avaient à peu près les mêmes idées que nous sur la formation de l'univers : leur Dieu *Cneph*, dont

parle Plutarque, est un Dieu *éternel* qui n'a point eu *de commencement* et qui ne peut avoir *de fin*; ils supposaient que ce Dieu tout puissant avait réuni, pour faire le monde, les deux principes co-éternels qui existaient en lui, la *matière* et l'*ame*, ou ce qui donne le mouvement et la vie. Le Dieu *Cneph*, ou le Dieu primitif et tout puissant, était figuré par un serpent qui rendait un œuf par la bouche. Cet œuf symbolique rompu à coups de cornes par le Taureau céleste, suivant la religion des Perses et des Japonais, est le symbole du monde; on a divisé cet œuf en plusieurs parties, comme les Mages ont divisé la sphère. Le culte de l'œuf mystique, considéré comme la représentation du monde, était très-répandu chez les peuples anciens de l'Asie, et même chez ceux de l'Europe. Dans les mystères d'Osiris, dans ceux de Bacchus, l'œuf y jouait un rôle; aussi le voyons-nous figurer dans la pompe Isiaque. Cet œuf fameux est celui de Léda, qui donna naissance à Castor et à Pollux; c'est l'œuf Orphique qu'on suspendait à Sparte à la voûte du temple, c'est celui qui donna la vie à l'Amour : ainsi, Osiris naissait d'un œuf en Egypte; ainsi, naissait Phanée; ainsi, Chumong chez les Corasiens, etc.; chez les Gaulois, les Druides avaient introduit dans leurs mystères le culte de l'œuf qu'ils supposaient avoir été façonné par la bave du *serpent* sacré. Les Ophites, secte chrétienne, comme on vient de le voir, par leur Dieu Phanès, révéraient également des œufs sacrés; et nous voyons encore distribuer aux enfans le jour de *Pâques*, la fête de la résurrection de la lumière, du *passage* du Soleil dans les signes supérieurs, des œufs qu'on appelle *œufs de Pâques*. Ces œufs colorés en rouge sont le symbole du monde, que la présence du Soliel va régénérer par l'ardeur de ses feux; le *rouge* est, dans cette circonsance comme dans beaucoup d'autres, l'image du feu ou

des rayons du Soleil. Cette fête se célèbre par des chants d'allégresse ; les prêtres officians sont vêtus de blanc, et le cierge paschal est l'image de la lumière céleste ; DE CELUI *qui éclaire tout homme venant dans ce monde*. Les Egyptiens donnaient ordinairement des ailes à leur Dieu Cneph, pour exprimer la rapidité avec laquelle il traversait les siècles, et la facilité avec laquelle il embrassait à la fois tous les espaces : il avait un temple particulier à Thèbes, et son image était ordinairement sculptée sur le frontispice des temples consacrés dans les villes aux autres divinités.

Les Egyptiens, comme tous les peuples, reconnaissaient dans leur religion deux principes généraux : le *bien* et le *mal*. « Leurs Dieux, dit Monfaucon, se réduisent au *bon* et au *mauvais* principe, et l'un des partis fait toujours la guerre à l'autre. » Du bon principe, on avait formé une espèce de *Trinité* ; c'est-à-dire, qu'on reconnaissait en lui *trois* choses puissantes qui, cependant réunies, n'en formaient qu'une; savoir : la première, qui faisait les fonctions de *père* ou de *créateur* ; la seconde, celle de *mère* ou de *matrice* propre à engendrer ; la troisième, celle de *fils* ou de *sujet créé*. Le père était nommé *Osiris* ; la mère, *Isis*, et le fils, *Horus*. Ce mystère religieux et sacré dont on doit l'invention aux philosophes de l'antiquité, a servi dans la suite de base à toutes les théogonies que l'on a successivement enseignées, et c'est ainsi quelles fut conçue dans des tems plus raprochés de nous : le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit*. Le *Père* est ici, comme chez les anciens, le créateur de toutes choses ; le *Fils* est l'image des objets créés, et le *Saint-Esprit* est le *Logos*, le *Spiritus*, le *Verbe*, ou l'éloquence qui persuade : il est,

1° la grande puissance qui rapproche les puissances particulières qui existent dans les différentes parties qui composent les corps animés, pour en former un tout; 2° le résultat de cette puissance harmonique est l'entendement, la raison et la sagesse ; 3° il est l'ame qui nous anime, ainsi que toute la nature. Voilà comment on a supposé que notre ame était une portion de l'intelligence secrète de la divinité. C'est à l'aide de cette doctrine que l'on a, dans tous les tems, soumis la multitude des hommes ; c'est aussi par une suite de cette invention sublime que les législateurs ont attribué la découverte des sciences, des arts, ainsi que de l'éloquence, à leurs Dieux Osiris, Anubis, Apollon, Mercure, etc.

Plus tard, un génie hardi, la gloire de la France dans le douzième siècle, Abélard, nous a donné une définition de la Trinité, qui prouve de reste que ce savant avait étudié et médité les grands ouvrages des anciens philosophes.

Abélard fut tyrannisé pour ses opinions religieuses; cependant, on doit savoir gré à ce docteur d'avoir, pour ainsi dire, aggrandi la pensée de ses contemporains, par ses écrits, et d'avoir eu le courage d'enseigner publiquement une science qui contrariait la morale du tems sous lequel il vivait. Ecoutons ce savant lui-même sur des principes pour lesquels on a dû réellement lui faire un crime, 1° parce qu'on ne les entendait pas; 2° parce qu'ils dépassaient les forces de l'esprit de son siècle. Nous avons remarqué cependant que l'espèce de guerre qu'on lui fit, relativement à sa doctrine, était fondée; puisque ces principes tendaient au perfectionnement de l'instruction, à un avancement, même dans les idées générales, qui avaient nécessairement pour but la destruction des gens de son ordre, en réduisant les hommes à la simple morale.

Voici comment Abélard s'explique sur la *Trinité* : 1° il définit la foi, l'estimation des choses qu'on ne voit point ; 2° il dit qu'en Dieu, le noms de *Père*, de *Fils* et de *Saint-Esprit* sont impropres, mais que c'est une description de la plénitude du souverain bien ; 3° que le *Père* est la pleine puissance, le *Fils* une certaine puissance, et que le *Saint-Esprit* n'est aucune puissance ; 4° le *Saint-Esprit* n'est pas de la substance du Père et du Fils, comme le Fils est de la substance du Père ; 5° le *Saint-Esprit* est l'ame du monde.

Les trois fameuses pyramides d'Egypte, considérées comme de simples tombeaux, ne seraient-elles pas une image matérielle de la Trinité des Egyptiens ? Les anciens étaient dans l'usage d'élever des tombeaux sacrés à leurs divinités, qu'ils supposaient monrir comme le Soleil qu'elles représentaient, et dont le séjour qu'il faisait dans les signes inférieurs pendant six mois de l'année, était désigné dans les légendes par un supplice quelconque, une agonie, et enfin la mort, pour exprimer l'absence du Soleil sur la terre, au moment où il descend dans l'hémisphère inférieure. Et pourquoi ne verrait-on pas dans ces trois monumens solaires et bien remarquables, les tombeaux mystérieux d'Osiris, d'Isis et d'Horus ? on sait, d'ailleurs, que la déesse Isis avait un tombeau à Memphis, où l'on croyait qu'elle avait été enterrée. La Trinité, suivant Platon, n'est qu'un symbole de la maniére dont on concevait l'exercice des trois facultés de l'*ame universelle*, 1° qui ordonne avec intelligence ; 2° qui vivifie par son pouvoir ; 3° qui conserve par son amour : division qui n'est pourtant qu'une seule et même substance ; ce qui est très-bien exprimé par la Trinité des Egyptiens, dont nous venons de parler.

Le mauvais principe s'appelait Typhon chez les Egyptiens. Osiris, ou le bon principe, était considéré aussi comme la *Raison*; il était leur *Spiritus*, ou le souffle divin qui fait que tout respire. Typhon était l'image des passions qui répugnent à la raison, aussi l'appelait-on *Sans-Raison*. Isis, ou la Nature, en sa qualité de femme, de mère conservatrice, ou de matrice universelle qui a en elle la faculté de recevoir à la fois tous les germes fécondans, était supposée contenir en elle seule le *bien* et le *mal*; cette supposition toute mystique a rendu son culte plus célèbre que celui d'Osiris son époux. Isis est elle-même une Trinité, une divinité universelle, la mère de toutes choses; aussi les Egyptiens lui adressaient-ils cette prière : *Déesse Isis, qui êtes une et mère de toutes choses*, etc. Suivant Plutarque, elle avait un temple à Saïs, sur le frontispice duquel on lisait : JE SUIS TOUT CE QUI A ÉTÉ, CE QUI EST ET CE QUI SERA, ET NUL MORTEL N'A ENCORE LEVÉ MON VOILE.

PLANCHE PREMIÈRE.

N° Ier.

Après avoir donné une esquisse légère des principes généraux sur lesquels roule la religion des Egyptiens, cherchons à expliquer les monumens dont nous avons les gravures sous les yeux, et qu'un Romain voyageur a découverts dans un temple de la ville de Thèbes.

Sur le premier monument, planche Ire, nous voyons un jeune adolescent entouré d'une infinité de symboles, qui ont fait dire à plusieurs savans que ce monument repré-

sentait un jeune voluptueux entouré des vices qui corrompent ordinairement la jeunesse. Sans nous en rapporter à ce qu'on a dit sur cette antique, abandonnons tous les préjugés vulgaires, cherchons la vérité et ne voyons dans ce morceau curieux qu'une allégorie astronomique. Avant d'entrer en matière, nous observerons qu'il est bon de remarquer, que la majeure partie de ce qu'on appelle communément hiéroglyphes, dont les monumens de l'Egypte sont chargés, présentent deux espèces de formes qu'il ne faut pas confondre. 1°. Ce qui est allégorique est ordinairement représenté en forme de tableau exprimé soit par des figures humaines et même d'animaux, revêtues des ornemens ou des attributs qui servent à les caractériser, sculptés en relief ou en creux. 2°. On voit des signes ou caractères simples que je suppose n'être que des inscriptions ou une écriture qui servaient à l'explication des tableaux, des statues ou des reliefs qu'on exposait aux regards du peuple, comme nous voyons chez toutes les nations et même chez les modernes, charger d'inscriptions les statues ou les monumens publics. Je divise donc les hiéroglyphes en deux classes, afin de ne pas les confondre.

Le petit monument que nous voyons ici, est en pierre ollaire; sa forme est pyramidale : d'un côté, est un bas relief, et de l'autre, des caractères gravés en creux.

J'y vois, comme je l'ai déjà dit, un jeune adolescent tout nud, placé dans le milieu de la scène comme le chef de l'allégorie et l'objet principal sur lequel je dois fixer mon attention. Je le vois, malgré sa faiblesse, dans une attitude divine, posé d'une manière prépondérante et comme le chef suprême de tout ce qui l'entoure. Je me demande donc quelle est cette figure allégorique coîfée du bandeau sacré

des rois, dont la tête rasée ne conserve qu'une seule mèche de cheveux derrière l'oreille, et qui est posée comme dans une niche, dont la partie supérieure est surmontée d'une tête colossale composée des formes de l'homme et de celles du lion, et au dessus de laquelle on a figuré une ourse accroupie.

Il est facile de s'apercevoir, à la première inspection de ce monument, qu'il réunit dans son ensemble plusieurs allégories à la fois, dont les rapports sont directs entr'elles. Pour les bien entendre, je les diviserai pour les réunir ensuite, et en former un tout suivant l'esprit de son auteur.

La figure principale du monument représente le jeune Horus à l'époque de sa naissance, caractérisée par sa tête rasée et la mèche de cheveux qui accompagne son oreille. Les anciens représentaient ainsi le Soleil nouveau, ou la naissance du Soleil, pour exprimer que l'astre du jour, à cette époque de l'année, est dépouillé de sa belle et longue chevelure. Il tient de chaque main l'image du *Scorpion* ou du signe céleste sous-lequel Osiris, son père, est censé mourir de la main de Typhon, son plus cruel ennemi, parce que c'est sous ce signe qu'il commence à descendre dans les signes inférieurs. Les serpens que le jeune Horus tient des deux mains, lesquels s'élèvent en montant vers sa tête, sont les serpens de Sérapis ou du Serpentaire qui accompagne dans le ciel le signe du Scorpion : cette image est aussi celle d'Hercule, enfant, étouffant de ses mains délicates les deux énormes serpens que Junon avait envoyés dans son berceau pour le dévorer. Aux pieds de l'enfant, à la base du sujet principal de ce bas relief, ou l'*horison*, on voit en petit, et dans le lointain, précisément comme le présente le ciel à cette époque, le Lion céleste posé sur ses quatre pattes, qui tourne le dos au jeune Horus; allégorie parfaitement entendue, qui exprime très-

bien que le Soleil s'éloigne alors du Lion, ou qu'il perd déjà de sa force, puisque pour arriver au signe du Scorpion, où nous le voyons, il a encore à franchir ceux de la Vierge et de la Balance, de manière que lorsque le Soleil se trouve, comme nous le représente notre monument, à sa plus haute exaltation, sous le Scorpion, le Lion se trouve à l'orient, comme le Verseau à l'occident, signe sous lequel on avait fixé la naissance d'Horus ou du Soleil nouveau. On a donc bien fait de représenter dans ce tableau le Lion éloigné de la lumière principale ou du Soleil, puisque le ciel nous le représente ainsi. Je pense que l'animal qu'on voit de l'autre côté du Lion, à l'occident du tableau, en suivant la ligne de l'horison, est le capricorne, qui était considéré comme une des portes du ciel, comme l'annonce du débordement des eaux du Nil, et qu'on appelle Pan dans d'autres circonstances. Cette figure est informe, à la vérité, sur notre dessin; mais il est évident pour moi que c'est ce signe qu'on a voulu peindre, puisqu'il se trouve au ciel dans la même position qu'on lui a donnée ici, qu'il se trouve sur la ligne de l'horison comme le Lion, et qu'il est dans la même proportion; attention qu'on a eue pour exprimer qu'ils sont l'un et l'autre à la même distance du Soleil. Il nous est donc démontré que la partie de ce monument, que je viens de décrire, représente l'état du ciel sous le signe du Scorpion. On peut supposer aussi que l'animal que nous voyons près d'Horus, est l'image de la constellation du Loup, qui accompagne toujours le scorpion; animal qu'on voit, dans certaines fables, s'unir au serpent pour introduire le mal dans le monde, et qui, suivant les Egyptiens, vint au secours d'Osiris dans le combat qu'il eut avec Typhon. La cause de cette fiction est que le Scorpion, symbole de la mort d'Osiris, se trouve placé sur la sphère entre le ser-

pent d'Eve et le Loup; c'est-à-dire, qu'en se plaçant à l'Orient, on voit le Serpent figurer à la droite du Scorpion, et le Loup à sa gauche. Malgré que notre seconde proposition s'accorde très-bien avec l'ensemble de l'allégorie astronomique représentée ici, puisque l'une et l'autre sont également l'image du ciel à l'époque qu'on a voulu peindre; nous nous en tiendrons à notre première description, jusqu'à ce que nous puissions examiner le monument lui-même, ne voulant pas prononcer définitivement, puisque le dessin que nous possédons nous présente des imperfections dans un détail qu'il nous importerait cependant de bien connaître.

La naissance d'Horus ou du Soleil nouveau, qui avait lieu en Egypte au solstice d'hiver, sous le signe du Verseau, l'annonce du bonheur des Egyptiens ou du débordement du Nil, qui fécondait les terres que ce fleuve baigne de ses eaux, y est également représentée. C'est donc le Soleil, gouverneur de toutes choses, dont nous voyons l'image; mais c'est le Soleil naissant entouré de tout ce qui peut le faire reconnaître; c'est le Soleil concentré, enfermé dans une grotte ou dans une espèce de pyramide, l'image de ses rayons lumineux; allégorie qui indique aux hommes que cet astre paternel existe toujours et qu'il est présent partout, malgré son absence sur la terre.

Les six crocodiles, l'emblême du débordement du Nil, sur lesquels le Dieu sauveur et bienfaisant de l'Egypte est monté, désignent les six mois de l'année qu'il passe dans les signes inférieurs avant d'acquérir la force nécessaire pour reparaître avec plus de force et plus d'éclat au printems suivant, sous le signe du Taureau, dont il empruntera alors les formes et la force génératrice. Avant d'aller plus loin, il est bon d'observer qu'en Egypte on avait des ope-

nions différentes sur les divinités, en raison des localités : le crocodile, par exemple, était le symbole du *bien*, de la *prospérité* et du *bonheur* sur les rives du Nil, parce que ce fleuve, qui leur donnait un asile ainsi que la naissance, était lui-même considéré comme une divinité à cause de ses débordemens, tandis que ces mêmes crocodiles, honorés sur les bords du Nil comme divinités favorables et bienfaisantes, étaient regardés dans une autre partie de l'Egypte, comme l'image du mauvais génie, ou de Typhon. Le crocodile était reconnu comme le symbole du Nil, ou de la fécondité, et les Egyptiens le considéraient, en conséquence, comme un spécifique contre la stérilité des femmes. Les prêtres, auxquels ce sexe crédule et timide s'adresse ordinairement avec une confiance toute particulière, par cela même qu'elle naît du mystère, pour suppléer au défaut de la nature, leur ordonnaient une boisson ou léniment, qu'ils composaient, à ce qu'on prétend, de gérofle, d'yeux ou de fiel de crocodile réduit en poudre. Les Egyptiens regardaient comme très-aphrodisiaques certaines parties de cet animal.

La sommité du monument nous fait voir une tête allégorique, composée des formes de l'homme et de celles du lion. Cette tête, monstrueuse en apparence, exprime la mort d'Osiris ou du Soleil ancien. Les deux extrêmes se touchent ; et lorsque le Soleil arrive au zénith de sa gloire et de sa force, sous le signe du *Lion*, il doit nécessairement s'affaiblir dès qu'il le quitte, pour passer sur celui de la *Vierge*, qu'il quitte aussi pour visiter celui de la *Balance*, et arriver enfin au signe du *Scorpion*, où il trouve la mort : signe qui fixait l'équinoxe d'automne, ou le passage du Soleil dans les signes inférieurs. C'est alors qu'on ne voyait à l'orient du ciel qu'une faible partie du Lion, à l'occident une partie égale du Capricorne, tandis que le Scorpion, placé au zénith,

paraissait dans toute sa gloire, dans toute sa force, et qu'il triomphait d'Osiris. Aussi, suivant les Egyptiens, Typhon tuait Osiris sous le signe du Scorpion, comme cet animal, suivant les Perses, donnait la mort au Taureau, l'image de leur Dieu suprême, parce qu'il est le signe qui lui est opposé, et que le Taureau se trouve précisément au dessous de l'hémisphère inférieure lorsque le Soleil, sous le signe du Scorpion, est placé au zénith de l'hémisphère supérieure ou des cieux. Au dessus de cette tête, est posée et accroupie sur une base, une ourse à tête d'aigle ou d'épervier : c'est encore ce que nous présente une des parties du ciel, lorsque le Soleil est dans la position que nous venons d'indiquer.

La constellation de l'Ourse, ou le chien de Typhon, suivant les Egyptiens, est placée à l'Orient et au dessus du Lion, comme l'Aigle, au côté opposé ou à l'Occident, est au dessus du Verseau. Cette Ourse, compagne du mauvais génie, préside donc à la mort d'Osiris, sous le signe du Scorpion.

L'ours jouait un grand rôle dans la pompe isiaque. Suivant Pausanias, les étoiles qui composent la constellation de la Grande-Ourse, avait un temple chez les Crétois, sous le nom de *Déesses mères* : c'est sous cette dénomination qu'elle était consacrée en Egypte au culte d'Isis. La Grande-Ourse était révérée en Arcadie sous le nom de Calisto, où on lui éleva un tombeau magnifique. Voici la fable qu'on raconte à son sujet :

Calisto était révérée en Arcadie comme la plus ancienne des nymphes du pays, et comme mère d'Arcas, qui donna son nom à cette contrée. « Arcas étant à la chasse, rencontra » un jour sa mère sous la figure d'un *ours* : Calisto, qui » reconnaissait son fils, sans être connue, s'arrêta pour le

» voir ; mais Arcas allait la percer de ses traits, lorsque » Jupiter, pour prévenir ce parricide, le changea lui-» même en *ours*, et les transporta tous deux dans le ciel, » où ils forment les constellations de la *Grande* et de la » *Petite-Ourse*. » Le monument que nous avons sous les yeux s'accorde tellement avec la position de la sphère, en la plaçant au point qui convient, par rapport à la précession des équinoxes, que s'il était possible de l'arrondir pour en former un globe, les figures qu'il contient prendraient absolument les places qu'elles occupent dans le ciel. Sur la partie inférieure, ou sur la base du tableau, nous voyons l'hydre brûlante ou l'hydre de Lerne, qui est dessinée d'une manière bien remarquable par le grand développement que le sculpteur lui a donné. Je considère donc cette image frappante comme le fond, ou plutôt comme la clef de l'allégorie entière, puisqu'elle désigne, d'une manière positive, l'époque où le Nil se déborde : j'observerai, en outre, qu'elle est placée là comme elle l'est sur le globe céleste, où elle est en partie coupée à l'Orient par l'horison, et qu'elle se trouve, en conséquence, dans la partie inférieure du tableau que nous présente le ciel. Mais il ne faut pas confondre ce fameux serpent avec ceux que le jeune Horus tient dans ses mains : ceux-ci sont les attributs du Serpentaire, qu'on appelait indistinctement le serpent d'Eve ou d'Esculape, comme il est lui-même Sérapis, Esculape, Pluton, Cadmus ou Laocoon ; tandis que le serpent qui remplit la base du monument est l'animal monstrueux qui couvre une grande partie du ciel, auquel on fait jouer un rôle dans toutes les cosmogonies anciennes.

Ce monument précieux représente donc, 1° la naissance

d'Horus ou du Soleil nouveau, concentré dans les signes inférieurs, ainsi que la mort de son père Osiris ou du Soleil ancien, qui avait lieu à l'équinoxe d'automne sous le signe du Scorpion; 2° six crocodiles montés les uns sur les autres, l'image des six mois que le Soleil passe dans les signes inférieurs avant d'arriver dans les six des signes supérieurs; passage qui avait lieu alors au printems, sous le signe du Taureau, comme sa plus grande force ou son exaltation avait lieu, au solstice d'été, sous le Lion; sa dégradation ou sa mort, à l'équinoxe d'automne, sous le Scorpion, et sa naissance, au solstice d'hiver, sous le Verseau; 3° la mort d'Osiris ou du Soleil ancien, qui a lieu, comme je viens de le dire, sous le signe du Scorpion, est indiquée sur notre monument, par la constellation de l'Ourse ou du chien de Typhon, le compagnon du mauvais génie, ou du génie destructeur de tout bien dans ce monde et même des germes fécondans; elle domine la tête colossale d'Osiris, composée des formes humaines et de celles du lion, pour annoncer aux hommes la toute-puissance du Dieu Soleil lorsqu'il se montre sous ce signe. On observera que l'Ourse, ou le mauvais génie, est placée ici sur la tête d'Osiris, précisément comme nous placerions un monstre ou un mauvais génie à cheval sur l'estomac d'un individu, pour peindre ou pour représenter physiquement un mauvais génie, ou ce que nous appelons le *cochemare*, qui veut dire *à cheval dessus* ou *monté dessus*; 4° l'image de l'hydre brûlante ou femelle, qui tua Hercule, ainsi que Philoctète son ami, en communiquant à l'un et à l'autre ses poisons destructeurs. Cette hydre fameuse, appelée aussi Nil, se montre dans le ciel, comme sur notre monument, d'une manière prépondérante, à l'époque où le Soleil entre dans les signes inférieurs : elle annonce,

de concert avec le Scorpion, la mort d'Osiris, comme l'intumescence des eaux du Nil dont elle prend le nom; ce qui m'autorise à faire remarquer que la première et la dernière partie qui composent le monument dont il s'agit sont en rapport parfait, et qu'elles expriment absolument la même chose. Enfin, ce monument représente allégoriquement l'*automne* et l'*hiver*, ou l'état du ciel pendant le séjour du Soleil dans les six signes inférieurs. Caylus a publié parmi ces antiquités égyptiennes un monument assez semblable à celui-ci, qu'il désigne sous le nom de figures panthées ou *chargées des attributs de différentes divinités*. Caylus se trompe dans son jugement, et nous avons prouvé de reste que les attributs qu'on a donnés ici à Horus, non seulement lui appartiennent essentiellement, mais qu'ils servent aussi à le caractériser. Faisons connaître maintenant le personnage de Philoctète, dont nous venons de parler : dans une autre occasion, nous parlerons de celui d'Hercule.

PHILOCTÈTE veut dire *ami de l'architecture* ou des *lieux élevés*; il est l'ami, le compagnon d'*Hercule*, qui est lui-même le grand architecte de l'univers, le créateur de toutes choses sur la terre, et le régénérateur de la nature. Ecoutons ce que les auteurs anciens racontent sur ce personnage mythologique.

Philoctète, l'ami, le compagnon d'Hercule, et l'un des chefs de l'expédition des Argonautes, reçoit les derniers soupirs d'un Dieu de force et de lumière; il hérite des armes que le vainqueur des monstres qui désolaient la terre avait trempées lui-même dans le sang de l'hydre de Lerne; et, suivant Homère, il marche à la tête des Grecs. Cependant Philoctète trahit le secret que son ami lui avait confié en mou-

rant, et soudain il laisse tomber imprudemment sur son pied une de ces flèches meurtrières: sa blessure devient horrible; il infecte l'armée; on le déporte, on le conduit dans une île déserte où on l'abandonne. Là, il ne vit qu'à l'aide des oiseaux qu'il chasse. Malgré sa blessure, suivant Sophocle, il gravissait sur les lieux les plus élevés pour se saisir de sa proie. Mais l'oracle est rendu, et le sort de Troie est attaché à ses armes. Ulysse, son plus cruel ennemi, celui qui l'avait abandonné, se charge de le ramener au camp des Grecs; enfin, il reparaît et il fait des prodiges de valeur. Suivant les auteurs anciens, Philoctète fonda plusieurs villes, comme Cadmus et comme Amphyon. Sa mort est un mystère.

Or, il nous est démontré, d'après ce qu'on a écrit sur ce prince, qu'il n'est qu'un personnage astronomique, et que c'est au ciel que nous devons chercher sa véritable origine. Philoctète, ami des lieux élevés et du grand architecte de la nature, ne nous paraît être autre chose que le serpentaire, qu'on appelle aussi *Cadmus*, *Jason*, *Esculape*, *Sérapis*, *Pluton*, et même *Laocoon*. La constellation du Serpentaire est immédiatement placée dans le ciel à côté de celle d'Hercule, de manière qu'ils marchent ensemble, et que l'un *accompagne* toujours l'autre. Le bout de son pied droit, posé sur le *Scorpion*, est absorbé en partie par deux étoiles de cette constellation qui lui cachent entièrement l'orteil. Voilà sans doute l'origne de la fiction de sa blessure. Son île déserte est la partie la plus élevée du ciel, lorsqu'il est monté au méridien, que le Soleil le couvre de ses rayons, ce qui le rend lui-même invisible. Les oiseaux dont il se nourrit, et qu'il perce des flèches qu'Hercule, son ami, lui avait confiées en mourant sur son bûcher, sont précisément la constellation de l'*Aigle*, le ravisseur de Ganimède, placé à sa

gauche, un peu au dessus de lui, et dont l'aile gauche est traversée de la flèche d'*Apollon* ou d'*Hercule* ; on les nomme indistinctement ainsi. Son ennemi le plus redoutable, Ulysse, est *Orion*, vêtu en habit de guerre et armé, paranatellon du Serpentaire ou de Philoctète, qui semble débarquer du vaisseau céleste et courir après le dépositaire des flèches sacrées, auxquelles l'oracle avait attaché le sort de Troie. Orion, en parfaite opposition avec le Serpentaire, ne peut faire un mouvement sans mettre l'autre en marche. C'est donc lui qui est censé l'avoir déposé dans son île, comme il est censé l'en avoir retiré. Le Serpentaire, placé à la tête de la voie lactée, composée d'un nombre considérable d'étoiles, a fait faire, aux inventeurs de ces fables, de *Philoctète* un chef de troupe, un conducteur d'hommes; comme ils ont fait d'Orion, *Ulysse*, le chef d'une armée, parce qu'il se trouve à l'autre extrémité de la même constellation, qu'il semble aussi conduire, mais en sens contraire. *Pœan*, père de Philoctète, est un nom qu'on donnait au Soleil : Philoctète, fils de Pœan, est donc fils du Soleil ou du grand Architecte de l'univers, du grand tout; comme Ulysse, *Ulysses*, d'*Odisseus*, vient du grec Odos, qui veut dire *chemin*, *voyage*. Ulysse est donc un voyageur, comme Osiris. On le fait partir d'Ithaque, qui vient du grec Ithus, *rectus*, *justus* : le mot *île* est sous-entendu; ce qui signifie l'île de *droiture* et de *justice*. Après ses voyages, *détournés*, *obliques*, l'image du zodiaque, et ses aventures, il retourne à Ithaque, ou dans l'île de justice : cette île, je pense, est bien l'image des cieux, le trône de Dieu et de la justice. Nous reviendrons ailleurs sur la définition complète du mot *Ulysses*, dont on a fait Ulysse, et qu'Homère nous peint comme un personnage astucieux, qui pense en dessous, *irascor*, *succenseo*.

N° 1er (*bis*).

Ce dessin nous paraît être la suite de ce qui est gravé sur la principale face du monument que nous venons de décrire. Ces figures bisarres, dont les traits sont grossièrement exprimés, sont gravées en creux, tandis que celles de la première face sont sculptées en relief.

Je pense donc que l'allégorie mystique que nous voyons ici, est la continuation de celle qu'on a représentée sur la face principale du monument; c'est-à-dire, que c'est aussi l'image de l'hiver, des signes inférieurs ou le triomphe du mauvais génie, de l'hydre femelle ou du Nil, qu'on voit former, comme sur l'autre côté, le sujet principal du soubassement du tableau. Je vois aussi le Serpentaire, Sérapis ou le dieu Soleil des signes inférieurs, placé d'une manière prépondérante à la tête des autres symboles qui composent l'allégorie, tenant de chaque main un serpent, comme il est représenté dans le ciel, et précisément comme les Grecs ont représenté Laocoon. Il est inutile, je pense, de rappeler que Sérapis est la même divinité qu'Osiris, qu'il est le Soleil des signes inférieurs, qu'il est, comme Osiris, le Dieu qui gouverne l'univers, et qu'il est, comme lui, l'ame du monde. Au dessous de cette figure, je vois l'image du Tems, figurée par un globe aîlé : c'est donc le triomphe de Sérapis, puisque ce Dieu, fier et menaçant, plane au dessus de l'espace, et que le Tems lui sert, pour ainsi dire, de piédestal. Plus bas sont deux figures gigantesques, debout, figurées avec de longues aîles *ascendantes* et *descendantes*, l'image de l'année, ou des six signes supérieurs et des six signes inférieurs que parcourt

successivement le Soleil, sous les noms d'Osiris et de Sérapis. On voit ce dieu, placé au milieu des deux personnages ailés auxquels ils se rattache lui-même, représenter le siége ou le triomphe de l'eau, par la queue de poisson qui termine son corps, comme on figurait alors le Capricorne, ou le signe du commencement du débordement des eaux du Nil; ainsi que par la fleur de Lotus qui lui sert, pour ainsi dire, de trône. On le voit également groupé avec Isis Pelagique, à laquelle il s'est uni. Cette Déesse et ce Dieu avaient, suivant Macrobe, un culte commun sur les bords du Nil.

Dans la partie inférieure du monument, nous voyons l'hydre femelle, ou le Nil, triompher complètement, et placée sur un trône comme la suprême divinité; d'un côté, trois serpens sont représentés, posés de même sur un trépied, qui expriment, sans doute, que le règne du débordement sera de trois mois; de l'autre côté, on voit le Capricorne et l'Aigle placé au dessus de lui comme dans le ciel. Le Capricorne est aussi l'image d'Osiris; on l'avait, en conséquence, consacré à cette divinité. Les Egyptiens donnaient tour à tour à ce Dieu suprême les figures des signes célestes et des constellations qu'il visitait pendant le cours de son voyage. Comme on vient de le voir, cette allégorie représente aussi le séjour du Soleil dans les signes inférieurs.

N° 2.

L'allégorie qui couvre ce petit monument est absolument la même que celle que nous avons déjà décrite sous le n° Ier; nous ferons remarquer seulement que la partie génitale de la figure montre la plus grande énergie, particularité qui n'existe pas sur celle du monument n° Ier, parce qu'il

est reconnu généralement que l'hiver les testicules des animaux rentrent et sont souvent imperceptibles, tandis qu'au printems elles se développent et paraissent dans toute leur vigueur, phénomène qui a été bien remarqué des anciens, puisque cette partie, si utile à la conservation du genre humain, a été l'objet d'un culte particulier. Cette remarque frappante me fait conjecturer qu'on a voulu exprimer ici que de la puissance qu'Horus ou le Soleil exerce sur le Nil, il résulte la fécondation des terres, et par conséquent l'abondance; aussi les Egyptiens l'appelaient-ils le *Dieu tout-puissant*. On voit auprès de lui deux colonnes, dont l'une est surmontée de l'image de l'aigle ou de l'épervier, et l'autre d'une fleur de Lotus, l'image du débordement du Nil, ou la fécondité de l'Egypte : attributs qui l'accompagnent dans le ciel, puisqu'on y voit, à l'Orient, le Nil ou l'hydre brûlante; et, à l'occident, l'Aigle placé auprès de Sérapis le Serpentaire, ou le Soleil des signes inférieurs. Le masque barbu placé au dessus de sa tête, exprime la force et la vigueur dont il jouissait au solstice d'été, sous le signe du Lion dont il emprunte les formes, et qu'il a perdues en passant dans les signes inférieurs; comme les formes de l'enfance et la tête rasée qu'on lui donne aussi, expriment son état de faiblesse au solstice d'hiver, sous le Verseau, représenté par les crocodiles.

Les espèces de têtes monstrueuses et allégoriques, que j'appellerai *masques*, nous prouvent de reste que l'invention des masques est de toute antiquité. Outre qu'on voit sur les monumens des figures masquées, Diodore de Sicile dit formellement que les rois d'Egypte avaient coutume de porter sur leur tête, dans certaines cérémonies, des figures de lion, de léopard ou de loup, etc. Il ajoute que les pré-

posés à la nourriture des animaux sacrés ne paraissaient jamais en public qu'avec les marques distinctives de cet honneur, et l'indication des animaux dont ils étaient chargés d'avoir soin. Caylus et Winckelmann ont également publié des figures représentant des prêtres de la déesse Isis chargés de la garde des animaux sacrés. Ces prêtres ont généralement le visage couvert d'un masque d'*épervier*, de *lion*, de *bœuf*, de *chien*, ou de l'animal dont ils avaient particulièrement la garde. A ce masque était attaché une espèce de camail ou de chaperon qui, en prenant la forme du visage, cachait les bords du masque et produisait une illusion complète.

PLANCHES

DEUXIÈME ET TROISIÈME.

N° Ier.

Le fragment que nous avons sous les yeux nous représente la naissance d'Anubis. On voit Anubis, Horus ou le Soleil à tête de chien, qu'on supposait être le fils, le secrétaire et le gardien d'Osiris, placé dans un cercle, l'image du monde, qui lui sert en même tems de trône et de domicile. On voit les bras bienfaisans d'Isis, sa mère, la grande déesse de la nature, *magna mater*, s'élever jusqu'aux cieux, tandis que la partie inférieure de son corps est invisible dans le tableau, annonce que sa force ainsi que sa puissance est universelle, qu'elle descend jusqu'aux extrémités de la terre, même jusqu'aux Enfers, où elle préside en souveraine, qu'elle y donne des lois comme Proserpine, qu'elle habitait ce lieu de douleur lorsqu'elle donna le jour

à son fils Anubis. Ces bras élevés que nous voyons pourraient bien être ceux d'Anubis lui-même, qui était censé fixer les deux hémisphères et entretenir, comme on nous le fait voir dans l'échelle de Jacob, la liaison qui existe entre le ciel et la terre. Les chiens que nous voyons ici lui servir de cortége, ne seraient-ils pas l'image de ceux que sa mère envoya à sa recherche à l'époque de sa naissance; ou ne serait-ce pas tout simplement celle des chiens sacrés qu'on lui avait consacrés dans les temples, et qu'on y nourissait en son honneur? Pour éclaircir le fait, écoutons la fable elle-même.

Les prêtres Egyptiens racontaient dans leurs fables sacrées, que deux fils d'Osiris, vaillans et courageux, *Anubis* et *Macédon*, le suivirent dans ses expéditions (fables imaginées sur le cours annuel du Soleil). Osiris, suivant Plutarque, ayant joui des embrassemens de sa sœur Nephtis, femme de Typhon, qu'il crut être Isis, son épouse, eut un fils appelé *Anubis*, et par conséquent frère d'Horus, fruit légitime des amours d'Isis et d'Osiris. D'après ce que nous avons dit plus haut, cette méprise doit s'entendre parfaitement pour quiconque a une idée des fables mythologiques des anciens. On voit clairement que Nephtis, sœur d'Osiris et femme de Typhon, est Isis elle-même ou la vierge des signes inférieurs, qu'on appelait aussi *Præserpens*, parce qu'elle précède le serpent d'Eve ou d'automne, que le Soleil absorbe de ses feux en passant sur cette constellation, sur laquelle il paraît véritablement se coucher. Voilà ce qui a donné lieu à cette fiction, ainsi qu'à celle de Sémélé, laquelle fut embrâsée par le feu de Jupiter, et à beaucoup d'autres inventions du même genre dont nous aurons occasion de parler. Nephtis craignant le ressentiment de Typhon, enleva *Anubis* pour le soustraire à sa colère. Mais Isis, qui avait reconnu l'erreur

de son mari à la vue de sa couronne de *mélilot*, oubliée chez Nephtis, chercha Anubis; à l'aide de ses *chiens*, elle le trouva et en prit soin. Devenu grand, ce fils d'Osiris la suivit et l'accompagna toujours fidèlement: de là vient, sans doute, qu'il fut révéré comme le *gardien* des grands Dieux, et comme faisant auprès d'eux les mêmes fonctions que les chiens exercent auprès des mortels. Cet attachement inviolable d'*Anubis* le fit représenter avec une tête de *chien*, si l'on en croit la plupart des écrivains qui ont cherché les motifs de cette configuration extraordinaire. Mais sans avoir égard à toutes ces fables, le fruit de l'imagination des poètes, ne voyons dans Anubis que ce qu'il est véritablement, c'est-à-dire, la constellation du *Grand-Chien*. Anubis accompagne toujours Osiris, le Dieu Soleil; aussi son culte était-il lié à celui d'Isis et d'Osiris : c'est pour cela que nous voyons l'image d'un chien en tête de chacune des douze divisions qu'on a tracées sur ce monument, que je considère comme les douze signes du zodiaque ou comme les douze mois de l'année, que parcourt successivement le Soleil.

L'influence maligne de cette constellation, qui a lieu en juillet, suivant Sophocle, était brûlante, donnait la *fièvre* aux hommes et la *rage* aux chiens; elle amenait pendant soixante jours des vents pernicieux, que l'on nommait *étésiens*, et qu'on exprimait souvent sur les monumens égyptiens par des oiseaux dont le vol est dirigé vers le point d'où partaient ces vents pernicieux. En conséquence de cette influence maligne, on lui adressait des hommages, on lui élevait des autels pour se la rendre favorable, et on lui sacrifiait la caille ou la chèvre. Suivant Plutarque, les Egyptiens lui avaient aussi donné le surnom d'*Hydrogogos*, ou d'astre qui fait épancher le Nil.

Selon le même auteur, les prêtres égyptiens, pour arrêter les funestes effets de la peste, dont les ravages sont fréquens dans cette contrée, faisaient faire tous les jours des fumigations dans les villes, et ils ordonnaient de faire des feux dans les champs et dans les petites bourgades pour purifier l'air : le même auteur ajoute qu'on employait, pour ces sortes de fumigations, une espèce de baume composé, que les Egyptiens appelaient *cyphi*.

On remarquera que les divisions de ce tableau sont au nombre de *douze :* je puis donc considérer cette peinture comme un simple calendrier; d'ailleurs, les caractères dont elle est chargée sont si incomplets, et ce qui en reste est si informe, qu'on me pardonnera, sans doute, de ne pas en étendre davantage l'explication.

Certains auteurs font aussi Anubis fils de Mercure; d'autres disent que c'est Mercure lui-même, et que c'est pour cette raison qu'on l'appeloit *Hermanubis*. On représentait ce Dieu sous la figure d'un homme avec une tête de chien, tenant d'une main un caducée et de l'autre un sistre. On le voit, sur la PLANCHE TROISIÈME, monté sur un crocodile, au milieu des symboles propres à caractériser ses fonctions, et tenant de la main gauche une sphère, pour exprimer, sans doute, ses rapports avec les deux hémisphères : la palme placée à sa gauche, rappelle qu'il préside aux astres et qu'il est considéré comme l'inventeur de l'astrologie, comme la branche de laurier qui est à sa droite désigne son éloquence, son union avec Apollon, ainsi que l'invention des lettres qu'on lui attribuait. Plus bas, on voit, d'un côté, le Soleil du printems sous la forme du bœuf Apis, ou Osiris lui-même, dont il était le secrétaire, et, de l'autre côté, le même Soleil qui emprunte les cornes du Bélier céleste, sous le nom de

Jupiter Ammon. Hermanubis présidait aussi au commerce, ce qu'on a exprimé ici par un ballot de marchandises qui est dessiné au bas de la tête de Jupiter. On le voit monté sur un crocodile, précisément comme nous le verrons plus bas sur un autre monument également découvert dans les ruines de la ville de Thèbes. Cet animal, le symbole du Nil, comme nous l'avons déjà fait remarquer, placé en face d'un vase ou l'*Amphora*, peint nécessairement l'intumescence de ce fleuve, qui avait lieu sous le signe du Verseau ou de l'*Amphora*, auquel Hermanubis était censé présider, parce que le grand chien céleste, ou Anubis, monte sur l'horison quand le Verseau se couche, et qu'il semble le remplacer dans le ciel et faire ses fonctions à l'époque où le Nil se déborde.

Il est aisé de s'apercevoir que le monument que nous venons de décrire n'est point un monument de fabrique égyptienne, mais de la main d'un sculpteur grec, du tems de l'empereur Adrien : cet empereur fit sculpter sous ses yeux un grand nombre de monumens égyptiens, dont le style lui plaisait infiniment, parce qu'ils lui rappelaient son séjour dans cette contrée ; celui-ci est chargé de deux inscriptions grecques qui sont rapportées dans le grand ouvrage de Montfaucon. Au dessus du bas-relief, on lit cette dédicace : LES DIEUX FRÈRES ; ce qui généralise les fonctions d'Osiris, d'Apis et d'Anubis, considérés des Egyptiens comme la même divinité, comme faisant les mêmes fonctions et comme partageant le même trône ; c'est pour cette raison qu'on les appelait les *Dieux synthrones*.

Le culte de Mercure s'est répandu sous des noms différens jusque chez les nations les plus reculées de l'Europe. Les Gaulois l'adoraient aussi sous diverses formes, et nous trouvons, dans nos départemens, des débris de ce culte antique,

figuré par des monumens ou par des inscriptions. On lit encore à la porte de la ville de Langres, l'inscription suivante : MERCURIO MOCHO (1) ou *Mercure cochon*. Les Gaulois avaient un Mercure barbu, qu'ils appelaient *Mercure artaïen*; surnom qui signifiait, selon eux, *auguste*, *grand* ou *excellent* : ils avaient encore un autre Dieu Mercure, auquel ils donnaient le surnom de *Cessonius*; ils le représentaient avec de longues oreilles de *chèvre* ou d'*âne*, semblables à celles des *faunes*, des *satyres*, de *Sylène*, etc. Nous aurons occasion de parler plus particulièrement des diverses attributions de Mercure chez les Gaulois, lorsque nous traiterons de leurs divinités.

Le culte du cochon se trouve partout : Vichenou, Dieu des Indiens, se transforme en cochon; les compagnons d'Ulysse considéré comme le Soleil voyageur qui visite les signes inférieurs, et dont nous avons déjà comparé les voyages à ceux que fait Osiris, sont changés en cochon : cet animal destructeur était immolé en l'honneur de Cérès. C'est aussi le porc ou le sanglier d'Erymante que combat Hercule; c'est celui qui tue Adonis et qui blesse Atys : il est l'ourse fameuse, laquelle joue un rôle dans les mystères d'Isis, que les Egyptiens promenaient au son des instrumens et en grande cérémonie dans la pompe isiaque, autour de laquelle les femmes dansaient en cadence, et devant laquelle les hommes armés faisaient des simulacres de combats en suivant la mesure de la musique qui ouvrait la marche. Cette ourse sacrée représente Isis, et, comme cette déesse, s'appelle *magna mater*; on lui donne aussi le nom de *très-belle*, comme on le donne à Vénus qui prend son domicile dans cette constellation.

(1) Du celtique MOC'H, *cochon*.

On voit encore à Thèbes, dans le tombeau des rois, des peintures sur lesquelles le culte du *porc* est très-bien exprimé. Les sujets qu'on a peints sur ces tableaux mythologiques sont enfermés par une figure gigantesque de la déesse Isis, dont le corps penché en avant, ainsi que les bras qu'elle laisse tomber jusqu'à terre, en forme précisément l'encadrement, comme nous le voyons dans plusieurs gravures publiées par M. Denon, dans son bel ouvrage sur l'Egypte. Isis est donc là l'image de la nature qui embrasse la totalité de l'univers, qui en contient les phénomènes réguliers figurés par les sujets intérieurs que représentent les tableaux qu'elle enchâsse de toute l'extension de son corps.

L'image du *Scorpion*, placée au milieu du corps de la Déesse, annonce que c'est l'état du ciel lorsque le Soleil prend son domicile sous ce signe; par conséquent, qu'elle est Isis ou la nature des signes inférieurs. On y remarque, entr'autres, un *porc* triomphant debout devant un *vase*, symbole de l'intumescence du Nil, qui est aussi exprimée par une branche de palmier attachée derrière la coîfure de l'animal, laquelle pend derrière son dos.

La Grande-Ourse, que les Syriens appelaient *porc*, était aussi le symbole du mauvais génie : les Egyptiens l'appelaient le *chien de Typhon*, comme ailleurs on lui donnait le nom de chien de Callisto. Cette constellation était donc adorée sur la terre sous ces diverses formes, et l'on sait qu'on offrait à plusieurs divinités des cochons sacrés : c'est aussi parce que le cochon ou le porc était considéré des anciens comme l'emblême de Typhon ou du mauvais génie, que l'usage de cet animal a été interdit aux Hébreux et par suite aux Mahométans. Chez les peuples modernes, on immole le porc au solstice d'hiver, époque à laquelle on fêtait, chez

les anciens, la naissance du Dieu Soleil, qui a lieu le 25 décembre, à minuit; fête qu'ils célèbrent par un repas qu'on appelle RÉVEILLON ou le *repas du réveil*; et tout le monde sait que c'est du *cochon* que l'on mange dans ce repas mythologique, comme les juifs mangeaient de l'*Agneau* à *Pâque*, la fête du passage du Soleil dans les signes supérieurs, passage qui a lieu sous le signe de l'Agneau ou du Bélier lorsqu'il fait son entrée dans l'univers à l'équinoxe du printems, qu'il vient féconder la nature, et, pour ainsi dire, la recréer par la chaleur toute-puissante de ses rayons bienfaisans.

SUITE DE LA PLANCHE DEUXIÈME, N° 2.

Le fragment désigné par ce numéro a dû représenter, lorsqu'il était complet, la naissance d'Osiris d'une manière plus étendue et plus complète que le monument, mieux conservé à la vérité, que nous avons décrit sous le n° 1er. J'y vois de même le Dieu Lumière posé debout dans le centre de la voûte éthérée, et accompagné des mêmes caractères symboliques. Dans le fond du tableau, la Vierge d'automne, placée comme dans le ciel, tournant le dos au centre de la lumière, tient d'une main le serpent qui l'accompagne, et de l'autre la clef du Nil, au débordement duquel elle était censée concourir, et dont on supposait que les Dieux retenaient les eaux à volonté, soit en l'air, soit dans des réservoirs dont ils avaient la clef; ce qu'on a très-bien exprimé par le vase qu'elle porte sur sa tête et l'espèce de croix qu'elle tient à la main. Au dessous d'elle, Anubis ou le gardien des Dieux est figuré avec la tête du Capricorne, symbole de l'une des portes du ciel, ainsi considéré, parce que c'est le signe le plus près de celui qui ouvre le

solstice d'hiver ou le renouvellement de l'année solaire ; du côté de l'Orient, ce Dieu tient à la main un serpent, l'image de l'hydre femelle ou brûlante qu'on voit dans le ciel en opposition au Capricorne. Du côté de l'Occident, on voit le Lion céleste qui semble descendre et s'anéantir dans les signes inférieurs, représentés par le Dieu Sérapis ou le Soleil d'automne, qui paraît ici fatigué de ses voyages et comme dans un état de vieillesse, tandis qu'au dessus on voit le Soleil nouveau sous la figure d'un adolescent brillant de lumière, comme l'indique le disque de cet astre dont sa tête est ornée; paré des formes gracieuses de la jeunesse, il représente le printems dans toute sa fraîcheur. Pour exprimer qu'Osiris est le maître du monde, qu'il dirige les saisons et qu'il est le chef du zodiaque dont il visite tour à tour les signes, on lui a fait tenir la queue du Lion qui est tourné vers l'Orient, où se trouve précisément son image dans le ciel. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce monument, c'est le triomphe d'Osiris, qu'on a sculpté et représenté d'une manière non équivoque dans la plynthe.

L'immortalité, ou plutôt le trône sur lequel ce Dieu est représenté assis, est exprimée par un serpent replié sur lui-même qui se mord le bout de la queue, formant, par un cercle, l'image du zodiaque sur lequel voyage perpétuellement le Soleil; c'était aussi la manière dont les anciens représentaient l'éternité. Osiris couronné du disque du Soleil et des cornes du taureau équinoxial qui ouvre le printems, armé d'une pique et prêt à combattre, marche à la tête de son cortége, également composé de figures allégoriques portant chacune l'emblême des formes que le Soleil est censé prendre sous chaque signe du zodiaque qu'il parcourt successivement ; chaque personnage est armé d'un glaive. Le cortége triom-

phant représente les mois de bonheur dont les hommes jouissent pendant que le Soleil occupe les signes qui leur sont favorables : c'est donc la peinture du *bien*. De l'autre côté, on voit une troupe rebelle armée de serpens et de coutelas, prête à fondre sur le Dieu de bonheur, Sérapis, ou le Soleil des signes inférieurs ; c'est le combat des géans contre les Dieux : ce sont, suivant Hésiode et Apollodore, des monstres avec des jambes terminées en queue de poisson, enfantés de la cohabitation de *Cœlus* avec la *terre*, dont l'ambition démesurée appela contr'eux la colère de Jupiter, qui les foudroya tous ; ailleurs, c'est la rebellion des mauvais anges, des démons contre le Dieu de gloire et le Dieu tout-puissant : en un mot, nous voyons ici l'emblême du combat qui aura éternellement lieu dans l'univers, celui de l'*ombre* avec la *lumière*, du *mauvais principe* avec le *bon principe*, dont nous avons donné la théorie dans notre introduction. Dans le dernier bandeau, au dessous de celui-ci, dont le milieu est occupé par une partie du trône du souverain maître des Dieux, ou d'Osiris, l'emblême de l'éternité ou du zodiaque que parcourt le Soleil, comme nous l'avons dit plus haut, on voit de chaque côté le Lion solsticial dans un état de repos absolu, armé aussi d'un glaive ; caractère symbolique de la force d'Osiris et de la victoire complète qu'il remporte sur l'ennemi du bien ou sur le prince des ténèbres. Mais ce qui vient renforcer ici notre opinion sur l'explication que nous donnons de ce monument, ce sont les deux tableaux qu'on voit de chaque côté de l'image d'Osiris, sous la figure du Lion céleste : on y voit Anubis représenté une pique à la main, terrassant un monstre formidable à tête et à queue de serpent qu'il perce d'un coup de lance. Or, il est évident qu'on a eu l'intention de représenter sur ce monument le

triomphe du Soleil ou d'Osiris sur le mauvais principe qui lui fait éternellement la guerre, comme nous voyons ailleurs Apollon vainqueur du serpent Python, et comme on nous représente encore Saint-Michel et Saint-Georges, cuirassés, armés d'une lance ou d'une pique, terrassant un monstre hideux, le diable, le mauvais génie, l'ennemi du bien et de la lumière, ou des vices.

N° 3.

Osiris est représenté ici dans son état de faiblesse et dans l'enfance : c'est donc Horus son fils, comme nous le fait voir le monument que nous avons décrit sous le n° 1er, ce qu'on a parfaitement exprimé ici par sa tête rasée et par la seule mèche de cheveux qui accompagne son oreille. Je remarquerai cependant que le dessinateur que j'ai dû exactement copier, a outré les muscles et les contours qui caractérisent ordinairement l'enfance; il n'y a de vrai et d'exact, en comparant le sujet représenté avec la nature, que la grosse tête qu'il a donnée à son enfant : incohérence que nous avons remarquée sur les autres monumens que nous avons déjà décrits.

Osiris, ou Horus à tête rasée, est véritablement l'image du Soleil dans son état de faiblesse, sortant du sein maternel, qui commence sa brillante carrière et qui va s'élancer bientôt dans les signes supérieurs pour renouveler la nature et lui rendre sa fécondité. Il tient dans ses mains tous les signes célestes qu'il parcourra dans son adolescence comme dans sa virilité, pour mourir de nouveau et renaître encore : image éternelle de l'état du monde. C'est donc la peinture exacte de la nature en repos pendant l'absence de

son bien-aimé, lorsque le lion semble fuir la lumière et fait place au règne de l'eau, que nous voyons représentée ici.

Ce petit monument est très-dégradé : j'y remarque néanmoins que les yeux du jeune Horus ont été creusés ; ce qui m'autorise à croire que le globe entier des yeux, ainsi que la forme extérieure des lèvres, étaient incrustés en argent : recherche assez commune dans les monumens antiques qu'on voulait orner.

N° 4.

Autre fragment égyptien, représentant le triomphe du Scorpion et du Serpent, ou le débordement du Nil qui commençait à se manifester sous ce signe ; aussi voyons-nous Anubis avec sa tête de chien et deux vases à la main, faire les fonctions d'un échanson, recevoir dans ces deux vases le nectar de la prospérité ou de l'abondance, qui s'épanche du calice d'un lotus à haute tige, lequel est surmonté d'une feuille de bananier dont la végétation est très-commune sur les rivages du Nil.

N° 5.

Le beau fragment que nous avons sous les yeux, nous fait regretter ce que le tems en a détruit.

Nous pensons, d'après ce que nous représente ce fragment, que le personnage principal était encore Horus au centre des signes inférieurs, ou le Soleil dans son état de faiblesse, puisque je vois Isis, ou la Vierge céleste, armée, comme Minerve, Médée et Proserpine, du serpent de Sérapis ou d'Esculape, appelé le serpent d'Eve ; elle est debout, mais dans un état de calme et même de triomphe. Au dessus de cette divinité, je vois Canopus, ou le Soleil lui-même, sous

la forme du vaisseau céleste Argo ou d'Isis, placé dans cette circonstance d'une manière bien remarquable, et sur lequel l'épervier, ou l'oiseau d'Osiris, est perché. L'on sait, d'ailleurs, que cette constellation annonce l'immersion complète des eaux du Nil, et accompagne toujours la Vierge, avec laquelle elle monte sur l'horison ou s'enfonce dans l'hémisphère inférieure, ainsi que le corbeau céleste qui est monté ou perché sur la queue de l'hydre brûlante, dont on a supposé l'union avec le vaisseau dans les fables qu'on nous a données sur le déluge. Au dessous d'Isis, on voit Cyrius ou son chien fidèle, qui accompagne le vaisseau comme il est représenté sur la sphère. Cette allégorie mystique nous présente exactement toutes les figures mises en action dans les fables qu'on nous a laissées sur le déluge. Le déluge, considéré physiquement, est impossible; il faut donc avoir recours à l'astronomie pour en connaître la véritable origine : c'est ce que nous aurons occasion de développer dans la suite.

PLANCHE QUATRIÈME.

N° 1er.

Monument en bronze représentant le trône d'Osiris, sur lequel le grand hyérophante, le chef suprême des prêtres de l'Egypte et l'interprète de leur Dieu, étant assis, rendait des décrets en son nom.

Le bœuf Apis, ou le Taureau équinoxial du printems, l'image d'Osiris, Dieu très-bon et très-puissant, est représenté sur le monument d'une manière distinguée, au milieu d'une plantation régulière de palmiers et dans la même pos-

ture que celui qui forme le sujet principal d'un monument celtique, déposés au Musée des Monumens français (1). Suivant Macrobe, le palmier était consacré au Soleil; il était le symbole de la révolution annuelle de cet astre, et on lui attribuait autant de propriétés qu'il y a de jours dans l'année. Voilà donc une partie allégorique du monument qui sert à fixer, d'une manière positive, quel a été le but de sa consécration. Les bras de ce fauteuil ou trône sacré sont composés de deux sphinx accroupis, l'image de la position que tient dans le ciel le Soleil, sous les signes du Lion et de la Vierge. Une petite statue d'Osiris représenté assis, est placée près d'un sphinx configuré de la même manière que les autres; elle est posée à l'extrémité de l'estrade ou du socle sur lequel pose le siége du maître des Dieux. Osiris à tête d'épervier, symbole de la puissance divine, est répété plusieurs fois dans la même attitude, sur le socle qui forme la base du monument.

Personne n'ignore que le bœuf Apis, qu'on avait consacré à Osiris, qui joue ici le principal rôle, ne soit l'image vivante du Taureau équinoxial dans lequel le Soleil ouvrait sa brillante carrière il y a plus de quatre mille ans : aussi voyons-nous *Apis*, fils de Jupiter, le chef suprême des Dieux, épouser *Isis*, ou la Lune; c'est aussi dans ce signe que la Lune, ou Isis, a le lieu de son exaltation, et que la belle Vénus prend son domicile. Suivant Eratosthène, le *taureau* est le simulacre d'*Io* ou de l'Isis égyptienne, qui prenait la forme d'une vache ou d'Io. On a composé aussi, sur ce signe céleste, le fameux taureau, amoureux de Pasiphaë, fille de Minos, qui,

---

(1) *Voyez* la description de ce monument, que j'ai donnée dans mon ouvrage sur le Musée, tome 1er, page 129 et 130.

lui-même, est né de Jupiter, ou du Soleil et de la Lune, et le juge suprême d'un tribunal aux enfers; il est le père du célèbre Minotaure, monstre composé des parties de l'homme et de celles du taureau. Ce monstre tauriforme, si fameux à Athènes, était l'image du Soleil qui ouvrait l'année à l'équinoxe du printems, sous le Taureau céleste, dont il empruntait alors les formes qu'on avait unies à celles de l'homme ou du Serpentaire qui lui est opposé, et qui monte alternativement au ciel de douze heures en douze heures pour se mettre à sa place; voilà pourquoi on a fait une seule figure des deux images célestes, que le Soleil couvrait tour à tour pendant le tems qu'il occupait le signe du Taureau. Suivant Euripide, il est sous cette forme: Jupiter ravisseur en Crète de la belle Europe; il était le taureau de Neptune, le même qui chargea Cadmus sur son dos, et le porta à travers les flots jusqu'en Crète; enfin, c'est le taureau de Marathon; c'est le gardien de la Toison d'or que combatit Jason pour la conquérir, et auquel Nonius avait donné l'épithète de *phlogeros*, qui vomit des feux.

Jamais culte ne fut plus répandu, et il existe peu de peuples qui ne lui ait rendu des hommages : c'est le taureau Mitriaque des Perses; c'est lui dont les testicules sont rongés par le Scorpion, et mis à mort par cet animal lorsque le serpent se montre dans le ciel à l'équinoxe d'automne; c'est lui qui brise l'œuf Orphique au Japon; c'est lui qui donne la fécondité à la Lune; c'est le même taureau, l'objet de l'adoration des Gaulois, dont j'ai découvert l'image dans l'église de Saint-Marcel de Paris; c'est aussi celui qui est représenté sur les monumens celtiques déposés au Museum des Monumens français, extraits, en 1711, du chœur de l'église Notre-Dame de Paris (que

nous avons décrits et gravés plusieurs fois dans notre ouvrage *sur le Musée*) : monumens précieux qui ont excité des dissertations savantes de la part de nos plus célèbres antiquaires à diverses époques, et sur lesquels M. Eloy Johanneau, secrétaire perpétuel de l'Académie celtique de France, a jeté les plus grandes lumières dans la description qu'il en donne dans les Mémoires de cette compagnie (tome Ier, page 144); c'est ce même taureau céleste dont on a trouvé plusieurs images, fondues en or, dans le tombeau du roi de France Childeric Ier, dont la découverte s'est faite à Tournai, en 1653, et que l'on conserve dans le cabinet des antiques à la bibliothèque impériale.

Nous n'avons point perdu les traces du culte du taureau que nous avons reçu de nos ancêtres les Celtes, et l'on pratique encore aujourd'hui une fête en son honneur, qui rappelle parfaitement les mœurs antiques : c'est la cérémonie de notre *Bœuf gras* dont je veux parler, cérémonie que le gouvernement (1) a renouvelée avec le faste qui convient à une

(1) Ordonnance de police, rendue le 4 ventose de l'an 13, ou 23 février 1805, pour le renouvellement à Paris de la cérémonie du *Bœuf gras*.

Costumes dont seront décorés les marchands bouchers de première classe, chargés de la conduite du Bœuf gras, *et choisis par les syndics, adjoints et doyens d'âge de la boucherie de la commune de Paris.*

1°. Coiffés et poudrés en tresse, couverts d'un chapeau à la Henri IV (*c'est-à-dire, comme on les portait vers la fin du seizième siècle*), fond violet, panaches blancs, etc.

2°. Cravatte blanche, mise élégamment et très-large; collet de chemise brodé.

3°. Gillet, pantalon et veste en basin rayé; le tout fait à la hussarde;

fête aussi ancienne. Le carnaval est une institution véritablement antique, dont on croit que l'étymologie du nom vient de *caro, carnis*, chair : c'est pourquoi, dit-on encore, qu'il appartient aux bouchers seuls de le fêter avec solemnité. Qui ne verra pas dans la cérémonie populaire du *bœuf gras*, la

---

les passepoils et bordures seront de couleur semblable au fond du bonnet, seule couleur qui convienne au costume.

4°. Bottes également à la hussarde, c'est-à-dire, en demi-bottes, brodées, et glands en or ; éperons vissés.

5°. Ils auront chacun une ceinture semblable, qui ne doit, sous aucun prétexte, déroger à la couleur du passepoil (qui est d'uniforme). Le gland de la ceinture doit être en bleu.

6°. Le manteau écarlate, brodé en or.

7°. Gands à la Crispin, noirs et piqués de blanc; une cravache ou fouet d'uniforme, avec cordons et glands en or.

Six chevaux, nattés à la manière antique, panachés, le tout à la hussarde; chabraque traînante comme officier.

Quatre beaux Mamelucks, en velours brodé en pierres fines; six autres Mamelucks ordinaires (*), six Sauvages, six Romains, quatre Grecs cuirassés (**), six Chevaliers français, six Polonais, deux Espagnols, deux coureurs, un tambour major, six tambours ordinaires, deux fifres, dix musiciens.

Un enfant magnifiquement mis en *amour* et soutenu par deux Mamelucks (***).

Un bœuf d'environ treize cents pesant, richement panaché et décoré, sur lequel l'enfant est monté.

Douze garçons bouchers, porteurs de tous les attributs de la bou-

(*) *On voit que les Mamelucks ont été introduits dans cette cérémonie populaire pour rappeler aux Parisiens le célèbre voyage du général Bonaparte en Égypte, qui s'est fait un plaisir de renouveler cette fête antique.*

(**) *Les Égyptiens ont été oubliés dans cette ordonnance; il serait intéressant, je pense, de les y voir figurer.*

(***) *Il est évident que cet enfant est l'image d'Osiris, beau et jeune, qui ouvre l'année à l'équinoxe du printems sous le signe du Taureau.*

procession du *bœuf Apis*, observée par les Egyptiens à l'équinoxe du printems sous le signe du Taureau, en l'honneur de leur Dieu Osiris ou du Soleil réparateur. C'est le même Dieu et la même cérémonie que pratiquaient les Israélites, qu'on nous représente dansant autour d'un *veau d'or*.

Les Egyptiens considéraient donc le bœuf Apis comme un Dieu réparateur des maux de ce monde. Ce n'était point un Dieu de marbre, de pierre, de bois qu'ils consacraient dans leurs temples pour représenter Osiris ou le Soleil régénéré; c'était un taureau vivant, conservé et entretenu dans le temple même, qu'on montait les jours de grandes fêtes sur le piédestal ou sur l'autel de la divinité dont il était la représentation sur la terre. Ce taureau, mâle et vigoureux, l'image d'Osiris ou du taureau céleste, considéré comme un animal sacré, entretenu aux frais du Gouvernement, avait non seulement des adorateurs, mais encore des serviteurs. Cet entretien et cette garde précieuse étaient confiés à des prêtres, qui avaient le pouvoir de le renouveler lorsqu'il était vieux. Voici comme ils s'y prenaient pour changer la représentation du grand Dieu,

---

cherie (*), précédés d'un piquet de cavalerie ou de chasseurs à cheval, et d'un peloton d'infanterie pour fermer la marche.

Cette cavalcade, qui fut parfaitement exécutée, s'est rendue d'abord au château des Tuileries, pour rendre hommage au chef de l'Etat; elle a ensuite paradé, pendant les trois jours de carnaval, dans les différens quartiers de Paris, et n'a point paru, en réalité, au dessous de la magnifique description ordonnée par le Gouvernement.

(*) *Ce qui rappelle encore les sacrificateurs du bœuf que les Grecs et les Romains offraient en sacrifice à leurs Dieux.*

maître absolu. D'abord on noyait, avec le plus grand apparat, l'ancien taureau dans les eaux du Nil, qu'on regardait comme sacrées; ensuite on l'embaumait, on lui faisait une pompe funèbre de la plus grande magnificence, à l'égal de celle qui se pratiquait pour les grands-prêtres ou pour les rois, et c'est aux yeux de toute l'Egypte assemblée qu'on l'introduisait dans le tombeau.

Après la mort du bœuf *Apis*, le peuple pleurait et se lamentait comme si Osiris venait de mourir: toute l'Egypte était dans le plus grand deuil jusqu'à ce qu'on eût fait paraître son successeur : alors on commençait à se réjouir comme si ce prince fût ressuscité lui-même, et la fête durait sept jours. Ce deuil, ces lamentations publiques pour la mort du Dieu lumière, se pratiquent, à certaines époques de l'année, dans quelques contrées de la terre. Les dévots pleurent dans les temples la mort de leur *Seigneur*, du *Dieu lumière*; ils se lamentent et se réjouissent trois jours après de sa résurrection, en disant : *cher Seigneur*, DOMINE SOL, *sois-nous propice; jette sur nous un regard favorable, reviens et apporte la joie parmi nous.* C'est cette même prière que les femmes de Syracuse, suivant Théocrite, adressaient à leur cher Adonis, qu'elles appelaient aussi DOMINE SOL, pour célébrer sa résurrection.

On représente ordinairement le bœuf Apis avec le disque de la Lune entre les deux cornes. On le représente aussi couché ou dans l'attitude d'un taureau furieux : dont le regard est toujours dirigé vers le Soleil levant.

Nous avons généralement remarqué que les peuples adorateurs du *feu*, brûlaient leur Dieu en grande pompe, parce qu'ils espéraient le revoir sous la même forme. Les

adorateurs de l'*eau* noyaient les leurs, comme les Egyptiens faisaient du Dieu Apis, qu'ils noyaient dans le Nil lorsqu'il était vieux; comme ceux qui adoraient l'*air* suspendaient leur Dieu et supposaient que le siége de leur divinité était dans cette région. On se rappellera sans doute que les initiés aux mystères d'Eleusis s'éprouvaient par le *feu*, l'*air* et l'*eau*.

Les pénitens indiens et indiennes se plongent encore tout nuds dans l'eau à la vue de tout le monde et de leurs prêtres: ceux-ci se tiennent sur les bords du fleuve, et se mettent en prière pendant la cérémonie. Lorsque l'immersion sainte est faite, les pénitens vont droit au prêtre, qui leur donne l'absolution, et il en reçoit au même instant le salaire. Ceci est une espèce de sacrement de pénitence ou de baptême d'eau, que l'on répète autant qu'on en a besoin pour la rémission des péchés.

N°s 1er (*bis*) et 1er (*ter*).

Cette gravure nous fait voir le siége ou le trône sacré dont nous avons déjà parlé, planche 1re, n° 1er. Le Dieu lumière, le Soleil ou Osiris, y est encore représenté sous divers emblêmes astronomiques à la manière égyptienne.

D'abord on le voit sous la forme d'un *épervier*, monté sur un bloc carré, qu'on peut supposer être de granit, de porphyre ou de pierre, l'image de sa force et de sa durée. L'épervier était le symbole de la lumière, et il était considéré comme l'ennemi des ténèbres; le symbole de la lumière ou du Soleil, parce qu'il dirige son vol audacieux vers cet astre en le fixant d'un œil assuré; comme l'ennemi

des ténèbres, parce qu'il chasse les animaux malfaisans, combat les serpens, considérés, par les esprits superstitieux, comme de mauvais génies, dont l'image dans le ciel annonce l'introduction des ténèbres sur la terre ; parce que le décroissement des jours commence à se manifester d'une manière très-sensible lorsque les feux du Soleil entrent dans cette constellation. Au dessous de cette image, on voit un scarabée dont les ailes sont entièrement déployées ; ce qui indique ordinairement, quand on les représente de cette manière, que le Soleil embrasse l'étendue de l'horison ; c'est alors que le scarabée est véritablement l'image de la lumière. Le scarabée, comme l'épervier, était consacré à Osiris et même à Isis. On compte trois espèces de scarabée dans le culte des Egyptiens. On en élevait dans les temples comme on faisait du bœuf Apis, de l'ibis, de l'épervier, du chien, du chat, et en général de tous les animaux sacrés. Les prêtres étaient chargés de leur conservation et de leur durée éternelle, comme les vestales, chez les Romains, étaient obligées d'entretenir le feu sacré, également l'image symbolique du Soleil.

La gravure désignée par le n° 1er (*ter*) nous fait voir le même siége vu de face. Les deux sphynx et les deux lions, dont j'ai parlé plus haut, s'y présentent naturellement sous ce point de vue. Mais ce qui mérite d'être examiné avec beaucoup d'attention, c'est le bas-relief du soubassement de ce fauteuil, qui représente la résurrection d'Osiris. On y voit ce Dieu, rayonnant de gloire, sortir triomphant du coffret mystique dans lequel il demeure enfermé pendant six mois, après avoir été pleuré par Isis, à la fois sa mère et son épouse; c'est pourquoi cette déesse est représentée de chaque côté du tombeau. Les ailes *ascendantes*

et *descendantes* qu'on a données à la Déesse, désignent, dans cette circonstance, la révolution entière de l'année; elles sont le symbole des signes *ascendans* et *descendans* dans lesquels le Soleil voyage éternellement. D'un côté de la scène elle est représentée sous la figure de l'Abondance, caractérisée par le boisseau ou la mesure de blé qu'elle tient à la main; attribut qu'on donne à Cérès, mère de Proserpine, qui habite six mois sur la terre et six mois dans les enfers, et qu'on a supposé avoir été enlevée par Pluton, le Soleil inférieur, *Sérapis* ou le *Serpentaire*. Elle est aussi la Vierge céleste, la femme *Porte-Epi*, ou tout simplement l'*Epi*, comme on la voit souvent sur les monumens égyptiens et sur les anciens planisphères. De l'autre côté, elle est figurée comme l'astre de la nuit; c'est Diane, Hécatte, ou la reine des ténèbres; on la reconnaîtra au croissant qui orne sa tête. D'ailleurs, on sait qu'on avait élevé en Egypte plusieurs tombeaux à Osiris, et que ces tombeaux, ou sépulcres, étaient ornés d'autant d'urnes funèbres qu'il y a de jours dans l'année.

N° 2.

Vase en bronze, qu'on croit avoir été consacré à Osiris, représentant la fécondation de la nature.

On voit dans le bas-relief qui tourne autour de ce vase, une cérémonie dont le but a été de représenter allégoriquement l'opération de la reproduction générale qui s'opère au printems dans toute la nature. Dans le milieu du bas-relief on peut remarquer Osiris, debout, tenant d'une main le triangle céleste, l'image de l'Egypte et du Delta. Le Dieu créateur introduit le germe fécondant dans le calice d'un

lotus, qu'on doit considérer ici comme l'image de la matrice universelle que lui présente le grand-prêtre.

Le Triangle, ou le Delta, qu'on donne au Dieu du jour, ainsi que la présence du lotus dans lequel il introduit le principe de la fécondation, confirment d'une manière non équivoque notre proposition sur l'explication que nous donnons de ce monument.

La constellation du Triangle, l'image de l'Egypte, placée dans le ciel un peu au dessus du Taureau, se levait à l'équinoxe du printems en même tems que ce signe : c'est donc un des attributs qui appartiennent essentiellement à Osiris, au Dieu lumière, enfin au Soleil, lorsqu'il vient régénérer la nature sous le signe du Taureau, l'image de sa puissance. Les Egyptiens lui avaient consacré le lotus, espèce de *nymphea*, qui croît dans l'eau; son fruit est sphérique et arrondi comme le globe solaire, ou comme la tête du pavot. Le matin, au lever du Soleil, il se développe et se dégage de ses feuilles; le soir, au coucher de cet astre, il se renferme dans son enveloppe. Voici deux attributs allégoriques qui coïncident parfaitement ensemble, puisque le lotus que nous voyons ici est l'image du Soleil levant, et que la constellation du triangle monte sur l'horison avec le Taureau, lorsque cet astre se montre pour la première fois à toute l'Egypte à l'équinoxe du printems.

Osiris, placé dans le milieu de la scène, est entouré d'un cortège de huit acolytes, ou de prêtres, masqués suivant l'usage, qui le représentent lui-même sous des formes différentes. Derrière le trône, sur lequel triomphe le Créateur de toutes choses, on voit une colonne, surmontée d'une fleur de lotus et d'une branche de palmier, l'un et l'autre symbole de fécondité. Les personnages placés à sa

droite, sont, comme lui-même, l'emblême du bonheur qu'il procure à la nature par sa présence pendant les six mois qu'il voyage dans les signes supérieurs. Leur démarche est fière et mâle, autant que l'allure de ceux de sa gauche ou qui le précèdent est sombre et triste : la tête baissée et le regard abattu, ils semblent fuir l'éclat de ses yeux, ainsi que l'éclat de sa lumière. La droite est l'image de l'*Orient*, comme la gauche est celle de l'*Occident*, dont on a fait le *bon* et le *mauvais* principe, parce que c'est par l'Orient que le Soleil, ainsi que les astres, se lèvent et se montrent à nos yeux, tandis qu'ils disparaissent pour nous et qu'ils semblent se perdre par l'Occident : Dieu lui-même, en créant le ciel et la terre, a fixé l'Orient comme le côté de prédilection ou la *droite*; car il a placé le Soleil à sa droite ou à l'Orient, et traça en même tems la route qu'il devait suivre à sa gauche ou à l'Occident.

On a cru longtems (mais c'est une opinion que je ne partage point) que la *droite* a été considérée comme *bon principe*, d'après les observations qu'on a faites sur la conformation des animaux; c'est-à-dire, qu'on a reconnu que le cerveau de l'homme, ainsi que ceux des autres animaux, est divisé en deux lobes ou parties; qu'une de ces parties, qui concourt également à l'ensemble de cet organe, étant naturellement plus forte que l'autre, est la cause immédiate que le côté du corps où elle se trouve dans le crâne est plus forte dans toute sa partie que l'autre. On ajoute qu'on a généralement remarqué, dans les animaux comme dans les hommes, que les premiers mouvemens qu'ils font se manifestent toujours du côté plus fort. On a désigné le côté plus fort par le nom de *côté droit*, comme on a appelé le côté faible *côté*

gauche. Or, on a dû attacher au côté droit une prédilection toute particulière, puisque les avantages qu'il procure à l'espèce humaine sont physiquement prouvés, et que l'on considère cette force naturelle et distincte comme une volonté du Créateur, du Dieu tout-puissant; ce qu'il a désigné lui-même dans l'Ecriture, en parlant du jugement dernier: «Je placerai, » dit-il, les *bons* à ma *droite* et les *méchans* à ma *gauche*.» Voyons maintenant ce qui a véritablement donné lieu à l'invention d'un jugement dernier, et ce qui a dû fixer réellement la préférence donnée à la *droite* sur la *gauche*.

Le jugement des ames après la mort est un dogme des pythagoriciens, établi sur les deux principes du monde physique, le *lumineux* et le *ténébreux*, la *lumière* et l'*ombre*, principes généraux que les anciens philosophes ont appliqués à toutes les fables sacrées, en en faisant des êtres organisés sous les noms d'*Ormusd*, d'*Ahriman*, d'*Osiris* et de *Typhon*; de *Jupiter* et de *Pluton*; enfin, de *bon* et de *mauvais* principe. On avait donné à chacun de ces principes un département; la *droite*, l'image de l'Orient ou de la route par laquelle la lumière, ou le Soleil, fait tous les jours son entrée dans l'univers, était l'apanage des *bons*, comme la *gauche*, ou l'Occident, le terme de sa course diurne, la porte par laquelle il semble quitter la terre et s'anéantir dans le Tartare ou dans un gouffre de feu, était celui des *méchans*. La *droite* est aussi l'image du trône de Dieu ou de l'hémisphère supérieur, lorsque le Soleil, fort et vigoureux, prolonge la durée des jours et caresse la terre de ses rayons bienfaisans. C'est donc l'image mystique et sacrée de l'*été*, ou des six mois que cet astre passe dans les signes supérieurs; c'est aussi le *paradis*, les âges d'*argent* et d'*or*, l'*Elysée*; c'est enfin le séjour de bonheur que

l'homme perd à la saison des pommes, lorsque la grande Couleuvre, ou le Serpent, qui accompagne la Vierge, se montre dans le ciel : c'est la Terre promise des Hébreux, dont ils jouiront après la résurrection générale, lorsque le fils de l'homme, placé à la *droite* de son père, ou à l'Orient, viendra juger les vivans et les morts.

On voit clairement que ce passage de l'Ecriture n'est véritablement qu'une allégorie à la manière orientale, qui peint parfaitement le triomphe de la *lumière*, ou de la *vie*, sur l'*ombre* ou sur la *mort ;* car l'homme jouit véritablement tous les ans de cette *terre promise* ou *heureuse* du moment que le Soleil ressuscite, lorsqu'il triomphe au printems du *mauvais principe*, de l'ennemi de la fécondité, de l'*hiver*, enfin, dont il répare les maux par sa présence et par sa puissance régénératrice. Les morts, dont il est ici question, ne sont qu'une fiction symbolique de ce qui se passe éternellement sur la terre et dans les cieux, et l'on ne saurait s'y méprendre. Ces morts, qui ressusciteront, ne sont autre chose que les constellations, ou le peuple du ciel, qui paraissent descendre tous les jours dans le tombeau, ou dans l'abîme de l'Occident ; comme fait le Soleil lui-même, qu'on fait mourir, descendre dans les enfers, qu'on place dans un sépulcre et qu'on fait ressusciter. On peut comprendre encore, dans l'ensemble de cette allégorie sur les morts, les productions de la nature qui paraissent effectivement mourir avec le Dieu Soleil, leur créateur, lorsqu'aux approches de l'hiver il entre dans l'hémisphère inférieur, pour renaître ensuite avec lui. C'est donc le Soleil nouveau, ou le jeune Dieu lumière, qui occupe la *droite* de son père, considéré comme le Soleil ancien, soit qu'on l'appelle Cneph, Jupiter, Saturne, ou le Dieu suprême, puisque

le Dieu nouveau se montre à l'Orient lorsqu'il ressuscite d'entre les morts à l'équinoxe du printems pour commencer une nouvelle carrière, effacer les péchés du monde ou les malheurs de l'hiver, et régénérer la nature par sa divine toute-puissance.

La *gauche* est l'image de l'Occident ou de la route par laquelle le Soleil paraît descendre aux enfers, ou dans son tombeau; c'est l'image des signes inférieurs dans lesquels il prend son domicile pendant six mois, prive la terre de sa lumière en raccourcissant les jours et en allongeant les nuits; réfroidit l'atmosphère par l'éloignement de ses rayons, et nous donne enfin ce que nous appelons l'*hiver*, que les anciens ont figuré dans leurs théogonies par les âges d'*airain* et de *fer*, dont ils ont fait, dans leur langage allégorique, un séjour de *malheur* et de *douleur*, sous les noms de *Tartare* ou d'*Enfer*; parce que c'est véritablement l'époque de l'année où la nature, dépouillée de ses fruits, de sa verdure et de toutes ses richesses, devient triste, stérile, se couvre de frimats, et rend l'homme malheureux jusqu'à ce que le Dieu lumière, ou le Soleil, qui paraît alors s'anéantir et s'enfermer dans un sépulcre, ressuscite et reparaisse au printems suivant pour recréer de nouveau la nature et ranimer tous les êtres. C'est ainsi que ressuscite Osiris après avoir été perdu pendant *six mois*, après avoir été coupé en morceaux, après avoir perdu la partie sexuelle et génératrice de son corps, et après avoir été enfermé dans un coffre. Ainsi reparurent Adonis, Atys, Apollon et Bacchus après leur mort. Enfin, la prédilection qu'on donne à la *droite*, comme la défaveur qu'on jette sur la *gauche*, ont pris l'une et l'autre un caractère tellement remarquable dans le monde, que nous considérons encore la *droite* comme la

place d'honneur : on l'offre par bienséance aux personnes que l'on veut distinguer, tandis qu'il est respectueux et de la civilité de garder pour soi la *gauche*. D'après l'Ecriture ellemême, nous voyons que Dieu a voulu qu'il en fût ainsi dans la morale, puisqu'il les a distinguées l'une et l'autre d'une manière solemnelle, lorsqu'on lui fait dire, en parlant du jugement dernier : « Alors le Fils de l'homme, environné de » sa gloire, appellera les *bons* à sa *droite* et repoussera les » *méchans* à sa *gauche*. »

Tous les prêtres qui sont représentés sur le bas-relief du vase que nous décrivons, sont masqués, suivant l'usage des Egyptiens, comme je l'ai déjà observé ; ils portent donc le caractère de la figure que le Soleil prend dans le ciel, et qu'on lui donnait sous le nom d'Osiris, suivant ses rapports avec les constellations, ou selon ses influences sur les productions de la terre. Le premier de la *droite* est coîfé avec deux feuilles de palmier, l'image sacrée des mouvemens célestes, qu'on avait, pour cette raison, consacrée à Osiris : le second porte sur sa tête l'emblême du Taureau équinoxial, signe dans lequel la nature était régénérée et fécondée par le Dieu tout-puissant. Dans les personnages qui composent le cortège de la *gauche*, on retrouve au contraire tous les caractères de la dégradation de la nature : d'abord, on voit Sérapis avec son boisseau sur la tête, ensuite Isis, ou la Vierge céleste, désignée par le disque de la Lune, dont elle est l'image, et les cornes du Taureau équinoxial dont elle emprunte les formes sous le nom d'Io : vient ensuite l'Epervier, coîfé du vaisseau d'Isis, qu'il accompagne, et qui est suivi du Capricorne, les symboles du débordement des eaux du Nil.

PLANCHE CINQUIÈME.

N° 1er.

La gravure que nous avons sous les yeux nous fait voir le fragment d'une statue qui mérite généralement de fixer l'attention. Les allégories qui y sont sculptées vont nous servir à faire connaître les fameux mystères de Cérès, qu'on célébrait tous les quatre ans à Eleusis, ville de l'Attique, transportés depuis à Rome, sous l'empire d'Adrien. Ce buste ou tronc, c'est ainsi que je l'appellerai, puisqu'il ne reste de la statue que nous regrettons que cette partie du corps, a dû représenter un guerrier, puisqu'on aperçoit encore les formes d'une cuirasse, avantage inappréciable pour les artistes, puisqu'elle donne des éclaircissemens sur l'habillement de guerre des Egyptiens.

Il serait difficile de nommer le personnage que cette statue a dû représenter, puisque rien ne le caractérise; mais nous sommes autorisés à croire que ce n'est pas une divinité. Les Egyptiens ne faisaient sculpter que leurs grands Dieux, et lorsqu'ils le faisaient ils les représentaient toujours sous des formes allégoriques; et ce qui reste de ce monument, loin d'annoncer un monument allégorique, nous paraît être tout simplement le reste d'une statue qu'on avait érigée à un guerrier de marque qu'on a distingué des autres et dont on a voulu honorer la mémoire. Je ne suis donc pas éloigné de penser que cette statue ne soit celle d'un prince ou d'un roi d'Egypte auquel on a décerné les honneurs de l'apothéose, comme on a pu le faire en mémoire des services importans que le roi Ptolémée Epiphane

a rendus à l'Egypte. Ptolémée, auquel on donna le surnom d'*Epiphane*, étoit donc considéré des Egyptiens comme l'agent de la suprême Divinité, et comme son envoyé qui devait les éclairer : ainsi nous voyons Saint-Jean précéder Jésus-Christ ; il est son précurseur et l'envoyé de Dieu. Le mot *Epiphane* veut dire l'*apparition de la lumière d'en haut*, dont on a fait *Epiphanie*, fête qui se célébrait treize jours environ après la naissance du Soleil, la *lumière céleste* ou d'en *haut* envoyée pour éclairer les nations. Les anciens mages avaient fixé cette fête précisément à l'époque où le Soleil, après avoir demeuré quelques jours comme en stagnation dans la constellation de la Vierge, au solstice d'hiver, commence à poindre au dessus des signes inférieurs et paraît sortir, pour ainsi dire, du maillot de l'enfance, en dirigeant son ascension vers les signes supérieurs.

Je cite ici Ptolémée Epiphane, parce que ses qualités morales et politiques le firent distinguer des autres rois de l'Egypte, qu'il fut fort aimé de ses sujets, et qu'après sa mort on lui érigea une statue et une chapelle ; ce qui est parfaitement prouvé par la traduction savante que nous a donnée M. Ameilhon, membre de la Légion-d'Honneur et de l'Institut de France, d'une inscription en caractères grecs, gravée sur un marbre trouvé à Rosette par les savans voyageurs qui ont accompagné en Egypte notre illustre Empereur Napoléon le Grand. M. Ameilhon prouve que cette inscription relate le décret qui ordonne que les honneurs de l'apothéose seront rendus au vertueux roi Ptolémée Epiphane ; voici le passage tel qu'il a été traduit par ce savant littérateur : « Qu'il soit consacré au roi Ptolémée, » Dieu Epiphane, très-gracieux, à ce fils du roi Ptolémée

» et de la reine Arsinoé, Dieux Philopator, une *statue* et
» une *chapelle dorée* dans le plus saint des temples, et que
» cette chapelle soit placée dans les sanctuaires avec toutes
» les statues, et que dans les grandes solemnités où l'on a
» coutume de faire sortir des sanctuaires les chapelles, on
» fasse sortir aussi celle du *Dieu Epiphane* très-gracieux ».
L'épithète de *Dieu* unie au mot *Epiphane*, accordée au roi Ptolémée, vient parfaitement à l'appui de la signification que nous avons donnée du mot Epiphane. On voit aussi par le fragment de l'inscription que nous venons de citer, qu'outre le culte public qu'on rendait dans les temples, on avait le droit en Egypte, comme chez tous les peuples, d'avoir des chapelles particulières, ainsi que les images des Dieux qu'on préférait.

Ces chapelles portatives étaient des espèces de Dieux lares, qu'on pouvait aussi conserver dans les maisons. Pour connaître la forme de ces chapelles, on peut consulter les ouvrages de Montfaucon et l'Histoire de l'Art de Winckelmann, qui en a publié deux fort belles : la première, conservée dans la *ville Albani*, est en granit noir; la seconde, en basalte verte, haute d'environ trois palmes, était dans le *Museum Pio Clementinum*. Il est certain que c'est l'image d'Osiris qui est portée ici par des prêtres. Dans la première, on voit d'abord ce Dieu dans l'état de beauté et de jeunesse, tel qu'il paraît au printems; ce que désigne la fleur de lotus qu'il porte sur sa coîfure : on le voit ensuite dans la vigueur de l'âge sous les traits du Lion céleste, l'image du solstice d'été, et la dégradation du Soleil bienfaisant est exprimée par la 5ᵉ figure qui représente le solstice d'hiver ou l'enfance d'Osiris, comme nous l'avons fait voir dans la planche 1ʳᵉ.

Dans la seconde chapelle, nous voyons Osiris coîfé des

cornes du taureau et du lotus, tenant dans sa main le fameux triangle ou *Delta*, constellation qui accompagne toujours celle du Taureau : c'est donc l'image du printems.

Montfaucon nous a donné plusieurs de ces chapelles égyptiennes : j'en ai remarqué une qui est chargée d'une grande quantité de bijoux et d'offrandes particulières que les dévots y appendaient, comme nous en avons vu, dans les tems de superstition, aux châsses des saints. On voit aussi au Musée Napoléon deux belles chapelles égyptiennes en granit rose, d'environ quatre pieds de haut.

Il est donc prouvé, par ce que nous venons de citer de l'inscription trouvée à Rosette, qu'on a rendu des honneurs divins à Ptolémée; qu'on lui a accordé, par un acte authentique, le surnom de *Dieu Epiphane ;* qu'on lui a élevé des statues et qu'on lui a consacré des chapelles. Les apothéoses ou les honneurs divins rendus aux hommes célèbres dont on veut sanctifier la mémoire, ont été imités dans la suite par les Grecs, par les Romains, par les Gaulois, et même par les Francs. Nous avons plusieurs pièces dans notre Musée des Monumens français, qui prouvent de reste que cet usage antique et pieux s'introduisit en France, et qu'il s'effectua sous les rois de la première race, de la seconde et même de la troisième : ce qui est bien exprimé par le *nimbe*, cercle lumineux ou l'image du Soleil qui couronne les statues du roi Clovis Ier et de la reine Clotilde, dont nous avons conservé les images (1).

La description entière du monument de Rosette est véritablement un morceau précieux. Honneur soit rendu au

---

(1) Clovis Ier, la reine Clotilde, Charlemagne et Louis IX furent canonisés.

savant qui s'est donné la peine de le publier : nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage même, s'ils veulent connaître les qualités guerrières, morales et politiques du roi Ptolémée Epiphane, et s'ils veulent prendre en même tems des notions exactes sur les usages religieux des Egyptiens. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette matière ; elle n'est pas celle que nous nous sommes proposée dans ce livre, et il nous suffira de dire, pour l'instant, que nous pensons que le buste que nous voulons décrire, pourrait bien être le débris d'une statue que les Egyptiens auraient érigée à un de leurs rois, dont ils auraient voulu honorer la mémoire par un acte public. Cherchons maintenant à rendre compte des sujets allégoriques et mystiques qu'on a sculptés sur ce buste et qui en font seuls l'intérêt. Commençons par décrire sa face principale, ou le devant, qui est moins chargée d'hiéroglyphes, tandis que le dos, ou le derrière, en est entièrement couvert. Il paraît certain que l'usage de charger d'hiéroglyphes les habits de cérémonies, était consacré en Egypte, car Apulée dit, en parlant de son initiation aux mystères d'Isis, qu'on lui passa une robe de toile peinte, couverte de sujets emblématiques ; et c'est, sans doute, pour cette raison, que nous voyons la plus grande partie des figures Egyptiennes couvertes de caractères symboliques. D'abord, si j'examine le devant de la cuirasse, ou la partie qui couvre ce qu'on appelle le torse, je vois trois sujets bien marquans, dessinés sur le pectoral ; sujets différens entr'eux, mais qui ont cependant des rapports très-directs : pour les mieux expliquer, je les diviserai par numéros.

Le tableau principal, numéroté 1er, placé dans le milieu de la poitrine, comme le sujet principal du monument, représente Osiris, le Dieu par excellence, le Dieu

sauveur et bienfaisant des Egyptiens, leur *Domine Sol :* ce Dieu, dans cette circonstance, est doublement configuré; c'est-à-dire, qu'il est représenté sous deux natures, sans perdre pour cela de son caractère divin qui ne peut être séparé de son essence; savoir : la nature *allégorique* et la nature *physique*. Dans ce tableau, le Dieu suprême est placé au milieu d'un cercle, symbole de l'univers, comme sur son trône : de l'extrémité de ce cercle, partent deux bras étendus qui s'élèvent dans les cieux, dont les mains ouvertes, en signe de bienfaisance, touchent précisément la moitié du cercle ou du trône éternel de la Divinité, et le coupent en deux portions égales comme l'horison, dont je suppose qu'elles fixent les bornes et séparent les deux hémisphères. Ces bras, que la Divinité ouvre, qu'elle étend dans l'immensité des airs, expriment que sa toute-puissance, que sa toute-bienfaisance sont également actives et réservées à tous les êtres. Son corps mystique ou sacré, composé des formes humaines, est surmonté de quatre têtes différentes, l'image des quatre saisons ou des quatre points cardinaux du ciel dont il est le chef et le directeur spécial; savoir : le taureau, le lion, l'homme, l'aigle ou l'épervier; animaux également mystiques et sacrés. Ces têtes mystérieuses ou symboliques sont coïffées du lotus, et le grand Osiris, représenté sous des formes humaines pour le rendre plus sensible aux yeux de ses adorateurs, porte dans sa main l'instrument du berger *conducteur*, de la *multitude* ou du *bon pasteur*. De chaque côté, on voit quatre chiens, ou Anubis, son fils, son gardien et son compagnon fidèle, le lien du ciel et de la terre, et l'image des deux hémisphères sur lesquelles il annonce également sa volonté.

Le second tableau, numéroté 2, nous représente aussi le

même Dieu, mais dans une autre position, sous les diverses formes qu'il emprunte suivant sa marche dans les cieux et suivant ses rapports avec les constellations dont il prend souvent les figures; manière symbolique d'annoncer aux hommes les devoirs qu'ils ont à remplir sur la terre pour le bien général de tous. Ici la double configuration du Dieu du jour renferme, dans un seul cadre, plusieurs allégories, et l'ensemble de cette figure me paraît être l'image complète du bien que procure le Soleil à la terre pendant les six mois de séjour qu'il fait dans les signes supérieurs. Sa double nature est l'emblême de la fécondité et de l'abondance que le printems et l'été procurent annuellement aux habitans de la terre. Sa tête, coîfée de plusieurs lotus parfaitement épanouis, l'image du lever de cet astre, est ornée des animaux célestes qui le caractérisent et qui lui sont consacrés dans les temples; son corps est formé de celui d'un scarabée, dont les aîles, ouvertes horisontalement, sont le symbole d'un vol direct et rapide ou de la toute-puissance qu'il étend de l'Orient à l'Occident; son dos, terminé par la queue de l'épervier, indique qu'il conserve sa puissance, même dans sa dégénérescence, puisque l'épervier est placé dans le ciel au dessus du Sagittaire et du Capricorne qui accompagnent le Verseau; signe sous lequel se manifeste le débordement des eaux, qui fixait alors le solstice d'hiver.

Les quatre bras qu'on donne ici au Dieu Soleil, sont armés des attributs analogues aux influences de cet astre sur la terre pendant les six mois de bonheur et de prospérité qu'il procure aux hommes. Examinons maintenant l'esprit emblématique de chacun des signes donnés dans cette circonstance au Dieu Soleil que nous appelons Osiris. C'est ordinairement dans l'exécution matérielle des idées métaphysiques

que l'art du dessin échoue ; et comme il a aussi ses bornes, on a suppléé à son insuffisance par l'allégorie qu'on a outrée ou surchargée suivant l'exigence des cas ; c'est ce qui a fait enfanter souvent des figures monstrueuses qu'on ne peut réellement envisager que comme des images physiques, des idées métaphysiques qu'on voulait rendre d'une manière plus sensible au peuple. On trouve assez fréquemment, dans la mythologie indienne, des Divinités figurées avec plusieurs bras, comme Osiris l'est ici, et armés chacun d'un emblême différent. Chacun de ses bras est l'annonce d'une puissance que possède la Divinité, représentée, de manière qu'on lui donne autant de bras qu'on lui suppose de puissance. Hésiode dit formellement, dans la description de la guerre des géants contre les Dieux, que Briarée, leur chef suprême, avait *cent bras* et *cinquante têtes*, et que son corps était tellement multiplié, qu'il paraissait, à lui seul, former une armée entière.

Pour caractériser le printems, on a placé sur la tête d'Osiris celle du bœuf Apis ou du taureau céleste, dans lequel il commençait alors sa brillante carrière ; il tient d'une main sa partie génitale, qui montre la plus grande énergie et la puissance réelle de la fécondation ; comme on voit alors le Soleil caresser de ses rayons la terre amoureuse, l'échauffer, l'animer, pour ainsi dire, de nouveau, et engendrer d'un commun accord tous les êtres. De son autre bras, également levé, il tient de la main gauche le Triangle qui accompagne le Taureau céleste et qui monte avec lui sur l'horison. Ses autres bras sont étendus de l'Orient à l'Occident, et il tient de chaque main la clef du Nil, symbole qui exprime très-bien qu'il conduit ce fleuve en maître,

qu'il gonfle ses eaux bienfaisantes, ou qu'il les contient dans leurs limites à sa volonté. La dépouille du scarabée, dont on a fait dans ce tableau une espèce de cuirasse à notre Dieu suprême de l'Egypte, exprime la force et l'énergie que le Soleil prend dans le signe du Lion, dont on voit la tête se groupper parmi les autres têtes implantées sur le corps de notre Divinité. Du nombre de ces têtes sacrées, sont encore celle d'Anubis son compagnon fidèle, l'image de la canicule, et celle de son fils Macédon, qui emprunte ses formes du loup céleste; formes qu'on a données aussi à Lycaon, fils de Titan et de la terre. Voici une fable de la mythologie grecque, qui s'accorde parfaitement avec celles qui sont figurées sur nos monumens égyptiens. D'abord, on suppose que Lycaon bâtit la ville de Lycosure sur une haute montagne de la Grèce; qu'il y sacrifiait des victimes humaines à Jupiter, et qu'il fut changé en loup par ce Dieu, aux jours desquels il avait dessein d'attenter. Lycaon changé en loup, qui bâtit une ville, comme tous les héros des poèmes solaires, fixe d'abord son séjour sur une haute montagne, l'image du zénith du ciel, qui attente aux jours du maître des Dieux ou du Soleil, et qui fait périr ceux qui passent devant son palais, est indubitablement la constellation du Loup, qui accompagne toujours le Scorpion, l'ennemi de la lumière, qui, lorsqu'il occupe la partie la plus élevée du ciel quand le Soleil est sous ce signe, annonce la fin du règne heureux d'Osiris, sa mort et son passage dans les signes inférieurs. On a feint que Lycaon faisait mourir ceux qui passaient devant son palais, parce qu'à fur et mesure que le Loup et le Scorpion montent dans le ciel ou qu'il bâtit sa ville, l'image allégorique de la stagnation que l'astre du jour fait dans chaque signe, ils semblent véritablement poursuivre à

l'Occident et plonger au dessous de l'horison les constellations qui les précèdent l'un et l'autre.

Voilà donc une seule figure qui représente allégoriquement tous les mouvemens qui se manifestent dans le ciel pendant les six premiers mois de l'année, dont le terme est fixé à l'équinoxe d'automne par la tête de loup qu'on lui a donnée; tandis que dans le tableau suivant, numéroté 2 *bis*, qui forme la contrepartie de celui-ci, on a également caractérisé par des emblêmes mystiques les six mois que le Soleil passe dans les signes inférieurs, en commençant, dans cette allégorie, à peindre l'automne avant de passer à l'hiver. D'abord, on a dessiné un arbre surmonté de la tête d'une femme, coîfée de six serpens; au bas de cet arbre on voit deux figures humaines debout. Le culte des têtes humaines séparées du tronc, sous le nom de culte Cephalenite, était commun chez les anciens. On sait que les Egyptiens adoraient la tête d'Osiris et celle d'Isis séparément, comme les Grecs adoraient celle de Bacchus et celle de Méduse, à laquelle on avait élevé un tombeau, ou *tumulus*, à Argos, suivant Pausanias. Les modernes ont aussi un culte cephalenite dans celui de la tête de *Dyonisios*, ou de saint Denis.

C'est la grande Déesse Isis que nous voyons ici, ou la mère bienfaisante de la nature, sous les signes inférieurs qu'elle habite six mois de l'année, comme Proserpine, Déesse des enfers; ce qui est bien exprimé par les six serpens qui l'accompagnent, et qui annoncent clairement la durée de son séjour dans l'hémisphère qu'elle va parcourir. Cette tête, posée sur un arbre qu'on suppose être un palmier, est le symbole de la végétation ou de la fécondité que la Déesse procure à l'Egypte par l'intumescence du Nil, à laquelle les Egyptiens la faisaient participer.

Le lien sacré du monde, l'union des deux sexes ou l'amour créateur, par qui tout se conserve et se féconde sur la terre, est peint dans ce tableau par les deux figures qu'on a placées au bas de *l'arbre de vie*, pour preuve de leur union intime : on les voit se donner la main; union mystique et reconnue dans la cosmogonie égyptienne, qui exprime que la grande Déesse et le Dieu Sérapis, le Soleil d'hiver, sont représentés quelquefois sur les monumens, comme Macédon, avec une tête de loup, parce que cette constellation monte avec lui sur l'horison, et qu'il est placé sur la route des ames lorsqu'elles descendent aux enfers. D'un commun accord, ils vont veiller au bonheur du monde pendant le voyage de six mois qu'ils vont entreprendre l'un et l'autre; voyage qui commence précisément à l'équinoxe d'automne, lorsque le serpent se montre dans le ciel. Cet arbre est donc le symbole de la fécondation concentrée dans la terre pendant les signes inférieurs; c'est l'image du faisceau conservateur qui réunit tous les germes; c'est donc l'*arbre de vie* et celui de la science du *bien* et du *mal*, ou des deux principes dont nous avons déjà parlé, et sur lesquels les philosophes et les mages ont établi les religions. C'est ce même arbre entouré d'un serpent à tête de *femme*, introducteur du mal dans ce monde à la saison des pommes, que le grand Raphaël a représenté au Vatican dans ses tableaux de la Genèse, connus sous le nom de *Loges de Raphaël*.

Cette tête mystérieuse, comme nous venons de le démontrer, est l'image d'Isis, ou de la Vierge céleste, lorsqu'elle monte sur l'horison avec le serpent d'*Eve*, ou la *femme serpent*, si on le traduit de l'hébreux; elle est celle de Médée, la fameuse magicienne des anciens, qui se promène sur un char traîné par des serpens; elle est celle de Minerve, à qui

on donne aussi des serpens; elle est Proserpine, la Déesse des Enfers, ou des signes inférieurs, qu'on représente montée sur des serpens et à qui on avait donné le surnom de PRÆSERPENS, *qui précède le serpent*; cette femme allégorique s'unit aussi à Pluton, le Soleil des signes inférieurs. Les caractères singuliers qui accompagnent ce tableau servent encore à prouver ce que je viens de dire sur cette allégorie sacrée, puisque j'y vois tous les signes caractéristiques du débordement ou des signes qui peignent le séjour du Soleil dans l'hémisphère inférieure. Je vois en tête le signe du Verseau, figuré par une espèce d'ondulation, manière adoptée des Egyptiens pour représenter l'eau. Au dessous, c'est une urne à demi-penchée, de laquelle coule de l'eau; enfin, on voit l'épervier, ou Osiris, qui accompagne toujours Isis, ou la Vierge, dans ses voyages. Le sujet suivant est la confirmation de celui que nous venons de décrire : nous voyons Sérapis, Esculape ou le Serpentaire, coîfé du disque du Soleil dont il est l'image, debout, tenant de chaque main ses serpens, comme on le représente encore dans le personnage de Laocoon; c'est donc l'image parfaite d'Isis et d'Osiris, son époux, telle qu'elle se présente dans le ciel à l'équinoxe d'automne.

Les bandes séparées qui forment les divisions des cuirs qui dessinent la cuirasse dont ce buste est couvert, sont ornées de simples caractères hiéroglyphiques; ils représentent d'une manière plus briève, quoique plus multipliée, les phénomènes de la nature occasionnés par l'apparition dans le ciel du signe du Verseau, comme on le voit ici par son image, qu'on a souvent répétée. Passons maintenant à la description de la partie postérieure du monument; partie que je considère comme la plus importante et la plus compliquée dans son ensemble comme dans ses détails. C'est dans

cette partie intéressante qu'on va voir se dérouler successivement l'explication des allégories mystérieuses qui étaient non seulement consacrées dans l'Egypte à la Déesse Isis, mais encore celles qui, en passant dans la suite chez les Grecs et chez les Romains, sont parvenues jusques dans les Gaules, et même dont les peuples modernes ont conservé les débris dans leur culte. On nous pardonnera, sans doute, les redites que nous serons obligés de reproduire dans l'explication que nous allons entreprendre. Le fond du sujet l'exige, puisqu'il est en quelque sorte une répétition de ce que nous avons dit jusqu'à présent; mais comme il s'agit d'expliquer un nombre considérable d'allégories différentes composées sur le même fond et d'après les mêmes phénomènes, les répétitions en faveur desquelles nous réclamons l'indulgence de nos lecteurs, sont tellement obligées pour la connaissance des tableaux que nous avons à décrire, que, sans leur secours, il nous serait impossible de nous faire comprendre. L'aspect général de ce monument présente une si grande quantité de caractères et de tableaux différens, qu'on ne parviendra jamais à l'expliquer si on ne commence pas par diviser les sujets, en suivant l'ordre dans lequel ils paraissent avoir été tracés; c'est ce que nous allons faire. Pour rendre ce travail plus clair, je le diviserai par colonnes, comme le monument semble l'indiquer lui-même; je suivrai la description des tableaux de chaque colonne dans leur ordre de distribution et par *numéros*, pour éviter la confusion : ainsi, je commence par la partie supérieure; elle comprend tout ce qui couvre le haut des épaules ainsi qu'une partie du trapèse, et, par conséquent, elle embrasse la totalité de la partie supérieure des colonnes, comme la source ou l'origine d'où dérivent tous les autres

sujets. Voyons donc le principal sujet, qui semble être placé là comme le point de départ pour servir à l'explication des autres.

La colonne numérotée 1re commence par un grand tableau, dont la partie supérieure, dessinée en voussure, forme un demi-cercle parfait : on y voit la grande Déesse Isis, la mère des Egyptiens, ou la nature, figurée par une belle femme assise sur ses genoux à la manière orientale, qui est représentée au milieu de sa gloire. De chaque côté, on voit Osiris, sous la forme de Sérapis et de l'épervier, tenant d'une main un serpent, image parfaite de ce que nous présente la sphère céleste, lorsque la Vierge monte vers le méridien ou la partie la plus élevée du ciel; d'un côté, on voit le corbeau de l'arche, de Coronis ou d'Apollon, monté sur l'hydre femelle, et de l'autre, le Serpentaire, ou Sérapis, armé du serpent d'Eve. Le trône de la Déesse est entouré d'une forêt verdoyante, nuancée de blanc, de jaune, de violet et d'un vert léger, composée de *nymphea* ou de *persea* : elle est couronnée de lotus, du disque de la Lune et des cornes du Taureau céleste, dont elle emprunte les formes sous le nom d'Io. La voûte que la Déesse habite est surmontée de l'hydre brûlante, qui monte au ciel avec elle et qui lève sa tête audacieuse vers le zénith lorsque la Vierge commence à descendre. C'est donc dans les signes inférieurs qu'on a placé ici le trône d'Isis; elle est donc censée la reine des eaux, auxquelles elle commande, avec son sceptre d'or, et que l'on considérait comme la puissance motrice de l'intumescence du Nil, puisqu'elle a son siégé dans l'eau, ce qu'on a suffisamment exprimé par la forêt de plantes aquatiques qui l'entourent : telle on nous peint la belle Amphitrite assise sur une conque, traînée par des

dauphins, voguant sur les flots de la mer, ayant à côté d'elle Neptune son époux.

Isis est représentée quelquefois de profil et voilée : de profil, parce qu'elle est l'image de la Lune, et qu'accroupie et de profil, comme elle est représentée sur beaucoup de monumens de l'Egypte, elle forme véritablement un croissant; voilée, parce que cette même Isis, ou la Lune, se cache ou se voile à nos regards tous les mois. Toutes ces choses servent donc à confirmer l'opinion où l'on est que les Egyptiens, ainsi que les Perses, considéraient le ciel, ou le séjour d'Isis, comme un océan de lumière, une mer lumineuse, suivant les Chaldéens et même Ezéchiel, puisqu'on nous la représente dans ce tableau allaitant un poisson; c'est aussi le paradis, l'élysée des Egyptiens, qu'ils plaçaient dans le ciel lunaire.

Le principal sujet du n° 2 représente le solstice d'hiver: on voit Isis, ou la Vierge, assise sur un trône posé sur un serpent; elle allaite son fils Orus, qu'elle tient sur ses genoux. Le Scorpion, le point fixe de l'équinoxe d'automne, qu'on a peint au dessus de la tête de la Déesse, de concert avec le serpent, représente la mort d'Osiris son époux. *Apollo smentheus*, ou le Dieu rat, figuré dans ce tableau au dessous d'Isis et de son serpent, qui porte sur son dos la totalité du groupe, comme on voit le puissant Atlas porter le ciel sur ses épaules, est ici l'indication d'un nouveau cycle ou d'une nouvelle révolution astronomique, comme le Lion qui termine la suite des tableaux gravés sur ce monument, formait l'année solaire au moment où le soleil amenait à l'automne l'égalité des jours et des nuits, en passant au signe de la Vierge. *Or, la Vierge des constellations*, a dit un homme justement célèbre, *Isis, mère*

d'Horus, est effectivement cette fameuse vierge, mère du Dieu lumière, adorée par les peuples modernes, comme nous la représente notre monument, telle qu'elle est désignée dans l'Apocalypse, montée sur un trône élevé, ou nouvellement accouchée et portant sur ses genoux un enfant *nouveau né* qu'elle allaite, ainsi qu'elle est représentée plus en grand sur la PLANCHE SIXIÈME, n° 1er.

La seconde figure de la Déesse Isis, gravée sur la même PLANCHE, n° 2, n'est pas moins intéressante que la première.

J'ai rarement vu la déesse Isis représentée de cette manière, et dans une attitude passive comme on la voit sur notre gravure. Son attitude est simple : ses bras croisés l'un sur l'autre pressent sa poitrine avec un sentiment si profondément senti, qu'il ne peut être que l'expression de l'amour d'une mère pour ses petits; elle est, par conséquent, l'image de la *tendresse maternelle*. Les mains fermées tiennent un voile entrelacé dans ses bras, dont elle semble se couvrir la partie inférieure du corps, tandis qu'elle laisse la partie supérieure à découvert; le reste de la figure se termine par une gaîne couverte d'hiéroglyphes. Cet emblême ingénieux pourrait bien renfermer deux allégories à la fois. Par la partie découverte de la figure, n'aurait-on pas voulu représenter le printems et les approches de la chaleur, pour annoncer au peuple qu'à cette époque la nature développe les germes et les sucs nouriciers par lesquels tout se féconde; la partie couverte d'un voile, qui est l'inférieure, ne peut-elle pas signifier que, pendant l'hiver, la nature ou la grande Déesse mère, *magna mater*, comme les anciens l'appelaient, désolée de la perte de son époux,

renferme dans son sein tous ses trésors, jusqu'au moment qu'Osiris, ou le Dieu Soleil, qu'elle pleurait, vainqueur des ténèbres et du froid, viendra la féconder de nouveau? Suivant Mallet, le climat de l'Egypte est très-chaud et les arbres y conservent souvent leur verdure plusieurs années de suite; mais l'hiver quelquefois les dépouillent de leurs feuilles.

Les linéamens qui forment les contours de toutes les figures égyptiennes, sont roides et droits, sans grâces, Divinités auxquelles les Egyptiens ne sacrifièrent jamais, dit Hérodote, et sans connaissance aucune de l'anatomie, caractère distinctif de leur style dans les arts dépendans du dessin. On sait, d'ailleurs, qu'il était défendu en Egypte, par des lois sévères, de disséquer les morts; les médecins même se cachaient pour en faire l'embaumement, et ils ne pouvaient, pour l'étude de leur art, consulter que les parties internes du corps. Le mépris que le peuple faisait des arts, et l'avilissement dans lequel les prêtres et les rois de l'Egypte avaient jeté les artistes, ont dû nécessairement contrarier les progrès de la peinture et de la sculpture : c'est ce qui autorise à croire que toutes les figures égyptiennes qu'on voit d'un dessin plus correct et plus pur qu'elles ne le sont ordinairement, sont des imitations faites par des Grecs du tems de l'empereur Adrien, qui avait conçu une passion toute particulière pour ce genre de monumens, pendant le séjour qu'il fit dans cette contrée; c'est précisément ce que nous représente la statue de la Déesse Isis, en repos, voilée, couverte d'une grande robe de lin qu'on appelait *linteata*, qu'on voyait à Rome dans la *villa Albani*, publiée par Winckelman. Cette figure, d'un beau style et d'un beau

travail, est l'image de la lune voilée, comme l'était, pour les peuples du Nord, la Déesse Néhalennia (1).

Si nous reprenons la description de notre sujet n° 2, nous verrons marcher devant la Déesse Isis, allaitant son fils, le Serpentaire ou Sérapis, au dessus de la tête duquel est figuré le Scorpion, signe dans lequel meurt Osiris, considéré aussi comme le point fixe de l'équinoxe d'automne ; il est précédé du Sagittaire qui tient à la main son arc et ses flèches. Ce tableau allégorique est précisément ce que nous présente la sphère céleste. Lorsque la Vierge monte à l'orient de l'horison, elle y est accompagnée du *Scorpion*, du *Serpentaire*, ou de Sérapis. Ce Dieu tient d'une main son serpent, et de l'autre, il touche, pour ainsi dire, le Scorpion ; le Sagittaire vient ensuite armé de son arc et de ses flèches, comme on le voit sur ce monument. Au côté opposé de ce tableau, n° 3, on voit Osiris, sous la forme de Canopus et de l'Epervier à tête humaine, suivi d'Anubis et de la grande Couleuvre, qui annonce, comme nous l'avons souvent répété, l'abondance que l'intumescence du Nil procure à toute la basse Egypte, qu'on a exprimé par un groupe composé de lotus et d'autres plantes aquatiques, placé en tête du tableau, et que l'artiste a groupé exprès devant le Dieu puissant de l'Egypte. Du milieu de ce groupe s'élève une colonne, ou plutôt une tige de lotus, autour de laquelle tourne un serpent.

---

(1) *Voyez* mon ouvrage intitulé, *Musée des Monumens français*, tome 1er, page 137, et tome 5, page 216; les *Mémoires de l'Académie Celtique*, tome 1er, pag. 176 et 199, etc. MM. Johanneau, secrétaire perpétuel de cette Académie, et Pougens, membre l'Institut, ont donné des dissertations savantes sur cette Déesse.

Cette baguette, ou tige, ornée de cet animal symbolique, est comme la baguette de Mercure, et la verge d'Aaron qui se métamorphose en serpent; on peut voir aussi, dans cette baguette mystique et sacrée, le sceptre qu'on donne aux rois pour désigner le commandement, le bâton pastoral de Jacob, le bâton augural des prêtres, la baguette magique de Médée, qu'on voit aussi dans les mains de la Déesse Isis, et même dans celles d'Osiris; c'est aussi la crosse de nos évêques : la belle étoile, qu'on appelle Mercure, qui accompagne toujours le Soleil, reçut, en conséquence, le nom de gardien des Dieux. L'extrême vîtesse avec laquelle cette planète se meut, lui fit remplir, dans les fables anciennes, l'emploi de messager de l'Olympe; les poètes lui donnèrent, en conséquence, des aîles aux pieds et à la tête. En sa qualité de président du mouvement des cieux, on lui mit dans la main une baguette entrelacée de deux serpens, l'emblême naturel du mouvement des cieux, comme le prouve très-bien le passage que je vais citer. «On lui mit en main une verge, autour » de laquelle s'entrelaçaient les deux grandes routes obliques » du mouvement des astres, *l'écliptique* et *l'équateur*, qui » s'unissent et s'écartent deux fois entr'eux. Les serpens, » par lesqnels on figurait le mouvement oblique des astres, » se croisèrent donc autour de la baguette surmontée d'aîles, » emblême naturel du mouvement des cieux ». D'après cet exposé, on voit clairement quelle est l'origine des fonctions et les attributs de Mercure en Grèce, et d'Anubis ou Hermanubis, en Egypte. Moïse, comparé à Bacchus par certains auteurs, et par conséquent considéré comme un personnage allégorique; il nous sera permis, sans doute, de voir un autre Mercure dans le personnage de son frère, qui marche toujours avec lui, qui le suit comme le chien qu'on donne

à Ulysse et au roi Evandre. Comme Mercure, il porte une verge, une baguette qu'il a le pouvoir de transformer en serpent.

Suivant la fable, Evandre, roi d'Arcadie, passait pour être fils de Mercure et d'une nymphe, fille du fleuve Ladon : ainsi que Mercure, il est l'inventeur des lettres. Thémis, ou la *Vierge céleste*, était sa mère, et il immole un jeune *taureau* en l'honneur d'Hercule. D'après ce récit, on voit clairement que c'est une fable solaire, dont le roi Evandre est le héros. Les deux figures qu'on a placées de chaque côté du sujet principal, et au dessous de ceux que je viens de décrire, numérotées 1 (*bis*) et 1 (*ter*), représentent l'état du ciel lorsque le Soleil prend son domicile sous le signe du Lion.

Dans celui de la gauche, n° 1 (*bis*), le Lion, ou Osiris, placé sur un trône, montre la plus grande force par sa stature ; c'est donc l'image ou la représentation du solstice d'été, qui avait effectivement lieu sous le signe du Lion. Deux serpens l'accompagnent, comme dans le ciel, où il est placé à côté de l'hydre femelle ou du Nil. Dans le second tableau, on le voit plus en petit, posé sur des plantes aquatiques et suivi de son maître Osiris, qu'on a peint sous la forme de l'épervier ; allégorie qui indique très-bien que le Soleil, en marchant vers les signes inférieurs, s'éloigne du Lion solsticial, et, par conséquent, qu'il le laisse derrière lui. Suivons maintenant les colonnes telles qu'elles sont tracées sur le monument, et comme nous les avons numérotées : commençons par celle du milieu, et examinons le tableau n° 2, qui se trouve précisément au dessous du principal sujet que nous avons décrit sous le n° 1er.

Le n° 2 est l'image parfaite du débordement du Nil, qui se manifeste à fur et mesure que le Soleil perd de sa force,

qu'il quitte le signe du Lion pour passer dans ceux qui précèdent le Verseau, lieu où il fixait alors le solstice d'hiver. Je vois sur un trône, orné dans sa base d'un disque, un animal à tête d'épervier, composé du corps d'un lion et de la queue d'un crocodile. Cet emblême est une suite nécessaire du tableau décrit sous le n° 1er, où l'on voit la Déesse Isis, maîtresse de l'empire des eaux, comme la Vénus marine des Grecs. D'abord, le disque que nous voyons placé au dessous du trône sur lequel repose l'animal chimérique dont nous venons de parler, fixe parfaitement les idées qu'on peut prendre de ce tableau, dont l'explication, au premier coup d'œil, paraît aussi difficile à expliquer que l'énigme proposée à Œdipe par le Sphynx. Cet animal est l'image mystérieuse de la faiblesse et de la nullité du Soleil ou d'Osiris, au solstice d'hiver, qu'on supposait enfermé dans un coffre; et la position qu'on lui donne, peint très-bien sa disparition sur la terre, ainsi que la place qu'il occupe véritablement dans les lieux inférieurs. L'animal composé d'un corps de lion, d'une tête d'aigle ou d'épervier et d'une queue de crocodile, est bien ce que nous présente la sphère: or, si l'on place le Verseau, représenté ici par la queue du crocodile, l'image du Nil, au zénith de l'horison, au midi ou au plus haut point de l'exaltation du Soleil, dans ce signe, on verra le signe du Lion, précisément au dessous de lui, comme on voit l'aigle placé à la tête du Verseau. On a donc figuré dans ce tableau le ciel tel qu'il est, par un animal chimérique à tête d'aigle, l'oiseau d'Osiris, qui monte avec le Verseau qu'on a peint, comme nous l'avons déjà observé, par la queue d'un crocodile, l'image du Nil, et qui marche devant lui. On lui a donné un corps de lion, parce que, dans cette situation, le Lion se trouve exactement au dessous de ces deux figures et dans le milieu de chacune

d'elles, de manière que le corps du Lion, si on le montait à l'horison sans déranger la position qu'il tient, occuperait le vide qui se trouve entre l'Aigle et le Verseau, ou le crocodile. Ce tableau nous représente donc l'état du ciel au solstice d'hiver; comme le prouve le disque du Soleil, qu'on a figuré dans la base du piédestal sur lequel est posé l'animal chimérique, pour indiquer, sans doute, la place qu'il tient alors dans le ciel. Les figures suivantes représentent encore le Verseau avec les attributs ou les signes caractéristiques des constellations, dont il prend les formes, à fur et mesure qu'il monte, pendant que le Soleil occupe sa division.

On a souvent employé chez les Egyptiens ces accouplemens dans les formes de différens animaux, pour exprimer les rapports actifs du Soleil avec les constellations sur lesquelles on a fixé les idées des hommes par des figures ou des images; par exemple, pour exprimer la situation du Soleil entre le signe du Lion et celui de la Vierge, on a composé un animal des formes de la Vierge et de celles du Lion, dont on a fait, en les réunissant, un monstre qu'on appelait *Sphinx*, et qui proposait des énigmes aux passans. On lui a donné, comme on peut le voir sur la gravure ci-jointe, PLANCHE SEPTIÈME, n° 1er, la tête et les bras d'une femme, parce que c'est la partie du corps de la Vierge céleste que le Soleil rencontre la première en quittant le Lion, qui, dans cette circonstance, lui tourne le dos, et qu'on a figuré sur le zodiaque de manière que cet astre couvre la partie inférieure ou l'extrémité du Lion, lorsqu'il touche la tête et la partie supérieure du corps de la Vierge. Les Perses représentaient aussi leur Dieu Soleil sous cette double forme astronomique, ainsi que le représente la

pierre antique dont on voit la gravure même PLANCHE, n° 2.

Le peuple égyptien voyait donc, dans l'exposition publique de la figure astronomique du Sphinx, qui veut dire en notre langue, *je lie, j'intrigue, je serre étroitement, j'embarasse*, un symbole dont le but était d'annoncer que le Soleil mâle et vigoureux du solstice d'été, qui avait lieu sous le Lion, commençait à perdre de sa force et à s'efféminer en se rapprochant du signe de la Vierge, comme il voyait, dans celle du Dieu *Canope*, l'image du Dieu Soleil lorsqu'il fécondait l'Egypte par l'immersion des eaux du Nil : c'est aussi par la même raison qu'on a représenté Achille sous des habits de femme. Winckelmann, dans son histoire de l'art, dit qu'il a remarqué le premier aux figures de Sphinx les parties de la génération du lion mâle, bien prononcées. Cette observation juste, qu'il n'explique pas, sert bien à confirmer que cet animal est l'image du Soleil dans sa plus grande force et dans sa toute-puissance. M. Denon, dans son grand ouvrage sur l'Egypte, nous a donné des monumens bien remarquables sur le culte du Sphinx, qu'on pratiquait à Thèbes, ville dans laquelle il était en grande vénération, parce qu'il était l'image du premier mouvement de la dégradation du Soleil, ou les premiers pas qu'il faisait vers les signes inférieurs; par conséquent, cette image composée annonçait ou prédisait, pour ainsi dire, les débordemens du Nil, qui se manifestaient dans les signes vers lesquels le Soleil s'acheminait ensuite. Il faut consulter l'ouvrage de M. Denon sur la haute et la basse Egypte, si on veut avoir une idée des beaux et immenses monumens qui furent élevés en l'honneur du *Sphinx* de Thèbes, *lion* et *femme* à la fois, Dieu *hermaphrodite* comme toutes les grandes divinités, ou les divinités du premier ordre, figure symbolique qui exprime qu'elles

peuvent tout créer et tout extraire d'elles-mêmes. Ce Sphinx est donc l'image du passage du Soleil dans le signe de la Vierge, et, comme je l'ai dit, celle des premiers pas qu'il fait vers sa dégradation; c'est pourquoi on a mis dans la main du monstre une *pyramide*, ou le tombeau dans lequel il est censé descendre après avoir parcouru les signes inférieurs.

Il est certain qu'il appartenait à Œdipe seul, qu'on faisait roi de Thèbes, le héros d'un poëme solaire, d'expliquer une énigme dont il était lui-même la cause première: pour bien connaître Œdipe, suivons la fable. Nous le voyons, ce roi solaire, épouser Jocaste sa mère, immédiatement après avoir expliqué l'énigme redoutable du Sphinx: elle était le prix du vainqueur. C'est bien là, suivant le génie oriental, une nouvelle image du Soleil qui s'unit au signe de la Vierge; c'est Horus qui s'unit à sa mère; c'est Osiris qui s'unit à sa sœur Nephtis, femme de Typhon; c'est Phèdre amoureuse d'Hippolyte, son fils; enfin, c'est l'origine des incestes fabuleux qu'on retrouve dans tous les poëmes antiques. Œdipe est censé délivrer les Thébains de la peste, par l'explication de l'énigme. Il est certain que le Soleil, en quittant le signe de la Vierge qu'il paraît épouser, parce qu'il prend son domicile chez elle et qu'il la couvre de ses feux, commençant à descendre dans l'hémisphère inférieur, tempère son ardeur et perd de sa force; que les zéphyrs, ramenés par le mouvement qui s'opère alors dans la nature, rafraîchissant l'air, la neutralisent nécessairement, atténuent la chaleur brûlante qu'on respirait sous le signe du Lion, et font ainsi disparaître la peste et les autres maladies contagieuses qui se manifestent communément en Egypte dans les tems caniculaires. A la suite de son mariage avec sa mère, Œdipe tue Laïus son père, qui,

dans le sens allégorique, est Œdipe lui-même, comme Osiris et Horus, comme Jupiter et Apollon, etc. Ce père ou le Soleil ancien est censé mourir, comme le fils mourra à son tour. Après sa conjonction avec sa mère, ou plutôt avec la Vierge céleste, Œdipe reconnaît son crime et se prive de la vue en déchirant ses yeux; c'est l'image allégorique des ténèbres que l'absence du Soleil procure à la terre pendant son séjour dans les signes inférieurs. Privé de la vue, Œdipe vit errant, accompagné seulement d'Antigone sa fille et son guide fidèle. Cette fille tendre, compatissante, le modèle de l'amour filial, partage son infortune et ses malheurs. Puisqu'il faut le dire, Antigone est aussi la Vierge céleste qui accompagne le Soleil dans sa course; c'est cette même Vierge qui passe *six* mois sur la terre et *six* mois dans les enfers, comme Proserpine, comme Jocaste elle-même qui se précipite du haut de son palais pour expier son crime; comme Isis qui voyage avec son époux, qu'on fait mourir de la morsure du Scorpion, et qu'elle cherche ensuite dans les enfers pendant le règne illustre d'Horus son fils, tué à son tour par les Géans, enfans de la Terre, comme Œdipe est chassé de son trône par Etéocle et par Polynice ses fils, qui lui disputent l'Empire, et qui se le disputent également entr'eux, comme Typhon le disputait à Osiris, enfin pour renaître comme Œdipe, qu'on suppose avoir été embrâsé par le feu du ciel, ou qui ressuscite après ses voyages malheureux. On dit aussi qu'Œdipe s'enfonça dans la terre, et qu'il passa aux enfers pour rejoindre Jocaste. Cette narration particulière vient nécessairement à l'appui de ce que nous avons dit sur le personnage fabuleux d'Œdipe, auquel on donna aussi des tombeaux comme à tous les héros des poëmes solaires.

Nous avons encore un exemple frappant de l'union de plusieurs formes prises dans les différens animaux du zo-

diaque, et en général de ceux de la sphère céleste, employées par les anciens pour exprimer deux allégories à la fois, dans le bas-relief d'un tombeau en marbre découvert en 1792, à Paris, dans les souterreins d'un temple chrétien; monument que l'on conserve dans le Musée Napoléon, et dont on voit la gravure sur la PLANCHE HUITIÈME.

Ce tombeau antique, en marbre de Paros, est décoré, sur le devant, d'un bas-relief allégorique représentant divers personnages; mais sur les deux extrémités, on voit un animal sculpté aussi en relief, ayant la tête et le corps d'un lion et la queue d'un scorpion, flottant sur l'eau. Les personnages amphibies qui composent le bas-relief paraissent faire l'apothéose d'un héros dont le buste est porté sur une coquille : ces figures chimériques sont des espèces de centaures, dont le corps se termine en queue de scorpion; elles portent sur leur tête, à la manière égyptienne, la partie supérieure de cet animal. Il paraît certain que le Scorpion est le signe céleste sur lequel le fond de cette allégorie a été composé. Examinons maintenant quel a pu être le but de cette représentation. Les fêtes de deuil, annuellement instituées en l'honneur de la mort d'Osiris, ou, pour parler plus clairement, la dégradation de la nature, le dépouillement des fruits et des feuilles, la victoire de Typhon, ou *le prince des ténèbres*, sur la lumière, comme nous l'avons déjà fait observer, se pratiquaient chez les Egyptiens à l'époque où le Soleil passait dans les étoiles du Scorpion, à l'équinoxe d'automne, signe que ce peuple considérait comme l'auteur de la mort d'Osiris. Or, cette invention mystique me paraît applicable au sujet que je vois représenté sur ce monument, et il est plus que probable que l'auteur du bas relief que nous avons sous les yeux, voulant exprimer le passage de la *vie* à la

mort, et celui de la *mort* à la *vie*, s'est servi de l'allégorie universellement adoptée des anciens, puisée dans la nature elle-même pour peindre sa dégradation, qui avait réellement lieu sous le signe du Scorpion, et que l'espèce d'apothéose qu'il fait faire à son héros, doit nécessairement représenter l'immortalité, la résurrection, ou la victoire remportée sur la dégradation de la nature, *l'emblême* de la *mort*, sous le signe du Scorpion; comme on a représenté Osiris, Bacchus, Apollon, etc., vainqueurs des ténèbres de la mort, ou du Scorpion qui tue Osiris, l'ennemi de la fécondité, qui a son siége dans l'eau. La double figure que l'artiste a donnée à l'animal chimérique qu'il a placé aux extrémités du tombeau, est la même allégorie. La tête du Lion, le *domicile du Soleil* ou *de la lumière*, s'élève majestueusement au dessus de l'eau, et regarde, en rugissant, la partie inférieure du Scorpion, dont il est lui-même composé; d'où il résulte clairement que cette allégorie est l'image de ce qui se renouvelle sans cesse sur la terre, *la vie et la mort*. Les femmes qui portent des lyres, qu'on voit sculptées sur ce bas-relief, viennent à l'appui de ce que je viens d'avancer, sur les rapports de cette allégorie avec la sphère céleste: puisque les muses, ou *intelligences*, présidaient à l'harmonie des sphères. Ce monument, dont je fixe l'exécution au Bas-Empire, n'est pas d'un beau travail; il n'est, sans doute, qu'une imitation d'un ouvrage beaucoup plus ancien.

Le n° 3 de notre monument égyptien n'est pas sans intérêt : on y voit la Déesse Isis portant son fils Horus sur sa main, comme si elle avait l'intention de le montrer au peuple, précisément comme Bacchus, enfant, fut porté par Mercure; aussi voyons-nous Anubis, son compagnon fidèle, marcher à ses pieds sous la forme d'un chien, comme on en donne un à Diane, la même divinité chez les Grecs. Ici, Isis

est suivie du Capricorne, ou de Pan, l'une des premières divinités de l'Egypte, qu'on adorait particulièrement sous le nom de Mendès : il accompagne Osiris dans ses voyages ; on le reconnaît facilement à ses pieds fourchus, ou de bouc, à la forme prononcée de sa partie génitale, qui est fortement exprimée sur le monument, et qu'on lui donnait, parce qu'il présidait à la génération des êtres ; qu'il est le Dieu de la fécondité et l'ame du monde, comme sa flute aux sept tuyaux est l'image des sept planètes, et par conséquent le symbole de l'harmonie des cieux. Osiris, ou Pan, emprunte ici les ailes et les formes de l'Epervier ou de l'Aigle, qui plane effectivement sur la tête du Capricorne. Le serpent d'Eve, que tient ordinairement à la main Sérapis, ou le Serpentaire, marche devant lui ; et le Verseau, qui est figuré par un crocodile qu'il porte sur son épaule, le suit immédiatement. Ce tableau est encore une image fidelle du ciel lorsque le Soleil, ou Osiris, uni au Capricorne, va passer dans le Verseau pour y fixer le solstice d'hiver, et par conséquent féconder les rives du Nil : on remarquera encore que la Vierge céleste, portant son enfant, précède le Capricorne dans le ciel, comme elle le précède sur le monument.

Pan, fils de Jupiter et de Calisto, l'image du monde universel, bon génie et source de tout bien, était considéré des Egyptiens comme une divinité de première classe : on lui consacra une ville sous le nom de Chemnis, et le feu sacré brûlait continuellement sur ses autels. Voici ce qu'on lit dans la fable sur ce Dieu, l'image du Soleil lorsqu'il prend son domicile dans le Capricorne dont il emprunte les formes sous le nom de Pan, qui peut servir à confirmer notre opinion sur Ulysse, que nous considérons aussi comme

l'image de l'astre qui nous éclaire. Quelques mythologues ont fait le Dieu Pan fils de Pénélope, et ils ajoutent que tous ceux qui recherchèrent les faveurs de cette reine pendant l'absence d'Ulysse, qu'on fait voyager comme Osiris, contribuèrent à sa naissance. Or, il nous est démontré par le passage de la fable même, que les mythologues considéraient Ulysse comme le Soleil et Pénélope comme la Vierge céleste, puisqu'ils disent eux-mêmes que Pan, ou le *grand tout*, est fils de Jupiter, qui est le Soleil, et de Calisto, qui est l'Ourse céleste, ou Isis, mère de la Nature, *magna mater*, suivant les Egyptiens : Ulysse était donc considéré comme le héros d'un poëme solaire. La belle Amalthée, femme du dieu Pan, est la belle étoile d'or, appelée la *Chèvre*, qu'on place à l'épaule gauche du Cocher céleste : les petits chevreaux qu'on lui donne dans ses images sont quelques petites étoiles qu'on découvre près de la main gauche du cocher, ou d'*Erichtonius*, auquel on donna, sous ce nom, deux nymphes pour filles, Æga et Hélicie, dont on fit les nourrices de Jupiter. Cette fameuse Chèvre est aussi la femme d'Ammon, ou de Jupiter à cornes de bélier ; elle est la mère de Bacchus : on la dit aussi fille de Jupiter ; enfin elle est le symbole de la bienfaisance et apporte la corne d'abondance qu'elle recueillit sur le mont Ida. Suivant les mythologues, cette corne était remplie de fruits de toutes espèces, de pierreries, de mines d'or, d'argent, et en général de toutes les productions de la terre. On ajoute qu'Amalthée avait une corne de taureau qui avait la vertu de fournir à quiconque la possédait tous les alimens qu'il desirait. On conçoit aisément que cette fiction a été faite sur la belle étoile du Cocher, comme nous l'avons dit plus haut, qui appuie son pied gauche sur la corne gauche du Taureau céleste,

dans lequel le Soleil prend son domicile au printems, lorsque la terre fait éclore de son sein tous les biens en abondance. La tête du Cocher, sur laquelle repose Amalthée, n'est pas éloignée de l'Ourse Helice, comme l'observe Germanicus. C'est sans doute pour cette raison qu'on a réuni ces deux constellations sous le titre de *nourrices de Jupiter*.

On voit, en général, qu'on a eu pour but de représenter les images des constellations sous les différens signes du zodiaque que le Soleil visite successivement après l'équinoxe d'automne, toujours en considérant dans ces représentations astronomiques les positions que prend dans le ciel la Déesse Isis, ou la Vierge céleste, qu'on doit envisager, ainsi qu'il est exprimé dans les sujets que nous avons décrits jusqu'à présent et que nous avons encore à décrire, comme le personnage principal de chacun des tableaux qui, dans leur union, concourent à un ensemble commun.

Le n° 4, que nous allons examiner, est une suite de l'allégorie que nous venons de décrire. Sérapis, le personnage principal du tableau, monté sur un crocodile, comme un héros sur son char de triomphe, est coîfé de ses serpens; il porte des aîles abaissées, l'image des signes inférieurs, et tient d'une main la tête du Bouc céleste ou du Capricorne, indice certain de l'intumescence du Nil : de l'autre main, ce Dieu tient le Triangle, le Delta, l'image de l'équilibre des eaux dont on le suppose le maître; au dessus de lui on voit le Poisson austral, bien dessiné, tel qu'il est placé sur la sphère. On remarquera que le Verseau, monté sur l'horison avec le Capricorne, le Triangle, ou le Delta, se trouve placé au zénith, ou au midi, ainsi que la balance, et que ce vieillard, chargé de ses urnes, a vérita-

blement l'air de le tenir élevé de la main gauche, comme on nous le représente ici.

On voit encore dans ce tableau la même divinité avec la tête de l'Aigle ou de l'Epervier, montée sur le Taureau céleste, qu'elle foule aux pieds, pour annoncer que lorsqu'Osiris ou le Dieu Soleil, préside au débordement sous le signe du Verseau, le Taureau, signe sous lequel il ouvre l'année au printems, se trouve dans cette position, précisément au dessous de l'Aigle, ou l'Epervier, dont il emprunte la figure, et que la constellation du Triangle, qui accompagne le Taureau, est dans la même position; ce qu'on a bien exprimé sur ce tableau, puisque la principale divinité a renversé le Triangle qu'elle tenait levé dans le sujet précédent: c'est aussi pour la même raison qu'on a donné à ce personnage les cornes du Taureau céleste. Ce n'est pas pour peindre Osiris sous le signe du Taureau qu'on lui donne ici les cornes de cet animal symbolique, mais seulement pour indiquer que, lorsqu'il se lève sous le signe du Verseau, le Taureau est au zénith du ciel, ou plutôt au dessus de lui, comme il se trouve placé au dessous, lorsque, sous la forme de l'Aigle ou de l'Epervier, il se trouve au zénith à son tour. En général, j'ai remarqué que les Egyptiens donnaient sur leurs monumens, à leur Dieu Osiris, ou au Soleil, les formes du signe du zodiaque dans lequel il se trouvait lorsqu'ils voulaient peindre une époque quelconque de l'année, et qu'ils lui donnaient pour attributs ou pour accompagnemens les figures ou les formes des constellations qui paraissaient alors sur l'horison, en observant de les placer sur les monumens, suivant leurs levers et leurs couchers.

N° 5. — Ce tableau nous représente l'image du Soleil par

celle d'un Scarabée, avec la petite boule fétide qu'il roule, et dont nous avons parlé dans l'introduction de cet ouvrage : les ailes de cet animal symbolique sont divisées en *ascendantes* et en *descendantes*, comme on voit le Dieu Soleil des Perses, et comme on représente aussi les Chérubins ; ce qui exprime parfaitement la route que le Soleil parcourt tous les ans dans les signes supérieurs aussi bien que dans les signes inférieurs. Ces ailes, ainsi dessinées, sont donc le symbole de la puissance que cet astre exerce continuellement sur l'Univers. Placé ici au centre du monument, on a eu l'intention, sans doute, de rappeler au peuple que le Dieu tout-puissant est présent partout ; qu'il exerce également sa puissance, soit qu'il habite les régions supérieures, ou éthérées, soit qu'il habite les enfers, ou les abîmes inférieurs. Près du Dieu Scarabée, nous voyons marcher Osiris sous la forme de l'Epervier, monté sur un hippopotame. Sous la figure de cet oiseau, on donne à Osiris, ou au Dieu lumière, deux bras et deux serpens qu'il tient de chaque main et sur lesquels il paraît s'appuyer : c'est encore l'intumescence du Nil que ce groupe exprime par l'Epervier, ou Canopus, et par l'hippopotame, animal qui ne paraissait jamais en Egypte qu'à la suite du débordement du fleuve, sur lequel on fondait la richesse du pays et que le peuple considérait comme une divinité, puisqu'il lui dressait des autels et qu'il lui élevait des statues. C'est aussi la peinture de la dégradation du Soleil, puisque nous voyons l'Epervier, son image, avec des bras ajoutés à un corps qui ne saurait en avoir suivant la règle ordinaire de la nature, tenir de chaque main un serpent, debout, dont il se sert comme d'une canne sur laquelle il s'appuie comme ferait un vieillard caduc et

chancelant. Les auteurs anciens parlent de la fête des *bâtons* du Soleil, qui était célébrée en Egypte comme une fête en l'honneur de la dégradation du Soleil : ils ajoutent que les images et même les divinités qui représentaient cet astre dans cet état de dégradation avaient les jambes et les pieds tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils semblaient ne faire qu'un, pour exprimer sans doute son état de faiblesse, comme on le voit ici s'appuyer sur deux béquilles, formées de la figure céleste qui annonce sa décrépitude et sa dégradation. Le simulacre d'une seule jambe donnée à l'astre du jour, au Soleil ou à son image sur la terre, figurée comme sur notre monument, annonçait au peuple de l'Egypte que l'astre lumineux, ou leur Dieu suprême et bienfaisant, avait perdu la moitié de sa force et de sa puissance.

Le camée persépolitain, gravé sur une cornaline imparfaite dont nous avons parlé plus haut, qu'on voit sur la PLANCHE SEPTIÈME, n° 3, représente le Soleil des signes inférieurs, ou d'automne, comme les Egyptiens le représentaient sous la forme de Sérapis, et les Grecs sous celle d'Esculape. Suivant Lucien, on voyait dans une ville de l'ancienne Syrie, à HIÉRA-POLIS, la ville *sacrée* ou la ville *mystérieuse*, une statue d'Apollon qui n'est point comme l'Apollon grec que nous avons dans notre Musée Napoléon, *nu* et *imberbe*, mais vêtu et barbu. Il est certain que cette statue était l'image du Soleil d'automne, privé de la force génératrice, comme on représentait Esculape, ou Esmunus, auquel on donnait aussi le nom d'Osiris, amant de la mère des Dieux. Les auteurs anciens nous apprennent encore que les Syriens ne représentaient jamais leur Dieu Soleil, Apollon, nu et sous les formes de la jeunesse, de l'adoles-

cence, qu'ils considéraient comme un état d'*imperfection*. Ils lui donnaient, ajoutent-ils, les formes mâles et vigoureuses de la virilité, et ne le représentaient jamais nu, ni sous la forme d'un jeune adolescent, parce qu'ils considéraient l'*état d'impuissance* de la jeunesse comme un état d'imperfection.

Les Egyptiens représentaient quelquefois le débordement des eaux qui leur était si favorable, par la simple figure d'un hippopotame accroupi, ou assis comme un singe. Les Egyptiens représentaient aussi ce phénomène par le Dieu Canopus, qu'ils figuraient par un vase d'une forme un peu raccourcie, sur le haut duquel on voit quelquefois la tête d'Osiris sous la forme de celle de l'Epervier, et quelquefois aussi le buste complet de la Déesse Isis, à laquelle on donne des mains dans certaine circonstance et à qui l'on fait tenir une *palme*, suivant certains auteurs, et une *plume*, suivant d'autres. Je pense que c'est une branche de palmier qu'on donnait à la Déesse, parce qu'elle exprimait, sous cette forme mystérieuse, que l'intumescence du Nil favorise la végétation de cet arbre bienfaisant qu'on avait, en conséquence, consacré à Osiris, pour indiquer matériellement que cet arbre croît plus ou moins abondamment sur les bords du Nil, en raison de l'épanchement de ses eaux.

La forme régulière, et en même tems scrupuleusement suivie dans les monumens et dans les figures symboliques des Egyptiens, forme tellement consacrée qu'elle ne permet pas le moindre écart, pas le plus léger effort d'imagination dans les descriptions qu'on veut en faire; cette mesure monotone donne une idée parfaite d'un peuple entièrement soumis à la puissance des prêtres, qui vit dans un état de

paresse et d'indolence d'esprit et de raisonnement que les hommes doués d'une imagination active ne pourraient supporter. Quelle différence n'existe-t-il pas entre la mythologie égyptienne et celle des Grecs ! Que de régularité, que d'ordre, que de symétrie et de simplicité dans l'une, que de génie, que de sublime, que d'invention dans l'autre !

Sous le n° 6, nous voyons le scarabée, qui était consacré à Isis, ou à la Vierge d'automne, accompagné, comme sur la sphère, du Scorpion et du Chien. Cette figure est tellement exacte, qu'en plaçant la Vierge au zénith, ou au lieu le plus élevé du ciel, on voit la constellation du grand Chien, ou Anubis, se lever à l'Orient et le Scorpion se coucher à l'Occident.

N° 7. — Ce tableau nous fait voir le triomphe du Bélier céleste, ou le *trône de l'agneau*. L'animal sacré qui ouvrait l'année chez les Perses, placé ici d'une manière distinguée, est couronné comme une divinité du premier ordre, et comme le serait Osiris lui-même, dont il est l'image; on lui donne les cornes du Taureau qui l'accompagne sur le zodiaque. Isis est représentée de chaque côté du Dieu lumière, le pasteur des peuples et le chef du troupeau céleste; à droite, on la voit assise dans un état de repos, présenter la clef du Nil au souverain maître de la terre et des cieux, dont le bélier est la représentation, comme pour annoncer que lorsque le Soleil, ou Osiris, prend son domicile sous ce signe, les eaux du Nil, qui couvraient naguère la surface des terres, sont rentrées dans leurs limites; que la Nature est fertilisée, qu'elle va concevoir et produire sous les auspices de son bien-aimé ; ce qu'on a exprimé ici par l'état de repos qu'on a donné à la Déesse. De l'autre côté, on voit Isis représentée avec deux corps entés sur une

seule queue de serpent, ayant à chaque corps une seule aile, l'une montante et l'autre descendante. Cette allégorie nous fait voir que la Vierge céleste, ou Isis, habite indifféremment les signes inférieurs comme les signes supérieurs; expressions également figurées par le double corps qu'on donne à la Déesse, ainsi que l'aile descendante qu'on donne à l'un de ces corps, comme l'aile ascendante qu'on donne à l'autre. La queue de serpent, dont on a formé la partie inférieure de la Déesse, est l'image de ce qui se passe dans le ciel, dans cette circonstance, puisque la constellation de la Vierge ne quitte jamais le serpent d'Eve qui se trouve sous ses pieds, soit qu'elle voyage dans les signes supérieurs ou dans les signes inférieurs : les deux corps qu'on lui donne expriment donc seulement la différence de ces voyages, en considérant toujours la situation des ailes qu'ils portent, comme l'indication certaine de chacun des voyages qu'elle fait annuellement. Ce Bélier céleste, ou l'agneau réparateur de la Nature, qui efface les malheurs du monde et qui donne une nouvelle vie à tous les êtres, a joué un grand rôle dans les cosmogonies des peuples anciens. Les Egyptiens avaient une fête en l'honneur de l'agneau, à l'équinoxe du printems, et à Héliopolis on sacrifiait un agneau au Soleil. L'agneau équinoxial, le Bélier céleste, Osiris, ou Jupiter Ammon, qui emprunte les cornes de cet animal, considéré ailleurs comme le bélier à toison d'or, sur lequel Phryxus était monté, et à la conquête de laquelle on voit marcher Jason, était représenté trois fois sur un monument égyptien et placé sur un bûcher que des prêtres allumaient aux rayons du Soleil.

N° 8. — Le personnage principal qu'on remarque dans ce tableau, c'est Sérapis, ou le Soleil des signes inférieurs, assis sur son trône, dans un état de repos, coiffé de la poule de

Numidie; il tient d'une main le bâton augural ou des mystères; de l'autre main, il tient la clef du Nil, et paraît être dans la disposition de s'en servir. Le fameux Scorpion, l'ennemi le plus redoutable d'Osiris, est figuré auprès de lui, de manière qu'en plaçant sur le globe céleste le Serpentaire au zénith du ciel, on verra, comme sur notre tableau égyptien, la Vierge céleste unie au Scorpion. Nous voyons donc ici l'image mystérieuse, ou emblématique, du Soleil stationnaire entre les deux signes, époque à laquelle l'immersion des eaux du Nil n'a pas encore lieu, comme l'indiquent le repos et la tranquillité qu'observe le Dieu Sérapis; mais il annonce en même tems que le phénomène si desiré s'effectuera bientôt par la manière dont il présente au peuple l'instrument, ou la clef du Nil, qu'il tient à la main : c'est alors qu'il changera de posture et de forme dans ses images. Plus loin, on voit dans le même tableau la Déesse Isis, nourrissant de son lait deux chiens, ses compagnons fidèles; ils sont attachés à ses mamelles, et marchent continuellement avec elle sur la sphère. Plus bas, auprès de la Déesse, on voit la tête d'Osiris posée sur le coffre mystérieux qui renferme son corps; trait remarquable, qui prouve que le culte qu'on rend encore aux têtes séparées du tronc sous le nom de *culte céphalenite*, comme celui qu'on rendait à Bacchus, et qu'on rend à saint Denis, est de la plus haute antiquité. Ce tableau représente, comme on vient de le voir, les annonces du débordement du Nil, l'introduction du Soleil dans les signes inférieurs, ou la mort d'Osiris sous le signe du Scorpion, ainsi que la forme matérielle que la Déesse Isis doit prendre par rapport à la position de la Vierge céleste, dont elle est l'image, comme la mort d'Osiris est exprimée par la tête coupée de ce Dieu, qu'on a

posée sur le coffre sacré qui renferme le reste de son corps.

Nous avons en France, dans les bas-reliefs du temple de Montmorillon, près Poitiers, bâti vers le dixième siècle, l'exemple d'une Isis, mère nourrice, sur laquelle les antiquaires ont donné des dissertations si différentes, que l'opinion générale est restée incertaine. Je vais essayer, à l'aide des monumens égyptiens que j'ai sous les yeux, de découvrir le véritable sens de ces bas-reliefs, qui ont paru si extraordinaires jusqu'à présent.

Les opinions des savans ont singulièrement variées sur le temple de Montmorillon : les uns l'ont pris pour un temple des Druides ; d'autres, sans avoir égard aux formes ogives qui composent la voûte de son intérieur, ont avancé qu'il avait été bâti vers le sixième ou septième siècle. D'après les données certaines que j'ai sur l'architecture en général, et d'après l'examen que j'ai fait des formes qui composent la masse générale de ce temple, je fixe sa construction au douzième siècle. Ce n'est pas là précisément ce qu'il nous importe le plus de connaître dans ce moment ; mais j'ai au moins l'avantage d'affirmer, par l'examen que j'ai fait du monument, qu'il n'est point l'ouvrage des Gaulois, comme on a voulu le prouver. Revenons à l'explication des bas-reliefs qui décorent la porte du temple de Montmorillon.

Je commence par diviser les statues ou les reliefs qui décorent cette église en deux classes, savoir, en figures d'imitation et en figures allégoriques. Je considère les figures d'imitation comme de simples portraits revêtus des costumes en usage dans ce tems là, représentant les fondateurs, les rois ou les princes qui ont participé ou protégé l'érection

du temple. Ceci paraît prouvé par un rouleau que tient l'une de ces statues, sur lequel on remarque cinq lettres espacées, gravées en creux d'une manière bien distincte, R. A. O. L. I. D., que M. Siauve, commissaire des guerres et membre de l'Académie celtique de France, dans son excellent Mémoire sur ce monument, dit être le nom de Raoul, duc de Bourgogne, élu roi de France par la faction de Hugues le Blanc, en 924.

Il est certain qu'on était dans l'usage de placer alors, sur les portails des églises, les statues des fondateurs de l'édifice, ainsi que celles de ceux qui participaient à sa fondation, comme je l'ai prouvé dans mon Ouvrage sur les Monumens français, en parlant des statues du roi de France Clovis Ier et de la reine Clotilde sa femme, qui décoraient le portail de l'ancienne paroisse de Corbeil (1); et je pense que les statues de Montmorillon, dont il est question, étaient originairement placées à la porte du temple, et que ce n'est qu'à la suite des restaurations ou des changemens que l'édifice a éprouvés, qu'elles ont été placées à côté les unes des autres, en forme de bas-relief, au dessus de la porte d'entrée, ainsi que dans l'intérienr de l'édifice, où on les voit aujourd'hui. Ces figures allégoriques, gravées ici, PLANCHE NEUVIÈME, sur lesquelles se sont exercés les savans, suivant moi, ne sont que des emblèmes astronomiques de l'ancien culte, qu'on a intercalés dans le nouveau. C'est pour cette raison qu'on retrouve dans la majeure partie de nos églises anciennes, des zodiaques complets et une grande quantité de sculptures re-

(1) *Voyez* mon ouvrage sur le Musée des Monumens français, tome 5, pag. 218, 219, 221 et 222.

présentant des sujets du culte que pratiquaient les Gaulois. Dom Martin, dans sa description de ces monumens curieux, a le plus approché de la vérité ; car il dit que la femme qui se laisse téter par deux serpens, représente la lune. M. Millin, qui les a également décrits et gravés l'un et l'autre, ne prononce pas, mais il laisse entrevoir qu'elle pourrait bien représenter la Déesse Isis, d'après les exemples qu'il en a dans l'antiquité. M. Siauve, enfin, pense que l'une de ces figures représente le *Soleil*, et l'autre la *nuit*. Sans avoir égard à ce qu'en a dit le célèbre Montfaucon, je vais donner mon opinion et chercher à jeter quelque trait de lumière sur l'obscurité qui les couvre l'une et l'autre.

Nous ne doutons point que ces figures ne soient emblématiques, et nous nous demanderons, dans cette circonstance, si cette allégorie est liée à la révolution annuelle de la nature, ou si elle est simplement le tableau d'une leçon morale qu'on a voulu mettre sous les yeux du peuple. On a voulu, sans doute, faire l'un et l'autre, parce que les allégories de cette nature, inventées par les mages, en rappelant aux hommes les phénomènes de la nature, avaient nécessairement un but moral.

La première figure allégorique du temple de Montmorillon, nous fait voir une femme dépouillée de tout vêtement, qui allaite deux *serpens* qu'on voit se glisser adroitement entre ses jambes, s'y accrocher et arriver en rampant jusqu'à ses mamelles, dont ils têtent les deux bouts ; cette femme est nue, comme on représente la *Nature*. Voyons quelle peut être ici la position de la grande Déesse, de la Divinité par excellence, de la mère nourrice du monde physique. En admettant que c'est la Nature qu'on a eu l'intention de représenter, nous voyons les deux serpens que les

anciens lui donnaient pour attributs. Suivant Apulée, la déesse Isis, ou la Nature, était accompagnée de deux serpens; l'un était placé à sa droite et l'autre à sa gauche. Le serpent représente, comme nous l'avons déjà observé, la dégradation de la nature; il introduit le mal dans le monde; il est considéré comme fixant les deux hémisphères; enfin, il précipite les ames dans les régions inférieures. Les Egyptiens nourissaient des serpens dans les temples, et après leur mort, ils les enterraient en grande cérémonie, comme ils en usaient pour tous les animaux sacrés. Le serpent avait à Thèbes un culte particulier; c'est aussi pour cette raison que nous le voyons si fréquemment représenté sur les monumens thébains que nous publions. A Rome, on nourrissait des serpens qu'on faisait participer aux honneurs divins, comme dans les Gaules. Enfin, cet animal, ainsi que nous l'avons déjà démontré, est l'image du mauvais génie qui introduit sur la terre les maux de l'hiver, parce qu'il paraît embrasser la majeure partie du ciel et s'en rendre maître, lorsque le Soleil commence à décliner ou à perdre de sa force à l'entrée de l'automne, à la saison des pommes, lorsque le Scorpion tue Osiris.

En plaçant l'homme dans l'Eden : *Vous pouvez manger des fruits de tous les arbres qui sont dans ce jardin*, lui a-t-on dit, *excepté cependant de celui de la science du bien et du mal.* Il est certain que ceci n'est qu'une allégorie mystique, dont le principe a été puisé dans la marche annuelle de la Nature; allégorie bientôt expliquée si on se donne la peine d'examiner les phénomènes que nous voyons sans cesse se renouveler. Dans le discours, on parle d'un *arbre de la science du bien et du mal*, et cet arbre est un

pommier; le *bien* est le *printems*, qui amène le bonheur au commencement de chaque année; et le *mal* c'est l'*hiver*, qui rend l'homme malheureux, qui dépouille la nature de ses feuilles, de ses fruits, qui l'accable de frimats, et l'introduction de ce mal se fait à la *saison* des *pommes*, par l'entremise du *serpent* qui paraît alors dans le ciel, comme nous l'avons remarqué dans les tableaux égyptiens que nous avons décrits. Ainsi, suivant l'écriture, après la création de l'homme, on l'a placé dans un jardin délicieux, l'*Eden*, ou le *printems*, allégoriquement parlant; on l'a prévenu des malheurs qu'il pouvait éprouver dans la suite, et on lui a dit: *lorsque vous mangerez du fruit défendu* (ou des pommes), *vos yeux seront désillés et vous connaîtrez le bien et le mal.* On a dit vrai, car l'homme placé dans l'Eden, ou dans le paradis terrestre, a commencé sa carrière par jouir des beaux jours du *printems* et de l'*été*; mais il arrive ensuite à la *saison des pommes*, il mange de ce fruit défendu: c'est alors que ses yeux se désillent; le mal qu'il ne connaissait pas arrive; le froid se fait sentir pour la première fois; il aperçoit bientôt qu'il est nu; il cherche à se couvrir pour s'en préserver; ce *mal* c'est l'hiver qui commence à se manifester, lorsque la *femme*, accompagnée du *Serpent* ou d'*Eve*, paraît dans le ciel comme elle est figurée sur la sphère; aussi a-t-on dit que le serpent séduisit la femme pour l'engager à manger du fruit défendu, ou des *pommes*.

Le serpent, dans toutes les religions, a joué le plus grand rôle; son culte s'est répandu sur toute la surface du globe: dans l'Inde, dans l'Egypte, en Grèce dans le Japon, à la Chine, à Rome; même jusque dans les contrées du Nord, le serpent est en grand vénération. Ne soyons donc pas surpris de retrouver en France l'emblême du serpent, et de le

voir couvrir les murailles de nos temples, surtout lorsque nous nous rappellerons que les Celtes honoraient particulièrement cet animal, et que les Ophites, prêtres d'une secte chrétienne, lui rendaient des honneurs divins. D'après toutes ces considérations, je ne doute plus que la première statue qui orne le temple de Montmorillon, ne soit l'image de la Nature dépouillée de sa parure, dégradée et souffrante aux approches de l'hiver, dont le serpent est l'emblême. On connaît aussi des figures égyptiennes, et j'en ai vu plusieurs, en bronze, de la déesse Isis allaitant deux crocodiles, l'emblême de l'hiver et de l'intumescence du Nil, figurés précisément comme sur la gravure qu'on voit ici. Je ne doute pas que la position d'Isis, dans cette circonstance, ne soit la même que celle de notre figure nourrice de deux serpens, dont le but des inventeurs de ces images sacrées, aurait été de montrer au peuple la bienfaisance de la Nature; car, toute dépouillée qu'elle est par les rigueurs de l'hiver, elle renferme encore dans son sein les sucs nourriciers propres à substanter tous les êtres qui empruntent d'elle leur existence.

Dans l'autre statue allégorique du temple de Montmorillon, je vois encore la Nature; je la vois dans une position plus heureuse : elle paraît nue, mais un voile léger couvre son beau corps, comme nous avons vu quelquefois représenter la déesse Isis. Depuis la naissance du col jusqu'aux extrémités des mains et des pieds, elle est enveloppée d'un tissu de lin; celle-ci, au lieu de deux serpens, nourrit de chaque mamelle un crapaud, qu'on a pu prendre aussi pour deux crabes ou deux cancers.

Le crapaud, habitant des marais et des lieux humides, peut aussi avoir été mis à la place du scorpion, animal qui

recherche également les lieux humides; le crapaud serait donc, comme le scorpion, le symbole de la destruction des germes fécondans; il était considéré en Egypte, dans les environs du Nil, comme le symbole de la fécondité, parce que sa présence, dans un pays où il ne pleut jamais, annonce l'eau et donne, par conséquent, l'espoir au peuple de voir féconder la terre, desséchée par les ardeurs du Soleil. On adorait donc le crapaud, comme on adorait le crocodile, habitant paisible du fleuve qui arrose la basse Egypte, et qu'on révérait, parce que sa présence présageait aux Egyptiens le débordement des eaux, qui leur était si favorable. Je pense que les Egyptiens avaient des crapauds la même idée religieuse que celle qu'ils attachaient aux crocodiles, puisqu'on voit cet animal figurer sur les chapiteaux du temple de Tintira.

Le Cancer, l'un des signes du zodiaque, sous lequel commençait l'année égyptienne, était l'emblême du feu, le siége de Mercure, ou d'Anubis, et le domicile de Diane, d'Isis ou de la Lune; c'est pour cette raison que nous le voyons sculpté sur le pectoral de la statue de la Diane d'Ephèse, l'image de la Nature. Ce serait donc l'ouverture de l'année, à la manière ancienne, qui serait allégoriquement figurée ici; et le voile de lin dont cette femme est couverte, comme l'est aussi la Déesse Isis, désignerait alors que la Nature, à cette époque, a repris sa parure. On connaît, dans le grand ouvrage de Montfaucon, un monument de la Déesse Isis donnant à téter à un jeune taureau ; ce qui fixe l'opinion déjà reconnue qu'elle était considérée des Egyptiens comme la Nature et la mère de toutes choses, puisqu'elle est représentée, sur notre grand monument, n° 1[er], 1[re] colonne, nourrissant, au solstice d'hiver, des poissons, habitans de

l'eau, comme elle nourrit au printems le Taureau équinoxial. Or, je crois, d'après toutes mes observations, que les figures dont on a cherché si longtems le sens, représentent tout simplement Isis, Diane, ou plutôt la Nature, et que cette ancienne allégorie s'est, par imitation, introduite dans nos contrées, et qu'on a peint ainsi deux époques opposées de la révolution annuelle, *l'été* et *l'hiver*. C'est donc définitivement le *bien* et le *mal* qu'on a représenté par les deux figures allégoriques du temple de Montmorillon. Reprenons la description de notre monument égyptien.

Le tableau indiqué par le n° 9 de la même colonne, nous fait voir le Capricorne qui triomphe du Lion solsticial, représenté par un animal symbolique, composé de la tête du Lion couronnée du disque du Soleil; le corps et la queue de cet animal se terminent par un serpent qui lève sa tête, couronnée par le signe du Verseau d'une manière remarquable : ce signe est figuré sur le dessin par deux traits simplement ondulés, l'image de l'eau.

Cette figure singulière nous rappelle très-bien celle qui fait l'ornement d'un tombeau antique, dont nous avons donné plus haut la gravure ainsi que la description, pag. 85. Devant cet animal chimérique, on voit Isis guerrière ouvrir la marche du cortège : d'une main, elle est armée d'un glaive; de l'autre, elle tient le Serpent qui l'accompagne : telle on voyait Minerve armée d'une pique et le casque en tête, accompagnée du Serpent, figurer dans les temples d'Athènes. Notre Déesse guerrière est ici couronnée d'un scorpion, et elle tient de chaque main l'image de cet animal, le meurtrier de son époux. Voyons d'abord les tableaux que le ciel nous présentera, en plaçant le Capri-

corne au zénith, on à sa plus haute élévation, et nous examinerons ensuite la Vierge sous le signe du Scorpion, ou le domicile de Mars.

En plaçant le Capricorne à sa plus haute élévation, la sphère nous fait voir à l'Orient le *Scorpion* qui se lève, et la *Baleine* qui se couche à l'Occident; aussi a-t-on peint sur notre monument, immédiatement au dessous du signe, ou de l'animal qui triomphe et qui porte à son col la clef du Nil, la tête d'un monstre marin. La tête seule de la baleine représentée ici, indique très-bien ce qui arrive dans le ciel, puisqu'elle se couche dans cette position, et que la moitié de son corps est coupée par l'horison; par la même raison, on place ordinairement dans le haut des tableaux hiéroglyphiques, les figures des constellations qui se lèvent comme on place celles qui se couchent dans le bas. Au dessus du Capricorne, on voit les eaux du Verseau qui coulent, comme on voit à l'Orient le Serpentaire, porteur d'un serpent dont la queue vient presque toucher la figure du Verseau. Le Lion, dont on n'aperçoit que la tête, est absolument en opposition avec le Capricorne, c'est-à-dire, qu'il se trouve placé dans la partie inférieure et ombrée du ciel, exprimé par les ailes tombantes ou descendantes qu'on lui a données. Les Egyptiens n'avaient aucune connaissance de la physique du globe; ils supposaient que l'eau formait la partie inférieure de la terre; c'est pourquoi ils ont donné ici à la figure du Lion le corps d'un serpent pour représenter l'eau. Les ailes, dans les monumens égyptiens, sont, comme je l'ai déjà fait remarquer, le symbole de l'*air* et de l'*espace*, de manière que lorsqu'elles sont ouvertes, et qu'elles montent vers la partie élevée du ciel; elles représentent les signes supérieurs ou

élevés, comme elles représentent sa partie inférieure, ou les signes inférieurs et descendans lorsqu'elles sont tombantes, ainsi qu'elles sont l'image de l'horison lorsqu'elles sont posées horisontalement. Isis *Neitha*, ou la Vierge céleste, unie au Scorpion, le domicile de Mars, l'a fait représenter armée d'un glaive; on en a fait Minerve, la Justice, Vénus guerrière, ou Vénus unie au Dieu des combats, etc.

Dans le tableau numéroté 10, nous voyons la Déesse Isis, comme nous l'avons vue dans le principal tableau de la colonne n° 1er, allaitant un poisson, coïfée du Verseau et accompagnée de son serpent: c'est bien l'image de la Vierge des signes inférieurs, puisqu'en examinant la sphère céleste, le signe des poissons, ou le veau marin, accompagne le Verseau, ou l'*amphora*, signe qui fixe le solstice d'hiver, et qu'aux pieds de ce signe on voit Dagon, le dieu des Syriens, ou le poisson méridional, qui reçoit dans sa bouche béante l'eau qui coule de l'*amphora*, ou de l'urne que tient le Verseau, et qu'en montant à l'Orient, le premier des Poissons du signe céleste se présente en face de la gorge de la Vierge, qui descend à l'Occident.

Dans le tableau n° 2, placé en tête de la colonne du milieu, on voit Sérapis monté sur deux serpens qui se tiennent par la queue, dont il tient les corps de chaque main, précisément comme le Serpentaire. Ces serpens mystérieux ainsi dessinés, pourraient bien être ici l'image du zodiaque, comme l'emblême sacré de la réunion des deux hémisphères par la liaison qu'ils forment d'eux-mêmes. On a peint autour de cette figure, l'emblême du Soleil des signes inférieurs, tous les caractères symboliques de l'eau ou du débordement du Nil. La double image, placée en regard, du Dieu rat, ou d'*Apollo Smentheus*, qu'on voit en tête du tableau,

exprime qu'il est la représentation d'un nouveau cycle, ou d'une nouvelle période.

On exprimait encore le cycle, ou le renouvellement d'une période solaire, par l'image du phénix. Après une existence de longue durée, car on a varié sur le nombre d'années qu'on faisait vivre cet oiseau mythologique; on supposait qu'il avait l'intelligence, aux approches de sa fin, de faire lui-même le nid sur lequel il devait mourir, qu'il le composait de résine et de bois inflammable qui s'allumait aux rayons du Soleil, et que, posé fièrement sur son bûcher, le regard tourné vers les cieux, il terminait ses jours sur une haute montagne de l'Arabie, ainsi qu'Hercule fut consumé sur le mont Œta, pour renaître de ses cendres et recommencer une nouvelle vie. D'après ce que nous avons déjà dit dans le cours de cet ouvrage, on ne pourra douter que cet oiseau merveilleux, dont le plumage ressemblait à l'or et à des pierres précieuses, qu'on n'a vu que trois fois en Egypte, suivant Hérodote; savoir : sous le règne de Sésostris, pour la première fois; ensuite sous celui d'Amasis, et enfin sous celui des Ptolémée; on ne peut douter, dis-je, que cet oiseau ne soit l'image du Soleil, qui, s'abîmant dans les signes inférieurs, paraît mourir après avoir fourni sa brillante carrière, après avoir monté au zénith du ciel, et qui renaît véritablement de sa propre substance.

Le n° 3 nous fait encore voir Sérapis avec le même serpent, qu'il tient d'une main et qu'il présente comme une arme dangereuse, ainsi que l'on vit Persée en Ethiopie se servir de la tête de Méduse pour vaincre ses ennemis. Ce Dieu, de l'autre main, tient un glaive qu'il porte droit devant lui. Cette Divinité est aussi précédée par une autre figure symbolique, qui le représente avec trois têtes de serpent, tenant

de chaque main un glaive dont il est prêt à se servir. Les eaux coulantes du Verseau sont dessinées auprès de la tête de chacune de ces figures. Nous ne doutons point que ces images emblématiques ne soient celles du Soleil dans les signes inférieurs, et tout concourt à nous le faire reconnaître.

La figure chargée de trois têtes de serpent, peint à nos yeux, d'une manière très-sensible, les *trois mois* que cet astre met à parcourir le solstice d'hiver pour arriver au printems. Les glaives dont elle est armée pour se défendre, représentent le combat que l'ombre oppose sans cesse à la lumière, comme celui que la lumière oppose à l'ombre, phénomènes exprimé dans d'autres fables par le combat des géans contre Jupiter, par celle des anges rebelles, etc.

Dans le tableau numéroté 4, nous voyons la même divinité représentée deux fois dans la même posture, armée chacune d'un glaive et la tête couronnée d'un serpent; mais la partie génitale de ces figures divines est représentée dans l'état de la plus forte énergie. Sur le devant, on voit des groupes formés de plusieurs plantes de lotus réunies. Cette allégorie exprime très-bien que l'inondation de l'Egypte a lieu par la puissance du Dieu Sérapis, le principe fécondant de cette contrée; et l'on sait que les Japonais, comme les Egyptiens, croyaient que l'eau était l'origine de toutes choses ou le principe créateur des animaux et des végétaux.

Le n° 5 nous paraît être la suite du sujet que nous venons de traiter : j'y vois la même divinité dans une attitude parfaitement semblable, coîfée et armée comme elle, montrant aussi la plus grande énergie dans la partie qui sert à la génération. Isis, sous la figure de l'Ourse, ou du chien de

Typhon, également armée d'un glaive placé derrière le prince des ténèbres, ou le Soleil d'hiver, est peinte assise sur son trône, ornée d'un serpent en cercle, symbole du zodiaque, ou de l'éternité, sur lequel l'astre bienfaisant du jour marche sans cesse; Isis, sous la figure de l'Ourse céleste et placée sur son trône, est donc représentée ici triomphante ou au zénith du ciel, lorsque, dans cette position, la sphère nous montre Sérapis qui la précède à l'horison de l'Occident; ils sont armés l'un et l'autre, mais leurs armes, dans l'état du repos, expriment leur triomphe sur les signes supérieurs.

Le phallus, ou les parties sexuelles de l'homme, qu'on voit dessinées d'une manière très-prononcée sur les principales figures que nous venons de décrire, n'avait rien d'indécent pour les Egyptiens, ainsi que pour les anciens peuples chez lesquels cette partie toute-puissante était en grande vénération, et ils étaient fort éloignés d'attacher à sa représentation les idées des modernes. Il est certain que, pour communiquer ou transmettre sa pensée à d'autres, l'homme a commencé par tracer les images des choses qui frappent les sens; et, sans doute, ce n'est que longtems après l'usage de ces caractères emblématiques qu'on a connu l'écriture; car le langage lui-même n'est qu'une répétition des choses physiques.

Le phallus était l'image de la force génératrice qui féconde la Nature au printems; et, par conséquent, celle d'un Soleil vigoureux qui, en passant dans les signes supérieurs, chasse les influences désastreuses de l'hiver, rend la terre amoureuse, ébranle ses molécules par sa chaleur vivifiante, la dispose à la fécondation, et met, par son active influence, tous les germes en fermentation. Le phallus fut

donc révéré par les anciens comme une divinité ; il devint, en conséquence, l'attribut essentiel des Dieux bienfaisans ; aussi son culte s'est-il répandu sur toute la surface du globe, et son antiquité remonte aux tems les plus reculés. Les Egyptiens, les Indiens, les Syriens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Gaulois, etc., adoraient le Soleil sous cette forme sacrée. En Egypte, on célébrait la procession du phallus ; ses mystères servaient ordinairement d'intronisation aux prêtres qui aspiraient à l'honneur du sacerdoce ; les femmes le portaient en triomphe à certaines époques de l'année : on le considérait aussi comme l'image de la partie sexuelle qui fut arrachée à Osiris, par Typhon, et recueillie avec soin par la grande déesse Isis, qui en fit l'objet du culte public. Comme Pan et Priape, il représente l'ame du monde. J'ai vu chez M. Van Hoorn, une cornaline antique qui représente le Dieu Priape, dont la partie sexuelle, extraordinairement prononcée, est voilée ; dans sa main, il tient une corbeille de fruits qu'il pose dessus cette partie ; allégorie fine et ingénieuse qui exprime très-bien que la force féconde de la Nature est voilée à nos yeux, que nous n'en connaissons véritablement que les résultats dont nous jouissons à tous les instans de la vie ; et elle prouve aussi que pour la représenter d'une manière frappante, il a fallu avoir recours à l'image des choses que nous possédons et qui parlent à nos yeux.

Priape, suivant la fable, était fils d'Adonis et de Vénus, et on le représentait toujours avec un énorme phallus. Il était naturel de donner à Priape Adonis, ou le Soleil, pour père, et Vénus, ou la fécondité, pour mère, puisqu'il est l'emblême de l'ame du monde : il emprunte ordinairement ses formes de l'homme et de la chèvre, et des chevreaux qui sont placés dans le ciel sur le Taureau équi-

noxial, signe dans lequel le Soleil, au printems, échauffe la terre de ses rayons et lui donne la semence créatrice qu'elle semble demander.

La *terre amoureuse*, dit Virgile, demande à cette époque de l'année, la semence qui doit la féconder : c'est pour cette raison qu'on plaçait des statues de Priape dans les jardins, et c'est au printems qu'Osiris fécondait la Lune. Pan est la même divinité qu'on représente également moitié homme et moitié *chèvre*, *bouc* ou *chevreau*. Nous avons un grand nombre de monumens qui prouvent de reste que les Grecs et les Romains, tout en honorant le phallus comme une divinité, ne laissèrent pas d'avoir un goût tout particulier pour la débauche, et qu'ils faisaient représenter par des artistes les tableaux les plus obscènes; ce qu'il ne faudrait pas confondre avec les monumens qui ont rapport au culte de phallus; sujets qu'on ne trouve pas chez les Egyptiens.

Dans le tableau n° 6, nous voyons la Déesse Isis et Sérapis, armés, ayant chacun un glaive sur la tête en place de couronne. Les deux personnages sont assis sur un trône, orné d'un scorpion; ce qui exprime le moment où le Soleil va commencer sa carrière dans les signes inférieurs. C'est ainsi qu'ils annoncent au peuple qu'ils vont, d'un commun accord, gonfler les eaux du Nil, féconder l'Egypte par leur divine puissance, et qu'ils sont armés pour punir les génies malfaisans qui voudraient s'opposer à leur volonté.

Les tableaux suivans, numérotés 7, 8 et 9, nous font voir les mêmes divinités dans la même position, armées de même et accompagnées des caractères symboliques de l'intumescence du Nil. Le dixième et dernier tableau de cette colonne est tellement ruiné, qu'il est impossible d'en faire la description, mais par le peu de caractères qui restent, on

pourrait assurer qu'il était la suite des numéros précédens, Les deux dernières divisions de la principale colonne de ce monument ne présentent que des figures isolées que nous allons indiquer par numéros, comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Ces deux divisions sont couronnées par un seul tableau, représentant le triomphe du Lion, ou le solstice d'été, que nous avons décrit sous le n° 1er (*ter*), p. 79.

PLANCHE SIXIÈME.

Le n° 2 de cette colonne représente le triomphe d'Osiris, sous la forme de l'épervier, monté sur un trône, sur lequel on a figuré le zodiaque par un serpent tourné en cercle. Le n° 3 nous fait voir Osiris, ou Horus, dans l'enfance, tenant de chaque main un serpent, comme on représente Hercule au berçeau. Les nos 4 et 5 sont fragmentés. Le sixième tableau représente Sérapis armé de son serpent, portant sur sa tête le symbole du débordement du Nil, et de la fécondité de l'Egypte, exprimée par une fleur de lotus, de laquelle coule une liqueur reçue dans deux vases qu'on a placés sur la tête de ce Dieu, l'image du Soleil d'hiver. Le n° 7 représente Horus, ou Osiris jeune, commençant à prendre de la force, sous le signe de l'Ecrevisse ou du Cancer, qui est figuré au dessus de sa tête, et que les Egyptiens considéraient comme la porte du Soleil, ou la naissance de sa force. Au dessus du tableau n° 8, on voit le Sagittaire, avec son arc détendu et ses flèches pendantes, ou en repos, expression symbolique de son état de nullité; aussi sur la sphère, se trouve-t-il en opposition avec le Cancer, et dans la partie inférieure du ciel, lorsque le Cancer triomple et se trouve à son tour placé à la partie la plus élevée. Le n° 9 nous fait voir Anubis un glaive à la main, posé comme une sentinelle qui se dispose à défendre son maître. Lorsqu'Osiris triomphe sous

le Cancer, on voit le Chien céleste, son fidèle compagnon, monter avec lui sur l'horison, comme on voit Sérapis, ou le Serpentaire, s'abîmer vers l'Occident, dans la partie inférieure du ciel : aussi voyons-nous dans le tableau n° 10, placé immédiatement au dessous de celui-ci, le même Dieu représenté avec son serpent à la main.

Remontons maintenant à la dernière division de cette colonne, et examinons le n° 1er. J'y vois Osiris debout, avec la tête d'épervier, les jambes et les pieds tellement rapprochés, qu'il a l'air de poser sur une seule jambe, symbole de sa faiblesse, comme je l'ai démontré plus haut : ce Dieu est monté sur une tortue, animal trouvé, au rapport des Egyptiens, par Mercure, après la retraite des eaux du Nil. On voit ensuite, sous le n° 2, Anubis dans la même posture et dans la même position de son maître, dont il doit suivre non seulement les actions, mais encore les mouvemens. Le n° 3 est une répétition de ce que nous avons déjà vu sur plusieurs autres tableaux : Isis est représentée tenant d'une main son serpent, celui d'Eve, de Proserpine, de Médée ou de la Justice, couronnée du Scorpion ; elle est donc ici la peinture de l'équinoxe d'automne ; comme elle est l'image du solstice d'hiver dans le tableau suivant, numéroté 4. Dans le n° 5, nous voyons la représentation exacte de l'intumescence du Nil, figurée par le triomphe d'Osiris à tête d'épervier, qui emprunte aussi les formes du crocodile : sa tête est surmontée des cornes du capricorne et du disque de la Lune ; manière d'exprimer que la Déesse Isis participe, comme Osiris son époux, au bienfait que le débordement du fleuve Dieu, qui avait lieu sous le signe du Capricorne, comme nous l'avons déjà fait remarquer, procure à l'Egypte. Sur le tableau n° 6, nous

voyons Osiris armé d'un glaive, chargé de plusieurs têtes, signes caractéristiques des formes qu'il reçoit des constellations pendant le séjour qu'il fait dans les signes inférieurs : on le voit armé et défendre avec courage les approches des signes inférieurs, considérés comme les ennemis du bien que le Dieu des eaux procurait à l'Egypte par l'intumescence de son fleuve chéri, tandis que le même Osiris, placé dans les signes supérieurs, dont il prend alors les formes, devient, dans cette circonstance, l'ennemi de lui-même, arrête les eaux qui féconde l'Egypte, ne donne qu'une chaleur brûlante, insuportable, et, par conséquent, une sécheresse nuisible à l'abondance qu'il avait procurée dans un autre tems. Ce que je viens de décrire est encore confirmé par la figure 7e, nous voyons Osiris, ou le Soleil, sous la forme du crocodile, ou à tête d'épervier, et couronné du disque du Soleil.

Les bandes qui descendent au dessous des hanches de la statue, qui forment la séparation des divisions de la cuirasse, sont également chargées de caractères symboliques; ils me paraissent être une simple répétition des sujets déjà expliqués : nous bornerons donc nos recherches seulement à l'explication des allégories, ou des sujets principaux qu'on a dessinés sur ce monument précieux, lesquels ont été répétés plus d'une fois comme nous l'avons vu. Examinons maintenant la deuxième colonne, et voyons ce que le premier tableau, de la partie supérieure du buste, c'est-à-dire, celle qui couvre une partie du trapèze et du deltoïde, montre à nos yeux, et nous suivrons, de même que nous l'avons observé jusqu'à présent, la description des sujets qu'on a placés immédiatement au dessus les uns des autres.

D'après ce que nous avons dit et examiné dans cet Ou-

vrage, le tableau principal de la deuxième colonne, numéroté Ier, nous paraît représenter une partie du résumé général que nous pourrions faire de notre explication sur les caractères symboliques qu'on donne généralement à Osiris, ou au Dieu du jour, tout-puissant dans le ciel comme sur la terre, pour exprimer et pour peindre à nos sens les métamorphoses qu'il éprouve dans le ciel, ainsi que la puissance qu'il exerce sur la terre pendant son séjour dans les signes inférieurs, ainsi que tous les caractères hiéroglyphiques qui peuvent servir à le faire reconnaître. Je remarquerai qu'Osiris, armé d'un glaive, se met en arrêt, qu'il prend l'attitude convenable pour attaquer son adversaire, qui l'attend d'un pied ferme et avec l'aplomb que donne la puissance ou la conscience de ses forces; tel on voit Apollon dans la vigueur de l'âge, revêtu des graces de la jeunesse, déployer un beau bras, tendre son arc et lancer avec dédain et sans effort, un trait mortel au serpent Python, l'ennemi du jour et de la fecondité. Ces deux tableaux, immédiatement placés en regard, peignent donc le combat qui se passe alternativement entre la *lumière* et l'*ombre*, ou l'état du Soleil qui passe les six premiers mois de sa course annuelle dans les signes supérieurs, et les six autres mois dans les signes inférieurs. En nous montrant aussi les figures des constellations qu'il emprunte sur sa route, qui, suivant les anciens, lui étaient immédiatement soumises, et par lesquelles ils supposaient que son influence heureuse ou malheureuse, bienfaisante ou malfaisante, arrivait sur la terre; ce qu'on a dessiné au dessus du tableau, est en rapport parfait avec les signes allégoriques qu'on donne à cette figure pour la caractériser. Nous ne parlerons pas des caractères

symboliques des bandes de la cuirasse, dessinant les côtes, parce qu'elles ne nous présentent que des signes mystérieux, et non les images allégoriques que nous recherchons exclusivement. Nous passerons donc au tableau désigné sur cette colonne par le n° 2.

Dans ce tableau, je vois le triomphe du serpent, ou du Soleil Sérapis, monté sur son trône, auquel on a donné deux aîles, l'une ascendante et l'autre descendante; il est inutile, je pense, de rappeler ici ce que j'ai déjà dit si souvent sur ces caractères particuliers qu'on donnait aux Divinités égyptiennes. Plus loin, dans le même tableau, je vois la Déesse Isis, ou la Vierge, composée d'une partie de la femme, du lion et du crocodile; sa tête est coîfée de deux branches de palmier, et près d'elle on voit les caractères symboliques que l'on donne ordinairement au Verseau. Ceci est pour nous une imitation parfaite de ce qui est tracé sur le ciel lorsque le Soleil parcourt les signes du Lion, de la Vierge et du Verseau. Le n° 3 nous fait voir Osiris, ou le Dieu fort, le Soleil tout-puissant, sous la forme du Lion céleste, à tête d'épervier, l'aigle, ou l'oiseau de Jupiter, monté à la partie la plus élévée du ciel lorsque le Lion se lève à l'Orient : dessin allégorique qui peint exactement l'état où se trouvait alors le ciel dans cette position, ou le lever du Soleil sous le signe du Lion. L'aigle, ou l'épervier, tenant ainsi la partie la plus élevée, ou le zénith du ciel, lorsque le Lion, ou plutôt le Soleil sous ces traits, commence à monter sur l'horison; il était naturel de faire jouer à l'oiseau de Jupiter un rôle dans cette allégorie, comme on en fait jouer un au signe dans lequel l'astre du jour a pris son domicile; en conséquence, on a donné à

Osiris, ou au Soleil levant au solstice d'été, la tête de l'aigle et le corps du lion, puisque l'un et l'autre sont l'image du Soleil qui éclaire toute la nature. Sa tête est ornée des cornes du taureau, caractères remarquables du signe dans lequel il ouvre l'année. Placé sur un trône, il est triomphant et dans un état de repos, disposant à son gré du Nil, dont il a comprimé les eaux, et qu'il contient dans leurs limites, jusqu'au moment où descendant vers le Verseau, il les fera gonfler et refluer sur les terres pour les fertiliser : c'est ce qui est exprimé par l'espèce de croix, ou la clef de ce fleuve, considérée, par certains auteurs, comme la partie génitale d'Osiris, qu'il perdit dans son combat avec Typhon, et religieusement recueillie par Isis, dont la représentation est aussi le symbole de sa mort, et, par conséquent, celui de l'intumescence du fleuve. Cette clef, si importante à la prospérité du peuple de l'Egypte, est ici sous la protection immédiate du Dieu suprême placé devant elle, et sa défense est assurée par le glaive d'Osiris qui la précède. Dans le même tableau, on voit Isis sous la forme du chat Eleurus; elle est, sous cette forme, la reine de l'équinoxe d'automne, puisque placée sur son trône, elle triomphe sous le signe du Scorpion, qu'on a peint exprès au dessus de sa tête.

Le n° 4 nous fait voir le triomphe du Sagittaire, monté sur le zodiaque. Cette divinité, l'image d'Osiris, sous la forme de l'épervier, auquel on a donné des bras humains, tient d'une main son arc et ses flèches qu'il se dispose à lancer; de l'autre, il tient le triangle, l'image du Delta ou du Nil : derrière lui, on voit la même divinité triomphant du Taureau équinoxial, sur lequel elle est montée. Cette allé-

gorie nous paraît suffisamment expliquée par sa simple description, et il nous suffira de dire que c'est l'image emblématique de l'automne, ou de l'introduction du Soleil dans les signes inférieurs, comme le tableau suivant, numéroté 5, la suite de celui-ci, représente l'image du ciel, lorsque le débordement du Nil a lieu sous le signe du Verseau, désigné non seulement par l'ondulation qu'on a figurée par ses eaux, ou ses vagues, mais encore par le triomphe de Sérapis, ou du Dieu Serpent, qu'on a monté sur un trône composé de six marches ou degrés, l'image des six mois de son empire ou de son influence sur la terre. En face de cette figure, on voit la même divinité avec une tête d'hippopotame, également assise sur un trône; elle est entourée, 1° d'une tête de la baleine ou du Dragon de mer; 2° d'un vase, ou du Dieu Canopus, et, en général, de tous les signes qui paraissent alors dans le ciel et qu'on trouve figurés sur la sphère.

Enfin, nous allons passer à la description de la troisième et dernière colonne, du monument : dans cette description, nous ne parlerons pas de la figure du premier tableau, qui dessine la partie supérieure de l'épaule du buste. En commençant la description de la colonne que nous venons d'examiner, nous avons fait connaître que cette figure allégorique était l'image du ciel pendant le séjour du Soleil dans les signes supérieurs; nous passerons de suite aux autres tableaux qui forment la totalité de cette colonne, et nous dirons que le n° 2 représente le Dieu Anubis avec trois têtes, comme le chien Cerbère; ces têtes sont couronnées par le disque du Soleil et accompagnées, de chaque côté, d'un scorpion, signe qui nous indique que c'est l'équinoxe d'automne qu'on a voulu peindre.

Ce Dieu, monté sur un crocodile, l'image du Nil, qu'il conduit et qu'il tient en laisse d'une main, qui porte, sur le poing, un serpent, l'image de Sérapis; comme autrefois, en France, on portait des faucons dans les grandes cérémonies royales; de l'autre main, qui tient sa baguette à tête de serpent, ou le caducée de Mercure, est donc l'image du Dieu Anubis, ou Hermanubis, avec tous les caractères distinctifs de ses fonctions; et l'on voit clairement qu'on a voulu exprimer, par ce tableau, que les Egyptiens considéraient ce Dieu comme le maître du Nil et comme le directeur de ses eaux.

Le tableau n° 3 nous fait voir la même divinité, à laquelle on a ajouté à ses formes humaines, dans la partie inférieure de son corps, celles de l'épervier; elle étend ses longues aîles à la hauteur de l'horison, pour fixer le lieu de sa présence. Ce Dieu est monté de même sur un crocodile qu'il tient enchaîné d'une main, et qu'il frappe d'une arme qu'il tient de l'autre. C'est bien là, je pense, le Chélub des Perses et l'ange qui chasse Adam du paradis terrestre; c'est le Persée qui combat le monstre tout prêt à dévorer la belle Andromède; c'est aussi saint Michel qui combat le démon; enfin, c'est saint Georges qui perce un dragon avec sa lance, etc.

Nous voyons, n° 4, le triomphe d'Osiris, ou du Dieu Soleil, représenté sous la forme de l'épervier : couronné des cornes du bœuf Apis ou du Taureau céleste et des fleurs du lotus; il est monté sur un trône sur lequel on a placé devant lui le Lion solsticial. Anubis, son compagnon et son gardien fidèle, marche fièrement devant lui : il porte un glaive sur sa tête pour défendre son maître, dont la garde lui est spécialement confiée, et il

tient dans sa main la clef du Nil, dont il resserre les eaux dans de justes limites. Il est clair que cette figure mystique, ou sacrée, est l'image du Soleil au solstice d'été lors de son exaltation sous le signe du Lion, qu'on a figuré sur son trône. L'épervier, dont il emprunte ici la figure, est le symbole de sa gloire ou de son triomphe, celui de la *lumière*, comme le crocodile, l'ennemi de cet oiseau sacré, était l'emblême des *ténèbres*.

L'épervier fut consacré sur les autels de l'Egypte comme la divinité même; au rapport d'Elien, on lui bâtit des temples et des villes : suivant le même auteur, les prêtres de l'Egypte étaient chargés d'en élever un grand nombre, dont ils prenaient le plus grand soin. Un bois sacré et mystérieux était l'espèce de ménagerie où on élevait ceux de ces oiseaux qui devaient tour à tour recevoir les honneurs divins.

Le cinquième et dernier tableau nous fait voir le Soleil en stagnation parfaite dans le signe du Lion, qu'on a représenté dans un état de repos absolu, et je ne doute pas que ce Lion, l'image du Dieu puissant et très-fort, ne soit considéré, dans cette circonstance, comme le sauveur et le protecteur de la ville de Thèbes, la seule ville de l'Egypte préservée, suivant les Egyptiens, d'un déluge arrivé sous le roi Menès, qu'on croit être le fondateur de l'Empire Egyptien, et qui bâtit Memphis. Voyons maintenant si la ville de Thèbes, dans laquelle on a trouvé les monumens que nous venons de décrire, ne serait pas elle-même une ville sacrée et mythologique.

Le nom de Thèbes signifie, en hébreu, le *vaisseau* ou l'*arche* : c'est le nom que l'arche de Noé a dans cette

langue, et de même que dans le déluge de la bible, l'arche, nommée *Thébé*, surnageait sur les eaux sous le patriarche Noé, de même, dans le déluge égyptien, la seule ville de Thèbes fut sauvée. Il est bien reconnu aujourd'hui qu'un *déluge*, comme on l'entend, est physiquement impossible, puisque la nature des choses s'oppose à la réalité de cette catastrophe; c'est donc une fable sacrée et mystérieuse des anciens mages, comme toutes celles qui nous sont parvenues, dont il faut chercher l'origine dans le ciel.

Le déluge, ou l'anéantissement de l'univers, est nécessairement une fiction qui a pour but de terminer une période ou une révolution quelconque, pour en recommencer ensuite une nouvelle, puisque, dans toutes les fables du déluge, on voit se renouveler le monde après cette fatale catastrophe. Il nous importe fort peu, dans cette circonstance, que cette fable soit l'image de la fin d'une grande période, ou seulement le terme de la révolution annuelle du Soleil. Nous adopterions volontiers la première, mais elle nous jetterait dans un travail qui sortirait des bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage; nous nous contenterons donc de la seconde, parce qu'elle sera plus simple, et que c'est la même chose pour le fait. Pour bien entendre cette fable, il faut avoir recours aux positions astronomiques qui fournirent les principaux traits de cette grande et importante catastrophe, sur laquelle on a fait tant de contes plus ridicules les uns que les autres, et se reporter *deux mille* ans au moins avant notre ère, au tems, par exemple, où le colure des solstices passait par *Régulus*, le cœur du Lion, que les astrologues de la Chaldée font le chef des révolutions célestes. Suivant Mustady, *Régulus*,

le cœur du Lion, était dans le colure des solstices lorsque le déluge arriva. C'était aussi le Lion, comme nous le voyons exprimé sur notre monument, qui fermait l'année solaire en Egypte. Examinons maintenant l'état du ciel tel qu'il a dû se présenter aux prêtres astrologues à l'époque à laquelle ils ont composé leurs fables sacrées.

Le dernier jour de l'univers finissait, et la dernière nuit commençait au moment où l'on voyait monter sur l'horison le signe opposé au Soleil (*alors le Lion*); ce signe était le Verseau céleste penché sur son urne, appelée *Amphora*, d'où se précipitent des torrens. Il était immédiatement précédé de Saturne, alors au Capricorne, qui, en finissant de monter, traînait à sa suite le Verseau qui l'annonçait. Ce Verseau, où l'homme, qui est figuré dans ce signe, tenant en main une urne d'où coule un fleuve, a passé, dans toute l'antiquité, pour être le fameux *Deucalion* sous lequel arriva le *déluge*. L'urne qu'il tient entre ses mains était, en Egypte, le symbole du débordement. Le Verseau lui-même passait en Egypte pour produire l'intumescence du Nil. Tout à côté de lui, un peu au dessus, monte le cheval Pégase, qui, de son pied, fait sortir aussi un fleuve qui figure dans les fables indiennes, où il annonce également la fin du monde ou de l'année. Au couchant, on aperçoit le *corbeau* d'Apollon qui entre dans les feux du Soleil, tandis que cet astre lui-même voyage tout ce jour, et tous les jours suivans, dans l'*arche* ou dans le vaisseau céleste, qui correspond, dans toute sa longueur, aux divisions du Lion que parcourt alors le Soleil.

Ce sont, sans doute, ces circonstances astronomiques qu'on a fait entrer dans la fiction du déluge solsticial imaginé

par les Egyptiens, et qui était censé terminer l'année et la période, au moment où le Nil inondait leurs terres, et où, retranchés sur leurs digues, ils voyaient tous les ans le *Verseau* penché sur son amphora, s'avancer dans les cieux, et, par son influence, ramener les débordemens périodiques. Nous avons insisté sur le *corbeau* et sur l'*arche*, parce que la fable de Deucalion, de Noé et de Xixutrus y fait entrer la double circonstance du *vaisseau* et des *oiseaux* de l'arche qui furent lâchés au moment où la terre se raffermit, et effectivement le *corbeau* reparaît; il sort des rayons solaires avec l'*arche* au moment où le Nil vient de se retirer, et où le Soleil approche de la Balance. Je considérerai donc ce que je viens de dire sur la fable du déluge, comme l'analyse générale des différens tableaux que nous avons décrits et que nous voyons dessinés sur les monumens de la ville de Thèbes, que nous avons sous les yeux. Nous observerons, en outre, que le signe du Lion, sous lequel le Soleil finissait sa course annuelle, ou sa période, en Egypte, est effectivement la seule figure qui soit représentée dans le dernier tableau de notre monument, et qu'il y occupe la partie inférieure et la dernière place. C'est donc l'état du ciel, tel que nous venons de le décrire, qui a donné lieu aux fables sacrées sur le déluge, fables qu'on voit figurer dans toutes les théogonies. C'est une invention qui avait pour but, celui de la mysticité à part, d'empêcher les hommes d'arriver à des connaissances ou à des calculs qui auraient pu faire rétrograder indéfiniment l'âge du monde; c'est la même raison qui fait qu'on conteste encore aujourd'hui l'antiquité du signe de la Balance, quoiqu'on le trouve gravé, peint ou sculpté sur la majeure partie des

monumens égyptiens. Ces monumens prouvent assez que l'intumescence du Nil était le sujet de la plus grande inquiétude des Egyptiens, et que l'objet de leur adoration particulière était d'abord le Nil même, et les Dieux qu'ils supposaient en avoir la direction.

Nous remarquerons encore qu'il y avait en Egypte deux villes sacrées qui étaient orientées; *Hélyopolis*, le symbole du solstice supérieur, était située au *Nord*, et *Thèbes*, symbole du solstice inférieur, ou de l'arche du Verseau, était située au *Sud*; on sait, d'ailleurs, que tous les signes du zodiaque étaient représentés par un vaisseau dans lequel le Soleil et la Lune étaient censés naviguer, comme on voit Jason et Médée, montés sur le vaisseau Argo, parcourir le monde céleste. Il n'est donc pas étonnant de voir représenter, sur les monumens découverts dans un temple de la ville de Thèbes, ou du *vaisseau*, tous les emblêmes qui ont rapport au débordement du Nil, puisque ce débordement avait lieu sous le signe du Verseau. Le vaisseau céleste et sacré, lancé en Egypte avec la plus grande solemnité dans les fêtes d'Isis, et dont on a conservé les formes dans les armes de Paris, dont il est réellement l'emblême, puisque l'ancien Paris a véritablement la forme d'un vaisseau, est aussi le symbole du *monde universel*; de même, la ville de Thèbes était l'image du monde universel.

Plus nous examinons nos monumens du moyen âge, plus nous sommes fondés à reconnaître que les anciennes allégories ont été intercalées dans la religion moderne; il nous suffira d'introduire ici les gravures du tombeau qui fut élevé au roi de France Dagobert Ier, dans l'abbaye de Saint-Denis, que nous avons conservé dans notre Musée

des Monumens français, ainsi que celles des chapiteaux pris dans l'église des bénédictins de Saint-Austremoine en Auvergne, pour confirmer notre assertion à cet égard. Il est certain que les fondateurs de cette religion, toute mystique et nullement politique, comme l'était celle des Grecs et des Romains, l'ont élevée sur de vieux fondemens, et qu'ils ont enté la morale sur les anciennes formes sacrées et sur les anciens mystères que les mages et les philosophes avaient réglé d'après les phénomènes réguliers de la nature. Voilà pourquoi on retrouve dans nos temples du moyen âge les allégories de l'ancienne mythologie. Commençons par examiner le tombeau de Dagobert, et nous passerons ensuite aux chapiteaux que nous avons tirés de l'église de Saint-Austremoine, à Issoire.

PLANCHE DIXIÈME.

Le monument de Dagobert, dont nous allons parler, est d'autant plus remarquable, que c'est un ouvrage fait en France dans le douzième siècle : il est orné de statues de décorations arabes et de bas-reliefs allégoriques, parfaitement composés à la manière antique. On y fait voyager l'ame de ce roi, comme les Egyptiens faisaient voyager leur Dieu Osiris, comme on a fait voyager Bacchus et Apollon; voyage astronomique que nous allons mettre dans tout son jour, par l'explication et les gravures de la grandeur de l'original d'un manuscrit égyptien, ou rouleau de papyrus, que nous donnons également dans cet ouvrage.

Les voyages de l'ame de Dagobert sont représentés sur son tombeau par trois bas-reliefs sculptés en relief et placés

les uns sur les autres. Dans le bas-relief inférieur, qui est le point de départ du sujet, on voit des démons, des diables, ou des mauvais génies, qui entourent et s'emparent du bon roi, debout dans une *barque* dans laquelle il vogue sur une mer agitée, comme les fabulistes grecs ont fait naviguer Ulysse avant de le faire aborder à Itaque, sa patrie bienheureuse. Sur sa route, Dagobert rencontre saint Denis, saint Remi et saint Martin qui viennent à son secours et qui se mettent en mesure de combattre, de chasser les démons pour l'en délivrer, comme Jupiter fit des Titans, ou des mauvais génies, qui voulaient le détrôner.

Au dessus du second bas-relief, on voit l'ame de Dagobert figurée par un corps humain qui n'est d'aucun sexe, placée dans le milieu d'un suaire que tiennent ses trois génies protecteurs. Portée vers le séjour de gloire, elle est reçue par la main de Dieu, qui lui facilite son entrée dans le ciel. C'est donc la mort et l'apothéose de Dagobert que nous représente ce monument, construit dans l'abbaye de Saint-Denis, vers le douzième siècle, par les ordres du sage ministre Suger. La *barque*, qui le reçoit après la mort, est la même barque dans laquelle le nautonnier Caron, suivant les anciens, faisait traverser l'onde noire du Styx aux ames admises à la félicité éternelle. Cette barque est le vaisseau Argo, ou céleste, qui mena Jason en Colchide, celle sur laquelle le patriarche Noé se sauva de l'immersion du déluge, l'image allégorique de l'homme du Verseau, représenté penché sur son urne, dont il verse les eaux sur la terre; signe sous lequel le solstice d'hiver avait lieu à l'époque de l'invention des premières fables astronomiques.

Cette barque, placée sur le Styx, voguant au gré des eaux d'un déluge universel, ou, comme dans le ciel, sur le fleuve d'Orion, est donc ici l'image du malheur, ou de la mort; et le voyage qu'on fait faire ici au roi Dagobert, est celui qu'on faisait faire aux initiés dans les mystères sacrés à Eleusis, ou plutôt celui qu'Osiris était censé faire dans les enfers, ou dans les signes inférieurs, puisque ce voyage commence sous le signe du Verseau, *le solstice d'hiver*, et que du moment où Dagobert met le pied dans la barque mystérieuse, il a encore trois divisions, ou plutôt *trois mois* à parcourir pour jouir de la suprême félicité à laquelle il aspire, ou pour arriver à l'équinoxe du printems, l'époque où la Nature se régénère et renaît de nouveau. Or, il est évident que ces reliefs, ou tableaux, nous représentent matériellement la *mort* et la *résurrection*, ou le passage de la mort à une nouvelle vie, dogme des pythagoriciens, qu'on a très-bien rendu sur ce monument, par la *mort* et l'*apothéose* de Dagobert.

Les chapiteaux qui ornaient l'église de Saint Austremoine, dont nous avons parlé plus haut, placés dans ce temple à la suite d'un zodiaque complet, nous représentent absolument, comme les anciens mythologues auraient pu le faire, 1°. la fin de la période annuelle, le déluge, ou la dégradation de la Nature, sous le signe du Verseau, lorsque le serpent du ciel, ou du mauvais génie, introduit le mal dans le monde, et triomphe de la lumière, ou du bon principe; 2° le séjour du Soleil dans les signes inférieurs; le solstice d'hiver et la naissance du Soleil nouveau représenté par un enfant nouvellement né sortant du sein de la Nature; 3° le *paradis*, l'*élysée*, ou le séjour des ames bienheureuses.

PLANCHE ONZIÈME.

Ce qui est sculpté sur la face principale du monument n° 1, nous fait voir le déluge, ou la dégradation de la Nature, sous le signe du Verseau, époque malheureuse qui se renouvelle tous les ans. Dans le milieu du bas-relief, je vois un palmier, l'emblême du Nil, s'élever majestueusement, et au pied duquel partent des plantes aquatiques de nos climats, qui indiquent suffisamment que l'eau forme la base principale du sujet, dont nous avons la confirmation par les autres figures qui concourent à l'ensemble de l'allégorie. Autour de cet arbre mystérieux, le Serpent céleste, celui d'Eve, celui de Sérapis, de Bacchus, d'Esculape, ou plutôt celui qui accompagne la Vierge céleste, soit qu'on l'appelle Isis, Minerve ou Proserpine, paraît s'élever autour de ce palmier et au dessus de la terre pour triompher des choses d'ici bas; ce serpent que nous voyons ici est donc comme celui que nous avons souvent remarqué sur nos monumens égyptiens, le fameux serpent céleste qui fixe l'époque de la dégradation de la Nature, qui précipite les ames dans les régions inférieures, et qui fixe la division des deux hémisphères.

D'un côté, je vois l'homme du Verseau, ou Deucalion, avec sa longue barbe, debout, enveloppé d'un manteau, représenté dans un état de repos, tandis que sa grande urne, entièrement vidée, est appendue à une des branches du palmier, pour exprimer, sans doute, comme faisaient les Egyptiens, que l'eau est le premier agent de la fécondation. Plus bas, on voit un enfant au maillot, posé près du serpent qui le menace; ainsi, Hercule naissant fut exposé à la fureur de deux serpens prêts à le dévorer.

Cet enfant, l'espoir des nations, sauvé des eaux comme Moïse, est l'image du Soleil nouveau, qui doit réparer les maux introduits dans ce monde par l'entremise du serpent. Comme le Soleil ancien dégradé, habitant les signes inférieurs, qu'on supposait absent de la terre et mort pour le faire ressusciter, est représenté par un *homme mort* enveloppé d'un suaire, ayant la tête renversée vers la partie inférieure de la terre, les extrémités ou plutôt les pieds élevés, dirigés sur l'animal céleste, son vainqueur, qui est censé l'avoir culbuté et *renversé* de son trône, comme on voit dans la mythologie celtique, suivant l'Edda, le grand Serpent lancer des flots de venin contre le Dieu Thor, ou le Soleil, que l'animal renverse et jette mort sur la terre. Ce monument et celui de Dagobert, représentent donc la *vie* et la *mort*, comme le bas-relief que nous avons expliqué dans cet ouvrage, page 85, planch. 8.

Sur le revers du chapiteau, que nous avons numéroté 1 (*bis*) de cette gravure, on voit la dégradation complette de la Nature, qui a lieu pendant les trois mois que le Soleil passe dans les signes inférieurs, époque à laquelle on le supposait mort ou enfermé dans le centre de la terre, comme on supposait Osiris, Adonis ou Bacchus, enfermé dans un coffre ou dans un sépulcre, après avoir été vaincu par Typhon, par le mauvais génie, ou par le même serpent que nous voyons placé sur ce monument d'une manière remarquable. Cette mort supposée, ou l'anéantissement où se trouve la Nature par l'absence de son bien-aimé, est exprimée par trois cadavres ou *momies* couchés sur la terre. On a donné à la Nature tous les caractères de la stérilité, mais elle renferme dans son sein toutes les sources d'une fécondation prochaine, comme l'indique le palmier,

qui tient dans ce tableau, ainsi que dans l'autre, la place du centre. L'enfant réparateur qui prendra, comme Horus et comme Hercule, toute sa force au printems pour commencer une nouvelle carrière et rendre à la Nature, par sa chaleur créatrice, toute sa beauté et tout son éclat, est appendu à l'arbre mystérieux dont les rameaux couvrent entièrement la scène. C'est au solstice d'hiver que la Vierge céleste se montre sur l'horison avec son enfant nouveau né, ou le petit Dieu Soleil, l'espérance des peuples, qui paraît sortir ici, comme on le voit dans la théogonie des Indiens, du sommet d'un palmier, l'image de la fécondité.

Les cadavres embaumés à la manière des Egyptiens, sculptés sur ce monument, nous prouvent que non seulement les allégories et les croyances religieuses des anciens peuples se sont introduites dans les Gaules, mais encore leur façon d'ensévelir les morts, et les moyens qu'ils avaient de les préserver de la destruction. L'on sait qu'on a découvert dans plusieurs parties de l'Auvergne, à différentes époques, des momies parfaitement semblables à celles des Egyptiens : on voit à Paris une de ces momies curieuses, dans le cabinet impérial d'histoire naturelle, qui porte cette inscription : *Momie d'Egypte trouvée en Auvergne.* Les bandelettes de celles qui sont figurées sur le chapiteau dont il est question, sont parfaitement semblables à celles que les Egyptiens employaient pour cette opération.

Le chapiteau placé au dessus de celui-ci et numéroté 2, représente le séjour des ames bienheureuses, figurées par plusieurs personnages vêtus d'une robe longue de lin, qu'on peut supposer être blanche, laquelle est connue dans l'Ecriture par la désignation mystique et allégorique de *robe nuptiale*, ou

de *robe blanche*, l'apanage des justes. Ils sont rangés en file dans un bois de palmier, où ils prennent les attitudes simples et décentes qu'on donne ordinairement aux habitans des champs Elysées. C'est aussi la mer céleste, ou l'*océan* de *lumière* des Chaldéens, et la *mer lumineuse*, dont parlent Saint-Justin, Théophile, Saint-Augustin, et même le prophête Ezéchiel : le revers du chapiteau gravé sous le n° 2 (*bis*), représente la suite du bois sacré dont nous venons de parler; le lieu *secret* et *sacré* dans lequel les druides sacrifiaient à leurs Dieux. Il est inutile de s'étendre particulièrement sur les rapports qui existent entre ces deux monumens : nous nous contenterons de dire que l'un est la conséquence de l'autre.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la ville et l'abbaye où se trouvent les monumens dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, sont des lieux mystiques; comme on va le voir, il y a identité parfaite entre les lieux et les choses. Issoire est le nom de la ville et veut dire la *porte d'en bas* ou la *porte inférieure*, et Austremoine, celui de l'abbaye dans laquelle se trouvent les monumens, veut dire le *moine du midi*, d'AUSTRY MONACHUS, dont on a fait le *saint moine du midi*; il est évident, que le prétendu moine du midi canonisé, par conséquent considéré comme habitant du ciel, n'est autre que le Soleil, qui est représenté sur ces chapiteaux dans sa ville d'en bas ou dans les signes inférieurs. Il y avait à Paris un lieu qu'on nommait *tombe issoire*; ce lieu était situé à la barrière d'*Enfer*, et l'on sait de reste que l'enfer est l'image des signes *noirs* ou inférieurs que le Soleil visite tous les ans, dans lesquels il concentre ses

feux brûlans : la *tombe issoire* de Paris est donc la *tombe* de la *porte d'en bas*. Près de là et de la barrière d'Enfer, coule la rivière de Bièvre, dont le nom signifie en celtique *rivière noire* ; en effet, ses eaux sont bourbeuses et noires comme celles du Stix : c'était donc le fleuve de l'enfer des Gaulois. Nous avons observé, en général, que les villes situées dans des lieux bas ou le long des rivières, quand elles sont anciennes, portent des noms qui sont en rapport avec les signes inférieurs, ou avec ceux qui les désignent figurément, comme celles qui sont situées sur des lieux élevés ont une analogie de nom avec les signes supérieurs ou ascendans; et on trouvera sur les monumens publics de ces mêmes villes, ou dans les temples consacrés aux Dieux, des emblêmes ou des allégories propres à en caractériser l'authenticité.

Les monumens que nous venons de décrire sont une preuve de plus, que les allégories de l'ancienne mythologie ont été intercalées dans la religion moderne, puisque les ministres du culte ont souffert qu'on les représentât dans les temples. Ces monumens couronnaient les pilliers ou les colonnes de la nef d'une église bâtie dans le moyen âge, et on sait que le mot *nef* ou *bateau* s'emploie indistinctement; que le bateau, allégoriquement parlant, qu'on voit figurer dans toutes les fables religieuses, est l'image du monde supérieur et des cieux : c'est aussi pour cette raison que les temples des anciens étaient découverts. Les Gaulois sacrifiaient dans les champs et dans les forêts; la voûte auguste du ciel était leur temple. C'est par une suite des idées de l'antique mythologie des Mages, qu'en Europe on peignait encore, dans le treizième siècle, la voûte des églises en

bleu d'azur avec des étoiles d'or ou d'argent, comme un usage plus anciennement consacré, qu'on avait imité des Arabes.

Le ciel était considéré comme une nef voguant sur les eaux, dans laquelle les divinités voyageaient sans cesse : voilà pourquoi nous voyons les signes du zodiaque, ou le cercle des animaux célestes que parcourt le Soleil, représentés dans l'intérieur ou dans la *nef* de nos églises, ainsi que sur leurs principales portes, tels que ceux qu'on voit encore orner celles de la métropole de Paris dédiée à la Vierge, celles de Strasbourg, de l'abbaye de Saint-Denis, ainsi que sur beaucoup d'autres monumens religieux. Ceci nous prouve que ces portes mystiques sont véritablement l'image figurée de la porte du ciel. Tout était mythologique et sacré chez les anciens, jusqu'aux noms des lieux et des villes; et le monde inférieur, ou la terre, était en rapport moralement et physiquement avec le monde supérieur, ou les cieux.

Examinons maintenant les fragmens d'un manuscrit découvert à Thèbes par un voyageur. Ce beau et précieux manuscrit vient d'être publié par M. Cadet, directeur des contributions du Bas-Rhin, qui l'a non-seulement déroulé et restauré avec soin, mais encore qui vient d'en publier une gravure de la grandeur de l'original. Pour bien connaître ce monument, il faut avoir recours à l'ouvrage lui-même ; en conséquence, nous n'entretiendrons ici nos lecteurs que des trois fragmens dont on nous a procuré les dessins. Les sujets mystiques dont il est couvert, nous font connaître les voyages d'Osiris, ou la manière dont les Egyptiens exprimaient allégoriquement les courses de l'astre du jour dans le zodiaque. Le premier

tableau, dont nous allons entreprendre la description, sert véritablement d'introduction aux autres. (1)

PLANCHES

DOUZIÈME, TREIZIÈME ET QUATORZIÈME.

La représentation du règne de l'eau, ainsi que les voyages du Dieu lumière, Osiris, dans la voûte céleste, est le principal but qu'on s'est proposé dans ce monument. Le premier tableau représente l'ouverture de l'année, sous le signe de la balance; l'inondation du Nil y est exprimée par diverses figures emblématiques. Ce tableau est encadré, de chaque côté, par une espèce de colonne qui semble s'élever du milieu d'un lotus, dont le calice de la fleur en forme le chapiteau; le tout est surmonté d'une corniche, selon le goût égyptien, décorée elle-même d'une frise ou d'un bandeau orné d'un sujet allégorique.

D'abord, on voit à l'Orient Osiris assis sur son trône, coîfé de sa mitre et des feuilles d'un palmier, particulier à l'Egypte, et que certains naturalistes ont appelé *phœnix*. Ce Dieu tient d'une main le bâton pastoral, en sa qualité de directeur et de conducteur des peuples; et de l'autre le fleau symbolique de l'agriculture à laquelle il préside, et dont il était censé l'inventeur, comme tous les grands Dieux. Le disque de l'astre bienfaisant, dont il est

---

(1) Nous dirons, en rendant justice à M. Cadet, le véritable conservateur de ce monument rare, que ceux qui voudront s'en procurer la gravure auront la clef de ce qu'il représente, par la seule description que nous donnons dans notre ouvrage des monumens égyptiens, également découverts dans l'antique ville de Thèbes.

l'image, qu'on a placé au dessus de sa tête, ne laisse aucun doute sur le caractère qu'on a eu l'intention de lui donner. Ici le disque du Soleil est porté par un Ibis, dont les ailes sont déployées; mais on remarquera que l'une de ces aîles est placée horisontalement, tandis que l'autre est baissée et dirigée vers la terre ou vers les signes descendans; ce qui exprime parfaitement que le Soleil, dans cette position, a déjà fait les premiers pas vers l'hémisphère inférieur; expression vraiment poétique pour peindre allégoriquement le commencement de sa dégradation, et, par conséquent, les approches de l'intumescence du grand fleuve bienfaiteur de la basse Egypte. L'ibis était consacré à Isis ou à Anubis, parce que les Egyptiens avaient remarqué que cet oiseau s'approche ou s'éloigne du Nil à fur et à mesure qu'il croît ou qu'il décroît, et parce qu'il fait une guerre continuelle aux serpens et aux autres reptiles qui infestent cette contrée. On a placé devant ce Dieu tous les signes caractéristiques de l'eau, et par conséquent de la fécondité : on lui a donné une taille gigantesque, élevée, et un caractère imposant, tandis que les autres sujets qui concourent à l'ensemble de l'allégorie, sont représentés dans une plus petite proportion; manière de peindre le chef suprême du cortége, et de rappeler au peuple que, du haut de son trône, il commande à l'univers.

On voit, d'abord, un groupe de lotus former le piédestal, qui supporte quatre petites statues, images des formes qu'Osiris emprunte des constellations qu'il visite pendant son séjour dans les signes inférieurs; c'est-à-dire, qu'on le voit à tête humaine, à tête d'hippopotame, à tête de chien et à tête d'épervier. Vient ensuite l'image de

l'eau, figurée par un hippopotame posé sur un autel, ayant, d'un côté, une tige de lotus, dont le calice est ouvert, au dessous duquel on voit un vase, ou *amphora*, posé sur un trépied ; et, de l'autre, un bâton augural, la verge, ou le sceptre d'Osiris, sur le sommet duquel ce Dieu est représenté assis : ceci nous apprend qu'il est, comme Neptune, le maître et le Dieu des eaux. Vient ensuite Hermanubis, ou Mercure à tête d'Ibis, dont il empruntait la forme comme génie tutélaire du premier mois de l'année égyptienne, qu'on désignait communément dans les peintures et sur les monumens par un Ibis : posé devant Osiris, il tient d'une main, en sa qualité de secrétaire, un pinceau de *papyrus*, et de l'autre, une tablette sur laquelle il est censé transcrire les décrets et les volontés de son maître tout puissant. Suivant Horus Apollon, les Egyptiens se servaient pour peindre, dessiner ou tracer des figures ou des caractères sur la toile, d'un pinceau ou d'une espèce de plume qu'ils fabriquaient avec le papyrus. Nous voyons ensuite une grande balance, à laquelle préside Anubis, dont il maintient l'équilibre des plateaux, en soulevant, d'une main, un poids qui tient au fléau et qui sert d'indicateur, et, de l'autre, en tenant la chaîne à laquelle le plateau gauche, ou de l'Occident, est appendu, et dans lequel on voit le vase, ou l'amphore du Verseau. Osiris sous la forme de l'Epervier, placé devant Anubis, maintient l'équilibre du plateau de la droite, et il tient de ses deux mains la chaîne à laquelle ce second plateau est attaché : ce plateau contient une feuille de palmier, et au dessus du sommet de la balance, on voit un hippopotame accroupi, image parfaitement en rapport avec tous les emblêmes qui servent à faire reconnaître, d'une manière non équi-

voque, les phénomènes de la nature, lorsque le Soleil, dans le signe de la Balance, ouvrait l'année, fixait l'équinoxe d'automne, dont l'égalité des jours et des nuits est si bien exprimée par l'équilibre parfait qui existe dans les plateaux de l'instrument, qu'on donne, par cette raison, à Thémis, fille du ciel et de la terre; comme l'intumescence du Nil est figurée, non seulement par le vase et la palme contenus dans les plateaux, mais encore par l'hippopotame, animal qui ne se montre jamais sur les terres de l'Egypte qu'à l'époque du débordement du fleuve qui l'arrose, animal auquel on donna, en conséquence, une place et une attitude imposante au sommet de la balance, dont on lui a fait une espèce de trône. Isis, qu'on a placée à la suite d'Anubis, prend un caractère divin; sa taille est noble et élevée : posée debout, elle tient, d'une main, le *tau* sacré, et, de l'autre, une tige de lotus ornée du calice de cette fleur; coîfée de la poule de Numidie (1) et d'une palme, on la voit prendre part à la scène et s'unir à son époux pour répandre sur l'Egypte toutes ses grâces bienfaisantes.

Au dessus des figures que nous venons de décrire, on voit deux frises contenant dans leur ensemble, quarante-trois petites figures accroupies et couronnées d'une palme, comme la grande Déesse. Je les considère comme l'image du temps que le Nil met à gonfler ses eaux; aussi voyons-nous à la tête de chaque colonne, un prêtre les bras élevés, agenouillé devant un trépied, sur lequel est posé un lotus en pleine fleuraison; il rend grâce à la Divinité, et la remercie au nom du peuple : ce pieux exemple était ordi-

(1) C'est la plus belle peintade que l'on choisissait pour en coîfer la grande Déesse.

nairement imité, à la même époque, par tous les habitans de la basse Egypte. On a figuré le disque du Soleil au dessous de cette fleur, pour exprimer que le débordement du grand fleuve de l'Egypte a lieu lorsque l'astre du jour passe dans les signes inférieurs.

Ce tableau mystérieux est couronné par une longue frise, dans le milieu de laquelle on voit la grande Déesse assise à la manière des Orientaux, ayant les bras ouverts, qu'elle étend d'une extrémité de l'horison à l'autre; caractère essentiellement remarquable de sa bienveillance, et dont la prévoyance incommensurable est exprimée par les deux yeux gigantesques qu'on a peints au dessous de ses deux bras. Les seize coudées de la crue du Nil sont représentées ici par huit palmes et huit pygmées, ou petites figures symboliques à tête de serpent, ou sous la forme allégorique de Sérapis, placées le long de la frise, comme on a représenté ce phénomène sur le beau colosse antique du Nil par seize petits hommes que le statuaire a posés adroitement sur diverses parties de son corps. A chaque extrémité de cette frise, on voit un hippopotame accroupi, tenant chacun une balance dont les plateaux sont régulièrement nivelés. Or, il n'y a point de doute qu'ici tout a rapport au gonflement des eaux du Nil, qui commençait à se manifester à l'équinoxe d'automne, lorsque le Soleil prenait son domicile dans la Balance.

Les images suivantes, également tracées sur le manuscrit de M. Cadet, représentent les voyages d'Osiris ou du Soleil, comme ses rapports avec les constellations qu'il rencontre dans sa route; ainsi, nous le voyons sur ces images hiéroglyphiques, parcourir successivement les signes inférieurs et supérieurs, fixer, de cette manière, les

équinoxes et les solstices, pour l'intelligence du peuple et lui rappeler ce qu'il doit à l'agriculture, l'une des principales bases de la religion des Egyptiens. Son repos, dans les solstices, y est généralement figuré par une figure humaine, couchée sur un lit, assez ordinairement formé ou décoré des figures d'animaux, ou plutôt des images des contellations sous lesquelles le Soleil se repose, ou demeure comme en station. Au solstice d'été, c'est le signe du *Lion* dont le lit d'Osiris est composé, comme au solstice d'hiver on voit l'homme, Deucalion, ou le *Verseau*, considéré comme le moteur du Nil, en former la base. Nous voyons, PLANCHE TREIZIÈME, sur le second fragment de ce manuscrit, une fête en faveur de l'agriculture, ou en l'honneur d'Isis ou de Cérès fécondant la Nature. Ce tableau est d'autant plus remarquable, qu'il nous fait voir les usages pratiqués par les Egyptiens dans l'économie rurale, ainsi que les instrumens qu'ils employaient à ce travail. La grande Déesse Isis descend de son trône; placée dans la barque céleste, voguant dans la plaine liquide des airs, dans l'océan céleste, ou sur la mer lumineuse, elle est censée descendre sur la terre, et nous la voyons elle-même, dans une division de notre tableau, ensemencer les terres et féconder les arbres dépouillés de leur verdure (1), représentés ici sans vie et comme de simples squelettes. Dans une autre division, nous la voyons aussi, cette bonne Déesse,

---

(1) Mallet, dans ses Lettres sur l'Egypte, nous apprend que, malgré la chaleur du climat, les arbres y conservent souvent leur verdure pendant plusieurs années de suite; mais il ajoute que l'*hiver* quelquefois les dépouille de leurs feuilles : c'est donc un de ces hivers rigoureux de l'Egypte que nous voyons représenté ici.

conduire les bœufs du labour et une faucille à la main, récolter les moissons. Les prêtres, par l'exposition publique de ce tableau, avaient pour but d'apprendre au peuple que la grande Déesse était non seulement le principe coactif de la fécondation, mais encore qu'elle participait aux œuvres de la Nature, ainsi qu'à ceux de tous les êtres. Dans la frise qui forme la suite de ce tableau tiré du bel ouvrage de M. Cadet, auquel il faut avoir recours, si on veut connaître l'ensemble du monument, on voit toutes les transformations d'Osiris, ou les figures qu'on lui donne, pour peindre les constellations auxquelles il s'unit dans son voyage céleste; par exemple, on y voit un serpent avec deux jambes humaines : on ne peut douter que cette image ne soit celle de Sérapis, qui emprunte les formes du serpent d'Eve, lorsqu'à l'équinoxe d'automne le Soleil, ou Osiris, commence à descendre dans les signes inférieurs, comme on voit plus loin la Vierge, accompagnée de son scarabée, qu'on a placé à la partie génitale de son corps, pour exprimer, sans doute, qu'elle reçoit d'Osiris, son époux, qu'on sait prendre aussi cette forme, la puissance procréatrice qu'elle communique à toute la Nature (1). Elle est inclinée devant le Lion du zodiaque, figuré dans un état de repos absolu. Ce sujet mythologique nous peint, comme sur la sphère, la fin du solstice d'été, ou le moment où le Soleil va quitter le signe du Lion, pour passer dans celui de la Vierge : la reine du ciel se dispose à recevoir son époux; elle s'humilie devant lui. Plus loin, on voit encore Osiris, sous la

---

(1) J'ai remarqué dans beaucoup de monumens égyptiens, qu'on avait placé le *Scarabée*, l'image du Tout-Puissant, sur cette partie du corps de la grande Déesse.

forme d'un scarabée, naviguer dans le vaisseau céleste, qu'on a entouré de plusieurs hippopotames, l'image du mauvais génie, ou de Typhon, pour certaines contrées de l'Egypte; mais l'on sait qu'à Thèbes, ainsi que sur les terres qui avoisinent le Nil, l'hippopotame était regardé comme le symbole de l'abondance, parce qu'il ne se montrait sur la terre qu'à l'époque de l'intumescence du fleuve. Enfin, nous le voyons dans le vaisseau Argo, ou céleste, voyager sous le règne du Verseau, comme Jason, Hercule, Thésée, etc., avec ses compagnons, passer par le solstice d'hiver, que l'on a représenté sur le dernier tableau de la PLANCH. TREIZE, pour arriver à l'équinoxe du printems, régénérer la Nature sous la forme du Taureau céleste ou du bœuf Apis, comme on voit les autres héros conquérir la toison d'or, sous le signe du Bélier. Le règne de l'eau, ou l'abondance des pluies qui arrosent la terre à cette époque, est exprimée dans la PLANCHE QUATORZE par le disque du Soleil, qui verse des torrens, comme on voit Deucalion renverser ses urnes, et le Jupiter pluvieux des Romains, étendre ses bras sur la totalité de l'atmosphère, et déroulant sa barbe humide, se fondre en eau pour désaltérer, à la suite d'une longue sécheresse, les troupes de l'empereur Trajan. Osiris et Isis sont représentés de chaque côté de l'astre bienfaisant, comme les causes premières du phénomène si désiré des Egyptiens. Au dessous, on voit Isis placée dans l'hémisphère inférieur, représentée par l'eau, dans laquelle se perd la moitié de son corps; elle a retrouvé son bien-aimé, son époux chéri; et la résurrection d'Osiris, le retour du Soleil dans les signes supérieurs, est exprimé sur ce tableau d'une manière bien sensible. La grande Déesse, dans sa joie et dans son enthousiasme, lève son disque brillant au dessus

des eaux, ou des signes inférieurs, dans les flots desquels il était censé perdu; et par ce mouvement naturel elle annonce à l'univers entier que le Dieu bienfaisant, le Seigneur, le *Domine Sol* est retrouvé, qu'il est ressuscité, qu'il va recommencer une nouvelle carrière, et couvrir la Nature de ses éclatans bienfaits.

Enfin, les fragmens précieux que nous donnons de ce beau manuscrit, nous font voir les époques les plus remarquables de l'année par rapport à l'Egypte.

1°. Dans le premier tableau (planche 12), la prospérité de l'Egypte est exprimée par l'annonce du débordément du Nil, qui avait lieu lorsque le Soleil passait dans le signe de la Balance, à l'époque fixe de l'équinoxe d'automne.

2°. Dans le second tableau (planche 13), nous voyons les Dieux et les Déesses occupés au labourage, aux semailles, et à la récolte des biens de la terre, dont le travail commençait au printems sous le signe du Taureau, représenté sur un piédestal dans la première des colonnes qui divisent le tableau. Derrière le taureau Apis, ou Osiris tauriforme, on voit la barque du Dieu, ou le vaisseau céleste, qui rétrograde pour annoncer que le règne de l'eau est passé; expression naturellement renforcée ici par le disque du Soleil répété trois fois, qu'on a placé au dessus de la barque et dans lequel on voit le *tau*, ou la clef du Nil, pour exprimer que les trois mois pendant lesquels le fleuve, en gonflant ses eaux, arrose les terres, et que la clef précieuse qui ferme ses écluses ou qui les ouvre à la volonté des Dieux, va se déposer dans leurs mains conservatrices. Dans la dernière colonne du tableau, nous voyons succéder au règne du feu, ou de la canicule, celui de l'eau, exprimé, suivant l'usage, par une barque ou vaisseau formé

d'un serpent; parce que, lorsque l'intumescence du Nil, annoncée par la présence du Capricorne, dont l'image nous est montrée à l'occident et à la suite de la même colonne, posée sur un trône composé des vases du Verseau, qui accompagne ce signe, le vaisseau céleste qui monte à l'Orient lorsque le Capricorne se couche, s'avance dans la mer céleste avec l'hydre femelle, laquelle s'étend sur lui de manière à le couvrir entièrement, ainsi qu'à faire supposer que ces deux constellations absorbées alors par les rayons solaires n'en forment plus qu'une. C'est le même serpent, l'image de la course oblique des astres, celui qui séduisit Eve et Proserpine; c'est aussi le même vaisseau, le symbole du monde, qui paraissent également dans les fables du déluge. Les trois mois d'hiver ou l'espace du tems qu'on supposait Osiris perdu ou mort, sont exprimés dans ce tableau par la triple représentation de ce Dieu qu'on a enfermé dans une caverne, dans un souterrain profond, l'image de l'enfer, du tartare, du séjour de Typhon et de Pluton, qu'on supposait entouré du Cocyte; comme on a fait Cerbère du grand Sirius qui (1) est assis sur la proue du vaisseau, et par conséquent qui monte avec lui. Cependant Osiris, habitant du séjour sombre, dirige encore l'intumescence du Nil, dont la mesure du gonflement des eaux nous est donnée par des degrés dessinés en étages ou superposés les uns sur les autres, qu'il doit graduellement couvrir. On remarquera encore au dessous de l'une des barques, une ondulation qui indique très-bien la hauteur de l'eau contenue dans le fleuve, à l'époque de l'année qu'on a eu l'intention de représenter par cette image.

---

(1) Page 44, ligne 11, *au lieu de* Cyrius, *lisez* Sirius.

3°. Le solstice d'hiver, ou la résurrection d'Osiris, qu'on voit sur le troisième fragment (planche 14), est représenté par l'attitude énergique que prend la grande Déesse Isis, après avoir retrouvé le corps de son époux, dont elle lève le disque étincelant de lumière au dessus des eaux ou de l'horison, pour le rendre aux nations consternées de sa longue absence.

Cette peinture nous prouve de reste que l'Isis des Egyptiens habitait tour à tour les enfers, la terre et les cieux comme Cérès et Proserpine : examinons quels sont les rapports que ces divinités pouvaient avoir entr'elles. Les anciens donnaient le nom de Proserpine à la couronne boréale, qui s'unit à Isis ou au signe de la Vierge, à laquelle on donnait aussi le nom de PRÆSERPENS, *qui précède le serpent*, parce qu'effectivement elle précède le serpent, sur lequel elle est placée dans le ciel : voilà pourquoi on représente souvent Isis et la Vierge comme Proserpine, accompagnée d'un serpent, montée sur cet animal ou sur un dragon. Proserpine, comme les autres déesses qui ont le serpent pour attribut, est donc véritablement la Vierge d'automne ou des signes inférieurs, comme Phèdre, fille de Minos, président d'un tribunal aux enfers, personnage qu'on nomme Pluton ou Sérapis; la petite-fille de Jupiter ou du Soleil épouse un autre Dieu Soleil sous le nom de Thésée. Phèdre est amoureuse de son beaufils; elle meurt et descend aux enfers après avoir été suspendue en l'air : *automnalis desponsata*, disent les anciens sur le mariage de Pluton avec Proserpine. Phèdre est incestueuse comme toutes les divinités qui nous représentent la Vierge céleste : on la peint passionnée pour Hyppolite, le fils de son époux. Les poètes, en faisant un personnage de ce signe céleste, ont dû nécessairement lui prêter de

l'inconstance dans la conduite, puisque dans leurs poëmes ils supposaient que leur Dieu Soleil mourait, et qu'ils voyaient le Soleil nouveau, quils disaient être fils de l'ancien, couvrir ou absorber cette même Vierge de ses feux lorsqu'il prenait son domicile dans ce signe. On adorait aussi la Vierge d'hiver sous le nom de CÉRÈS *noire* ou *ombrée* : comme sa fille Proserpine, elle est montée sur un char traîné par des serpens. Les anciens, comme on le voit, avoient des *déesses noires*, et, par conséquent, des *déesses blanches*. Les modernes ont aussi leurs *vierges noires* et leurs *vierges blanches* : l'une et l'autre divinités ont eu et ont encore un culte dans l'une et dans l'autre religion. Nous pensons donc que ces déesses sont des divinités astronomiques, qui peignent allégoriquement la *lumière* et les *ténèbres*. On peint le Soleil en *rouge* pour exprimer sa force ou sa plus haute exaltation. On peint la Lune, Diane ou Isis, d'un beau *blanc*, pour rendre sa beauté et son éclat : on la peint *voilée*, *ombrée* ou *noire*, pour exprimer sa faiblesse ou sa dégradation. Pour rendre cette expression sensible, les Egyptiens ont quelquefois peint Isis voilée ou enveloppée des pieds à la tête d'une draperie d'un lin assez fin pour laisser appercevoir le nud. La Vierge noire est donc la Vierge des ténèbres ou la Vierge voilée, comme la Vierge blanche est la Vierge de la lumière.

Le Soleil avait aussi des idoles blanches et noires, qu'on honorait aux différens passages des deux équinoxes : ainsi, la Vierge blanche est la Vierge pure, sans tache, et la Vierge par excellence, dont on sollicite la bienveillance, comme la Vierge noire est la Vierge ténébreuse ou malfaisante, qu'on prie d'écarter les malheurs auxquels on est

exposé pendant la vie. Les anciens adressaient des prières aux *déesses noires*, pour les intéresser en leur faveur, et les supplier de suspendre leur maligne influence, comme ils en adressaient aux *déesses blanches* pour les rendre favorables aux moissons, et les protéger dans leurs entreprises. Ils avaient aussi une *Vénus noire*, sous le nom de Mélanie, suivant Apulée. Cette déesse s'unissait à Bacchus, et elle avait un temple et des autels en Arcadie, auprès de celui de ce Dieu. Notre Sainte-Marie Egyptienne (1), qui habite le désert pendant quarante-sept ans, dont le corps est nud, *brûlé* et *noirci* par le Soleil, est une divinité du même genre. Suivant sa légende, elle avait les cheveux blancs comme la neige, se tournait vers l'orient pour prier, et abandonnait son corps à qui voulait en jouir, ce quelle rénouvella n'ayant pas un denier pour payer le passage du Jourdain dans une barque qui appartenait à un avare nautonier. Sainte-Marie Egyptienne est donc aussi une Vierge noire ou des signes inférieurs : elle vit dans un désert, se prostitue à des passagers, comme la Vierge céleste que le Soleil voyageur visite et couvre de ses feux, sans attenter cependant à sa virginité ; elle passe un fleuve dans une barque pour aller trouver un prêtre nommé Zozime, habitant de l'autre rive : elle est comme Isis, qui navigue dans le vaisseau céleste pour aller rejoindre Osiris son époux. La sainte est pauvre ; elle ne peut payer un denier au batelier ou à l'avare Caron, pour franchir le fleuve qui la sépare du bonheur auquel elle aspire ; pour salaire elle lui abandonne son corps : or, il est clair que tout ceci n'est

(1) On voyait à Paris, dans l'église Sainte-Marie-Egyptienne, près la

qu'allégorique. On a répété la même fable sous des formes différentes; dans celles des *vierges sages*, conservatrices de la lumière de leurs lampes, et des *vierges folles* qui, en courant le monde et en folâtrant, laissent éteindre les leurs.

Qui ne verra pas que les vierges sages qui conservent la lumière de leurs lampes, sont une image mystique de la Vierge céleste, éclairée des rayons du Soleil pendant son séjour dans les signes ascendans; comme les vierges folles, qui courent le monde sans lumière, sont aussi celle de la Vierge, qui voyage et qui perd sa lumière lorsque le Soleil passe dans les signes descendans? Les Arabes avaient consacré à la Mecque deux idoles, l'une *blanche* et l'autre *noire*; on honorait la blanche à l'entrée du Soleil au signe de l'agneau, c'est-à-dire, à l'équinoxe du printems; et la noire était honorée à l'entrée du Soleil dans la Balance et à son passage dans les signes inférieurs à l'équinoxe d'automne.

PLANCHE QUINZIÈME.

La grande quantité de sarcophages antiques sur lesquels on a sculpté l'enlèvement de Proserpine, prouve assez que les anciens considéraient cette allégorie comme l'image de la mort. Nous rapportons ici la gravure d'un tombeau antique, qui passait à Aix-la-Chapelle pour être celui de

---

rue Montmartre. une peinture sur verre représentant, dans l'attitude naturelle, la sainte payant son passage au batelier, avec cette inscription : *comment la Sainte offrit son beau corps pour payer son passage*. Ce tableau curieux a été enlevé et perdu.

Charlemagne (1), sur lequel on voit Proserpine enlevée à Cérès par Pluton, ou l'union de cette déesse au Soleil des signes inférieurs. Mercure conduit le char du Dieu des enfers et ouvre la marche; il est lié à cette femme allégorique, qui s'unissait à ce Dieu pour retirer les ames des corps dans lesquels elles étaient engagées. L'automne, ou l'annonce du passage du Soleil dans les signes inférieurs, est exprimée ici par des serpens, des paniers remplis de fruits, que les sœurs de l'infortunée versent au pied du char du ravisseur : c'est donc la dégradation de la Nature, ou la mort, qu'on a représenté sur le tombeau de l'Empereur des Français, par le rapt de Proserpine. Mercure, ou Hermanubis, acccompagne Isis dans ses recherches, lui rend sa parure; il sera bientôt uni à la déesse, pour rendre à l'harmonie universelle du monde la partie éthérée de l'être enfermé dans la tombe : or, il est clair qu'on a eu l'intention de peindre sur ce monument la *mort* et la *résurrection*, par une allégorie différente de celle qui décore un autre tombeau antique, dont nous avons donné l'explication dans cet ouvrage, page 85.

Médée, la fameuse magicienne des anciens, l'épouse de Jason, est le même personnage que Proserpine; comme elle, elle se promène sur un char traîné par des serpens; on peut donc lui donner aussi le surnom de *Prœserpens*, comme on le donne à la déesse des enfers. Le *sit Medea*

---

(1) Ce monument précieux, dont le travail grossier nous montre l'art du Bas-Empire, a été recueilli par les soins de M. de Wailly, architecte, membre de l'Institut, qui le fit placer au Musée Napoléon.

ferox, *invicta que*, d'Horace, convient parfaitement à cette femme inflexible, puisqu'elle est aussi la Vierge des signes inférieurs, qui, accompagnée du Serpent, annonce les désastres et les malheurs de l'hiver. Médée, en grec MÊDEA, veut dire *consilium*, conseil, qui donne des conseils; *genitalia*, parties génitales; *pudenda*, parties honteuses, comme MÊTIS, signifie *consilium*, *prudentia*, le conseil, la prudence. La Prudence est aussi la Vierge céleste, comme Isis, Minerve, Proserpine, Vénus, Médée, Eve, etc. Le mot EVE, ou la *femme serpent*, si on le traduit de l'hébreu, donne des conseils à ADAM, qui veut dire l'*homme*, comme Médée en donne à Jason. MÊTHU, en grec, signifie *vin*; Médée donne effectivement un breuvage à Jason pour le préserver de la fureur des taureaux gardiens de la toison d'or, caractérisés par le mot *phlogeros*, qui vomissent des feux: ce breuvage, elle le donne dans la coupe céleste ou de Bacchus, qui se trouve placée sur la sphère, precisément au côté gauche de la Vierge, sur le dos de l'hydre femelle. Nous allons faire connaître maintenant la figure allégorique dont les Egyptiens ornaient leurs momies.

PLANCHE SEIZIÈME.

La gravure que nous avons sous les yeux est le trait d'une peinture dont on couvrait la partie supérieure de l'enveloppe des momies; elle représente Isis armée de la faulx de la mort.

Les toiles qui enveloppent ordinairement les momies ou les cadavres égyptiens qu'on découvre encore dans les antiques tombeaux de l'Egypte, peuvent se diviser en deux classes; savoir: celles qu'on employait pour les momies

communes, ou du peuple, et celles dont on usait pour la fabrication des momies des personnes illustres ou de distinction. M. Denon pense qu'on employait du vieux linge pour ces sortes d'opérations. « On trouve, dit-il, presque » toutes les toiles déchirées ou raccommodées avec des re- » prises assez maladroitement faites, ce qui indiquerait que » tout le vieux linge était employé à ensévelir les morts; » car on ne peut imaginer que la toile fût rare, à l'abus » qu'on en faisait pour les embaumemens ». Les momies communes ou ordinaires sont, comme les autres, enduites d'asphalte (1), mais simplement ornées d'hyéroglyphes seulement dessinés avec la même liqueur, qu'on tenait plus épaisse que celle dont on se servait pour enduire le tissu. Les autres enveloppes étaient d'abord trempées dans cette liqueur odorante et conservatrice, après l'avoir tendue sur une table ou sur un chassis pour la faire sécher; on la couvrait ensuite d'une pâte semblable à celle dont se servent nos doreurs pour couvrir les pores du bois qu'ils

(1) L'asphalte est une résine brune et dure qui découle des arbres. A l'aide du feu, on réduit ce bitume à l'état liquide; alors il est odorant, très-pénétrant, et sicatif au point qu'il durcit les corps qu'il pénètre et les rend cassant. Je pense que les embaumemens de l'Egypte, sur lesquels nous ne savons rien de positif, se faisaient par une injection d'asphalte, que l'on introduisait dans les veines et dans les artères du sujet que l'on voulait embaumer, après en avoir ôté le sang, les intestins et toutes les parties acqueuses; qu'ensuite on le faisait sécher au four ou au Soleil après l'injection, et que c'était de cette manière que le bitume dont nous venons de parler s'introduisait dans les pores du cadavre au point de le rendre durable, inattaquable par le tems et indestructible, comme le prouvent les momies que nous possédons dans nos cabinets publics et particuliers.

veulent dorer, ce qui couvrait le tissu de la toile au point de le rendre aussi uni que pourrait l'être un panneau de bois, cependant sans lui ôter sa souplesse et sa flexibilité. Sur cette pâte blanche, dont on avait soigneusement recouvert la totalité de la toile destinée à envelopper le corps embaumé, avec des couleurs délayées à l'eau gommée à la manière de nos aquarelles, on peignait des caractères symboliques ou des hiéroglyphes sur la totalité de l'enveloppe. Sur la poitrine du mort, on traçait l'image de la grande déesse Isis dans la posture où nous la voyons ici, à genoux, les bras étendus, armée de deux faucilles ou de deux glaives bien tranchans, et coîfée de la poule de Numide, dont les aîles déployées, qu'elle emprunte de cet oiseau sacré, embrassent entièrement l'horison, comme on peut le voir sur notre gravure. On voit encore dans le cabinet des antiquités de la bibliothèque impériale, et au jardin des plantes de Paris, plusieurs coffres de ces momies égyptiennes, qui sont recouverts de peintures allégoriques du genre de celle-ci.

Les momies ont souvent excité la curiosité des voyageurs. L'homme aime à descendre dans la tombe des morts; un sentiment profond, dont il n'est pas le maître, l'y attire malgré lui: l'œil du sage veut y chercher le grand secret de la Nature, mais il n'y voit plus que l'égalité des rangs et des conditions, tandis que le brigand, attiré seulement par la soif de l'or, ne veut que les trésors que la superstition ensévelissait avec le défunt. On ne sait pourquoi, suivant de Paw, les souterrains de Sakara et de Busiris, qui contenaient beaucoup de momies de femmes, furent fouillés de préférence aux autres. Certains voyageurs disent qu'on prenait plus de soin pour l'embaumement des

femmes que pour celui des hommes : remarque qui nous porte à croire que les Egyptiens faisaient un cas particulier d'un sèxe qui, dans tous les tems comme dans tous les pays, a mérité une attention toute particulière. Les cassettes qu'on découvrit auprès de ces momies, renfermaient, suivant le même auteur, de petites statues d'Osiris, dont le phallus nu était dessiné d'une manière très-énergique, et des pinceaux avec du *surme* ou de l'antimoine, ustensiles propres à noircir les yeux : (on aura voulu dire, sans doute, les sourcils, car on ne saurait noircir la prunelle de l'œil). Cette coquetterie est encore en usage en Egypte, aussi bien qu'en France, où nous voyons certaines femmes se noircir les sourcils, ainsi que les cheveux, avec une dissolution de chaux d'argent.

Ces découvertes, souvent répétées, ont fait dire à plusieurs voyageurs que ce lieu était le cimetière des femmes publiques ; mais rien ne peut autoriser cette opinion, puisque M. Denon a trouvé un phallus humain embaumé, posé sur la partie génitale de la belle momie de femme qui a été découverte à Thèbes, même pendant le séjour de ce savant dans cette ville. Cette découverte prouve assez que les Egyptiens n'attachaient que des idées religieuses dans l'exposition publique de ce principe de la génération, au lieu d'y voir de l'obscénité comme les peuples modernes. L'image du phallus était consacrée dans les temples, et on la révérait comme la divinité dont elle était l'emblême. Un auteur moderne nous apprend que, dans certaines fêtes, les femmes du peuple se travestissaient et dansaient dans les places publiques et dans les rues de Thèbes et de Memphis, d'une façon fort étrange à nos usages et à notre moralité :

elles s'appliquaient aux épaules de grandes aîles semblables à celles qui sont représentées sur quelques figures d'Isis, que nous voyons sculptées sur les temples de l'Egypte et peintes sur les coffres des momies. Ces femmes, gagées par les prêtres, gesticulaient et formaient toutes sortes de mouvemens lascifs, avec l'image sculptée d'un phallus qu'elles tenaient à la main et qu'elles plaçaient de tems en tems d'une manière que la décence ne saurait décrire. Les Egyptiens appelaient ce déguisement mystique *cherubs*, qui signifie en hébreu *multipliant :* c'était donc la fête des *multiplians* ou de la *fécondité*, qui se pratiquait alors à l'équinoxe d'automne, au moment où le serpent et la femme se montrent dans le ciel, lorsque le Soleil prend lui-même la forme mystique d'un serpent, sous le nom de Sérapis; car le mot chérubs veut dire aussi serpent; et l'on a vu dans les tableaux allégoriques que j'ai expliqués plus haut, que Sérapis annonçait ordinairement, sous cette forme, le débordement du Nil, et, par conséquent, la fécondité pour toute la partie de l'Egypte que ce fleuve arrose. Ces mêmes femmes faisaient métier de suivre les enterremens et d'y pleurer. Suivant le salaire qu'elles recevaient des parens du défunt, arrivées aux portes du temple de la grande déesse Isis, où l'on conduisait d'abord les morts avant de les placer dans le dépôt public, elles se lamentaient, se frappaient la poitrine et imitaient, par toutes sortes de gestes et de mouvemens, le désespoir poussé à l'extrême ou le mieux senti. On croit que les grottes qui contenaient les momies des hommes étaient situées près de Memphis, le long de la rive orientale du Nil.

Tous les peuples ont eu des *præficæ*, selon les Romains,

ou pleureuses, dans les cérémonies funèbres, et la grande quantité de petits vases antiques en verre, dont la forme ressemble à une petite fiole dont le col serait extrêmement allongé, qu'on découvre dans les tombeaux en font foi. Sans avoir égard aux diverses opinions qui se sont élevées au sujet de ces petits monumens appelés *lacrymatoires*, parce qu'ils servaient à recevoir les larmes des pleureuses qui conduisaient les morts à leur dernière demeure, opinion tant de fois combattue par les savans de nos académies, nous rapporterons ici, en faveur de Paciaudi, Schoefflin et plusieurs autres, la gravure d'un bas-relief qui couvrait encore, en 1780, le mur de l'église des Charitains de Clermont en Auvergne. On voit clairement, sur ce bas-relief, la confirmation de l'usage des lacrymatoires, que plusieurs savans, et notamment Chifflet et Kirchmann, ont pris pour être simplement des phiolles dans lesquelles on mettait des essences ou des baumes pour parfumer les morts. Il est inutile, je pense, d'en dire davantage sur ce sujet, puisque le monument que nous allons examiner, confirme notre opinion de la manière la plus authentique.

PLANCHE DIX-SEPTIÈME.

Les cérémonies et les usages qu'on observait pour honorer les dépouilles mortelles, ont varié en raison de la superstition des peuples, suivant les localités de leur habitation. Les Egyptiens embaumaient leurs morts, et ils les déposaient dans des caisses de bois de sycomore, de basalte noire, de pierre de touche, appelée *lapis phalaris*, et même de verre,

suivant Hérodote, Strabon, Lucien, etc., telles que celle dans laquelle on suppose que fut enfermé le corps d'Alexandre le grand. M. de Paw combat cette dernière opinion, et croit que la matière transparente qui a été prise pour du verre par les savans grecs que nous venons de citer, n'est qu'une espèce de résine semblable à l'ambre jaune, que les Ethiopiens avaient eu l'art de fondre avant les Egyptiens. Les Grecs et les Romains brûlaient les morts sur des bûchers richement parés. On sacrifiait souvent à l'amitié ou à la reconnaissance sa propre chevelure, ainsi que les choses que le défunt avait le plus affectionné pendant la vie; comme on voyait sacrifier aux souverains, et aux grands de l'état, ainsi que nous l'apprend Homère, des animaux et même des esclaves. On déposait ensuite les cendres dans des urnes de verre ou dans des tombeaux de porphyre, de granit, de marbre précieux ou de pierre, qu'on ornait plus ou moins; ces tombeaux se plaçaient indistinctement dans les champs, sur les bords des chemins ou dans des chapelles souterraines magnifiquement décorées. Les Goths faisaient bouillir leurs morts pour en détacher les chairs, et ils les déposaient dans des tombeaux de pierre creusés dans la masse.

Il est bien certain que le monument que nous avons sous les yeux représente une cérémonie funèbre. Dans le milieu de la composition, je vois une jeune fille, la tête penchée, une bêche à la main, dans la disposition de creuser la terre pour y déposer une urne cinéraire, portée par un autre personnage qui l'accompagne; celui-ci est suivi de plusieurs autres femmes, dont l'une d'elles porte, dans un vase, l'eau lustrale. La lampe funéraire et la cassolette des

parfums qu'on plaçait auprès des morts, sont déposées auprès de la tombe qu'on va creuser : de l'autre côté, on voit deux femmes voilées qui se tiennent à brasse-corps, dont les expressions sentimentales expriment le degré d'attachement qu'elles peuvent avoir pour l'individu qui n'est plus, nommé LUCIA, d'après l'inscription gravée sur le bas-relief.

On ne peut douter que les femmes du cortége funèbre de la jeune Lucia, ne soient les pleureuses, ou *præficiæ*, des Romains, ce qui est bien prouvé par une de ces femmes qui s'est détachée de ses compagnes; elle est assise sur un tertre, et elle tient de chaque main un de ces petits vases, l'objet de tant de contestations, qu'elle approche doucement de ses yeux pour y déposer les larmes dont elle doit compte à la famille de la défunte; près d'elle, on voit une seconde figure de femme dans la même attitude, dont le bras indique la même action. Ce bas-relief, brisé à cet endroit, nous dérobe une preuve de plus en faveur de notre opinion sur le véritable emploi des vases ou phioles lacrimatoires des anciens; mais le sujet qui a résisté aux ravages du tems, est plus que déterminant pour fixer l'opinion générale sur un usage religieux ridiculement contesté.

Cet usage pieux s'est introduit chez les modernes, et nous avons vu même de nos jours des pleureuses accompagner nos morts et les suivre jusqu'à leur dernière destination. Chez les anciens peuples comme chez les modernes, ces femmes étaient placées à la tête des convois. La principale pleureuse, nommée *præfica*, ouvrait la marche; elle se chargeait ordinairement de faire l'éloge du défunt, qu'elle chantait : c'était une espèce de poésie larmoyante, comme

nous l'apprend l'inventeur de la satyre, Lucilius, chevalier romain, grand-oncle de Pompée, dans ces vers :

> . . . . *in funere præficæ*
> *multo et capillos scindunt et clamant magis.*

Ces femmes portaient un costume uniforme analogue à la cérémonie qu'elles pratiquaient, ce qui est encore parfaitement exprimé sur notre bas-relief, sculpté en pierre blanche, de 2 pieds 7 pouces sur 3 pieds 9 pouces de proportion, que je suppose être le fragment d'un tombeau. Voyons maintenant ce que représente l'allégorie peinte qui ornait l'enveloppe d'une momie égyptienne dont la gravure est indiquée PLANCHE SEIZIÈME.

Isis, ou la Nature armée de la faulx mortelle, est représentée ici dans l'attitude de la menace. Elle est donc, dans cette circonstance, la souveraine puissance qui dispose de la vie des humains; elle est la même qu'Hécate qui préside aux enfers, la même que Lachésis, qu'on suppose occupée sans cesse à couper le fil de la vie des mortels; elle est, enfin, ainsi que toutes les divinités de cette nature, l'emblême de *la mort.* La Déesse est représentée les bras ouverts, pour annoncer au peuple qu'elle prodigue sa bienfaisance à toutes ses créatures; qu'elle règle également toutes choses; qu'elle est le principe de la fécondité, de la reproduction annuelle sur la terre, comme dans les cieux, et qu'elle reçoit tout dans son sein, le centre commun où tout rentre, s'anéantit tour à tour pour s'élaborer de nouveau et renaître sous diverses formes. Les deux glaives ou faucilles qu'elle tient dans ses mains expriment qu'elle détruit comme elle crée; ses grandes aîles

sont l'image du tems et de l'espace immense qu'elle habite et qu'elle embrasse. Les quatre personnages qu'on voit représentés dans des tableaux ou divisions particulières, placés au dessus de la figure de la Déesse, sont les quatre saisons ou les quatre grandes divisions du ciel, exprimées sur la sphère par le *Taureau*, le *Lion*, l'*Homme* et l'*Aigle*. Ici ce sont les quatre principaux prêtres d'Isis, qui portent chacun le masque de ces animaux sacrés.

Cette coutume religieuse était consacrée en Egypte pour montrer au peuple l'état du ciel, ou plutôt *l'ordre du jour*; c'est-à-dire, qu'il voyait d'un coup d'œil, par la représentation des figures qu'on exposait dans les temples, et le motif de son adoration et les devoirs qu'il avait à remplir pour la culture des champs. La robe de cette figure est rayée et me paraît être tout simplement une étoffe du pays dont on l'a enveloppée jusqu'aux maléolles ou jusqu'à la naissance du pied, comme la plupart des monumens antiques nous représentent la Déesse Isis.

Les sujets qu'on représentait ainsi sur les suaires ou linceuls des momies, se ressemblent tous : j'en ai vu plusieurs, et ils sont, à peu de chose près, semblables à la copie que nous avons sous les yeux et que nons avons dessinée nous-mêmes. L'attidude, la posture et les atributs qu'on a donnés ici à la Déesse Isis, sont rigoureusement observés dans les peintures qui couvrent la plupart des momies égyptiennes, et il est plus que probable que les peintures allégoriques, uniquement consacrées à l'ornement des morts, s'exécutaient, comme les autres monumens, d'après un modèle ou patron dont l'original était donné par les grammatistes, dont nous avons parlé plus haut.

Les peintures dont on couvrait les coffres et les enveloppes des momies, prouvent assez que les Egyptiens avaient des peintres, comme ils avaient des sculpteurs qui consacraient leurs talens à la représentation des mystères sacrés. Platon parle de peintures précieuses qu'il a vues dans cette contrée. Dans son discours sur cette matière, il distingue de toutes les autres celles qui ornent les tombeaux des rois : il y remarque surtout la beauté des couleurs, et notamment le rouge pourpre et le bleu d'azur, ce qui fait croire que les couleurs riches de tons, se tiraient du règne minéral, et qu'elles se conservaient d'autant mieux qu'elles s'employaient pures et sans mélange. Si l'on en croit les auteurs qui ont traité de la même matière, les Egyptiens tiraient leur bleu d'Alexandrie, où il se fabriquait : ce bleu, que j'ai examiné, ressemble beaucoup à notre *cendre bleu.*

Il est évident pour moi que c'est ce même rouge et ce même bleu d'Alexandrie, apporté en France dès nos premiéres croisades, dont on a enrichi nos temples chrétiens, à l'imitation de l'architecture syrienne ; ce que j'ai imité dans les salles que j'ai fait construire dans le Musée des Monumens français, qui représentent l'état des arts aux époques où l'on employait encore dans nos contrées ces couleurs symboliques et sacrées.

Les voyageurs modernes font mention des peintures conservées dans les tombeaux des rois d'Egypte dont parle Platon. M. Denon, qui a suivi l'Empereur Napoléon en Egypte, dit, dans son bel ouvrage (*Voyage dans la basse et la haute Egypte*), qu'il a vu dans les tombeaux des rois, à Thèbes, des peintures monochro-

mates qui représentent des *hommes rouges* qui coupent la tête à des *hommes noirs*. Il est certain que ces couleurs bien caractérisées, placées dans des tombeaux, ne peuvent être le résultat de l'ignorance ou de la fantaisie du peintre, surtout chez un peuple entièrement livré à la théocratie; il est donc plus sage de penser quelles sont allégoriques comme tout ce qu'on figurait dans les temples, et par conséquent qu'elles ont un sens moral, et je ne crois pas davantage, comme on a pu le croire, que le peintre ait eu l'intention de rendre avec des couleurs aussi tranchantes les tons que présente ordinairement la peau de sujets vivans, en supposant même qu'il ait voulu peindre un *combat de* NÈGRES *contre des* BLANCS. Mais pourquoi, se demandera-t-on naturellement, ces couleurs ne seraient-elles pas emblématiques comme le sont tous les monumens des arts qui s'exécutaient en Egypte? Le *rouge* me paraît être là, comme ailleurs, l'image du *feu*, de la *lumière*, ou l'emblême du *bon génie* et le *noir*, celle de l'*ombre*, des *ténèbres*, ou l'emblême du *mauvais génie*; et nous ne pouvons nous dissimuler que la morale des peuples anciens et modernes roulent sur ces deux principes, que les premiers législateurs ont pris de la nature, et dans lesquels ils ont vu aussi le *bien* et le *mal*. C'est pourquoi nous voyons dans toutes les théogonies l'*ombre* et la *lumière* en opposition, le *bon* et le *mauvais génie* en présence et se combattre, Osiris et Typhon, Dieu et le diable toujours en guerre. J'ai vu un étendard mexicain en coton, sur lequel on a brodé en plumes un mauvais génie, un démon ou le diable, qui, d'une main, est armé de plusieurs

flèches et d'un bouclier, et qui tient, de l'autre, un serpent peint en *rouge* foncé ou rembruni. La figure du génie est *noire*, hideuse; il grince les dents, et son expression est celle de la colère : on voit entre ses jambes, qu'il écarte, le Soleil et la Lune, et au dessous la terre, qu'on a figurée par un globe sur lequel il est monté, et par conséquent qu'il domine (1). Suivant Martianus Capella, Jupiter Ammon avait non seulement un tombeau en Crète, mais encore une initiation religieuse, dont les principales cérémonies consistaient à revêtir l'initié de la peau d'un agneau *noir*, pendant les mystères de la nuit. Or, puisque je vois les principes généraux de la nature appliqués à la morale sous des formes mystérieuses, et représentés par des figures allégoriques sur les monumens sacrés de toutes les nations, je suis donc autorisé à croire que ces peintures, placées dans les tombeaux des rois de l'Egypte, sont l'image de l'immortalité absolue, puisque les hommes rouges, l'emblême de la lumière, sont, dans cette circonstance, vainqueurs des hommes noirs ou des ténèbres, et qu'on n'a jamais vu dans ces peintures sépulcrales les hommes noirs vainqueurs des hommes rouges. Je dis *immortalité absolue*, parce que, dans certains cas, les Egyptiens croyaient à la transmigration des corps : la théologie égyptienne accordait aux philosophes, aux savans et à ceux qui avaient mené une vie sans reproches,

(1) Je n'ai point fait graver ce monument, apporté en France par un voyageur, parce qu'il ne peut intéresser que par ses couleurs et non par une simple gravure.

la faculté de voir leur Dieu suprême face à face, et de monter droit au ciel après la mort. Suivant de Paw, ils avaient assez de sagesse pour ne pas croire aux peines éternelles; mais ils admettaient un purgatoire, ou un lieu d'attente, dans lequel les ames coupables expiaient pendant un temps, les fautes qu'elles avaient commises pendant la vie; après, elles revenaient sur la terre, passaient dans de nouveaux corps pour reprendre une nouvelle existence. Les prêtres de l'Egypte n'auront pas oublié, sans doute, surtout dans le tombeau des rois, de faire représenter à leur manière mystique et sacrée, ou hiéroglyphiquement, l'image du parfait bonheur qu'ils s'étaient réservés le droit d'accorder exclusivement aux personnages qu'ils avaient marqués du sceau de l'approbation pendant la vie, en mettant dans ces représentations le bon génie ou la *vertu*, vainqueur du *vice* ou du *mauvais* génie.

Les trois couleurs dont on décorait nos églises arabes, appelées gothiques, nous paraissent être aussi une imitation de celles qui étaient consacrés dans les temples qu'on avait dédiés au Soleil ou à la Nature, suivant les théogónies des anciens peuples. Nous y voyons l'*or*, le *bleu* et le *rouge* y figurer exclusivement. Les premiers sectaires de la religion, accoutumés aux usages des Orientaux, aimaient à retrouver dans leurs temples ces couleurs sous lesquelles les anciens Mages avaient peint la *lumière*, le *ciel* et le *feu*, et qu'elles leur rappelaient sans cesse l'auteur de toutes ces choses. Quelquefois, on employait le *noir*, pour peindre les *ténèbres* ou le *mauvais génie*; mais alors cette couleur était toujours dominée ou absorbée

par une plus grande quantité d'or, le symbole de la lumière. Pour se convaincre de cette observation, il suffira de visiter nos anciens temples qui ont conservé leur parure primitive. Jetons un coup d'œil sur quelques monumens des Grecs, et nous verrons que l'or, le bleu et le cinabre étaient des couleurs consacrées à la divinité. Bacchus avait un temple à Phelloë et à Phigalie, dans lesquels sa statue était peinte couleur de cinabre. On a érigé à Apollon des statues d'or, dont le visage et les mains étaient peints en rouge. Jésus-Christ, lui-même, par une suite de cet usage consacré aux Dieux chez les anciens, est représenté vêtu de bleu et de rouge avec des cheveux d'or (1).

D'après l'exposé général que nous venons de faire de monumens de l'Egypte que l'on nous a communiqués, on sera convaincu, sans doute, que le ciel et la terre ont été l'origine des fables sacrées, et nous croyons avoir suffisamment démontré que les législateurs, les philosophes et les poètes de l'antiquité ne reconnaissaient pour Divinité que le monde physique, que les causes premières des phénomènes qui se renouvellent annuellement sous nos yeux, et qu'ils ont emprunté de la nature même le fond de leurs fables et de leurs théogonies, qu'ils ont eu l'art de cacher sous le voile séducteur de l'allégorie, dont la clef mystérieuse ne pouvait être connue que d'un petit

---

(1) J'ai cru devoir rapporter ici ce morceau que j'ai imprimé ailleurs, parce qu'il tient à l'ensemble général des anciennes allégories que j'ai eu l'intention d'expliquer dans cet ouvrage.

nombre d'hommes. Ces mystères scientifiques, déposés dans la main des prêtres, n'en reçurent que plus d'éclat, n'en prirent que plus d'importance ; et le peuple, en prenant le change par la manière dont on lui présentait les choses, reçut les impressions morales qu'on a voulu lui donner : et pour lui, la fable ou l'allégorie la plus simple est devenue une histoire palpable. Voilà comment le principe actif, le moteur éternel de la nature, le *feu*, l'*air*, l'*eau*, ainsi que les *astres*, ont été le motif d'un culte public, et comment ils sont encore l'objet de la vénération des hommes les plus civilisés.

FIN.

RÉSUMÉ ALPHABÉTIQUE

POUR SERVIR

DE COMPLÉMENT A L'OUVRAGE.

A.

Abélard, philosophe français du douzième siècle. Religieux de l'abbaye de St.-Denis, est emprisonné pour ses opinions philosophiques. Abélard fonde le Paraclet; il est autant célèbre par ses liaisons amoureuses avec Héloïse, la femme la plus célèbre de son siècle, qu'il épouse en secret, que par ses leçons publiques et ses écrits. Il définit le mystère de la sainte Trinité; ce qui excite contre lui l'indignation des prêtres de son tems. Saint Bernard le dénonce à la cour de Rome comme hérétique, pages 15 et 16.

Adonis. (le culte d') Le Dieu Soleil des Phéniciens passa en Egypte, en Assyrie, en Perse, en Judée, en Chypre et en Grèce. Les anciens auteurs nous ont donné la description des fêtes qui se célébraient en l'honneur de la mort et de la résurrection d'Adonis, de manière à nous faire croire que les modernes ont conservé ce culte sous le nom d'une autre divinité. Sa mort, comme celle d'Osiris, est pleurée par des femmes qui l'appellent de son tombeau, en lui adressant cette prière: *Cher Adonis*, qui veut dire Seigneur, *sois nous propice*; *jette sur nous un regard favorable; reviens et apporte la joie parmi nous*. A Biblos, on adorait le Soleil sous le nom d'Adonis, qu'on appelait, comme Osiris, *Domine Sol*, pages 6, 7, 50, 129. Puisqu'Adonis est le

Soleil, comme Osiris, Mithra, Apollon, Bacchus, Serapis, Hercule, etc.; on trouvera donc dans la fable du Soleil, sous ce nom, des rapports parfaits avec celles qui ont été faites sur cet astre divin sous le nom d'Osiris, d'Apollon, etc.; ainsi tout ce que nous avons dit dans notre Ouvrage sur Osiris, est applicable au Dieu des Phéniciens, Adonis.

ÆLURUS, ou le Dieu Chat, divinité égyptienne; pourquoi il était consacré à Isis, page 10. On le représente également sous la forme d'un chat ou sous celle d'un homme ou d'une femme, avec la tête de cet animal, 117. Les Egyptiens ne bornaient pas seulement leur culte à celui des constellations, mais encore aux animaux qui n'ont pas d'images dans les cieux; le chat est du nombre de ceux-là. Ils l'avaient consacré à Isis, parce qu'ils supposaient que la Lune était accouchée d'un chat : cet animal avait un temple particulier à Babaste. Motifs qui ont fait diviniser cet animal, 10. Plutarque, en parlant des raisons qui firent consacrer le chat à la Lune ou à Isis, rapporte l'opinion de ceux qui ont cru voir, dans la progression du nombre des petits que fait la chate, d'abord *un*, puis *deux*, *trois*, ainsi de suite jusqu'à *sept*, une image progressive de la lumière lunaire jusqu'au premier quartier, et dans la somme des termes de cette progression, l'emblême de la durée du mois lunaire de vingt-huit jours. Il n'ajoute aucune foi à cette origine, qu'il regarde comme un conte, mais il trouve plus raisonnable celle que l'on fait venir des formes variées que prend la prunelle de l'œil du chat, tantôt ronde, tantôt ovale, que l'animal réduit à un trait oblong, et qui par cela même est une image sensible des phases de la Lune.

On a fait aussi du chat un animal consacré au Soleil ou à Osiris; voilà pourquoi on trouve quelquefois sur les hyéroglyphes ses formes unies à celles du scarabée : à Hélio-

polis, on voyait un chat sculpté auprès de la statue du Soleil. Le chat était plus généralement consacré à la Lune, et on croit en trouver la cause dans la forme variée que prend son œil, comme nous l'avons dit page 10. Cet animal a la prunelle de l'œil beaucoup plus irritable : que les autres animaux. Comme tous les animaux et même comme les hommes, il la retrécit d'autant plus que la lumière du jour devient forte ou blesse sa vue. Les Egyptiens avaient des chats sacrés qu'on élevait dans les temples ; ils poussaient le respect pour leur Dieu Ælurus, jusqu'à punir de mort celui qui aurait tué un chat sacré, même par accident. Diodore de Sicile raconte qu'un Romain ayant eu le malheur de tuer un chat, la populace furieuse assiégea sa maison ; et ni l'autorité du roi, qui envoya ses gardes, ni le respect du nom romain ne purent le sauver. Dans un tems de famine, ils auraient péri de faim plutôt que de toucher à l'animal sacré. Quand il mourait de sa mort naturelle, tous les gens de la maison où cet accident était arrivé, se rasaient les sourcils en signe de tristesse : on embaumait le chat et on lui rendait les honneurs divins.

Agathodoemon. Nom que certains auteurs donnent au serpent d'Eve, à l'hydre femelle, qui se traduit ainsi : *génie bienfaisant et maître de la nature*. Ce nom, donné au serpent d'Eve, ne peut convenir qu'aux Egyptiens des rives du Nil, car dans une autre partie de l'Egypte et ailleurs, il était considéré comme *mauvais génie*, page 129. Cet Agathodœmon, *bon génie*, *génie bienfaisant et maître de la nature*, ne peut être le mauvais génie de la génèse qui séduisit la première femme à l'équinoxe d'automne à la saison des pommes, et qui introduisit le mal dans le monde, 101, 129 : ce nom ne doit donc se prendre qu'en

bonne part, et ne peut convenir qu'à un Dieu bienfaisant comme Sérapis ou Esculape. (*Voyez* Sérapis et Esculape.)

Aîles (les) accordées aux figures représentées sur les monumens antiques, caractérisent la divinisation. Explication des différentes positions des aîles données aux divinités, pag. 29, 52, 53, 89, 90, 95, 105, 106, 116, 119, 139; ce que les aîles déployées horisontalement expriment, 66, 109; pourquoi Isis est représentée avec une aîle montante et l'autre descendante, 95.

Amalthée, femme du Dieu Pan, ou la chèvre céleste, découvre la corne d'abondance ; description de cette corne, pages 88 et 89; ses deux filles Æga et Hélicie considérées comme les nourrices de Jupiter, 88 et 89.

Ame, (l') intelligence secrète qui anime toute la nature: définition de l'ame du monde, page 16. L'ame, la raison divine, le souffle ou le spiritus, est la réunion des molécules d'un corps organisé qui, en portant au cerveau toute leur activité, lui donnent à la fois la vie et la pensée. Ce principe de l'existence physique ne meut un corps quelconque, que parce que toutes les parties qui la composent sont vivantes; elle n'est que le mouvement naturellement combiné de la réunion harmonique de plusieurs parties bien organisées et nécessairement liées entr'elles, qui concourent à l'ensemble du corps, qui n'existerait pas sans elle.

Isis était l'image de l'ame du monde, 16 et 17. Les Grecs qui croyaient à l'immortalité de l'ame, comme tous les peuples civilisés, l'ont représentée sous la forme d'un papillon; ils l'appelaient Psyché, qu'ils ont réuni à l'amour : allégorie qui exprime que de l'union intime de l'intelligence, ou *Psyché*, avec l'agent actif de la nature, ou le principe de tout ordre, l'*amour*, doit nécessairement naître l'harmonie universelle du monde.

AMOUR (l') est le principe de la génération universelle et l'origine de toutes nos affections ; il présidait à la volupté. On le fait fils de Vénus, que l'on considérait comme la mère de la génération : *O mon fils !* dit-elle, *toi qui fais seul ma force et ma toute-puissance !* Suivant les Egyptiens, Isis était à la fois Vénus et l'amour, ou la divinité qui a en elle la faculté de procréer et de conserver tous les germes féconds, pag. 16 et 17.

L'amour était aussi adoré comme le père de tous les êtres. Suivant Aristophane, on le fait sortir de l'*œuf* mystique ; on le plaçait au nombre des huit Dieux qu'on honorait dans les mystères d'Osiris, dont les noms furent gravés sur la colonne élevée dans le temple des initiés à Osiris, qu'on fait sortir aussi de l'*œuf* sacré, honoré sous le nom de *Phanès*. Osiris est donc aussi l'Amour des Egyptiens. Les Grecs, plus délicats et plus fins dans leurs allégories que les Egyptiens, ont donné quelquefois une lyre à l'Amour, sans doute pour exprimer que l'harmonie qui règne dans l'univers, enflamme tout et vivifie tout ; que rien ne pourrait exister sans un accord parfait dans les corps, comme dans les molécules qui les composent. C'est ainsi que l'Amour, réuni à l'harmonie universelle, peut être considéré comme le père de tous les êtres. Manière des Egyptiens de représenter l'union des deux sexes ou l'Amour créateur, 70.

ANNÉE, (l') révolution du Soleil qu'on a divisée en quatre saisons et en douze mois. Manière allégorique des Egyptiens de la représenter, page 29. Les Romains ont personnifié l'année sous le nom d'*Anna Perenna* : on l'appelait aussi la mère des années ou des saisons ; on la représentait sous les formes d'une vieille femme, comme on a figuré le tems sous les traits d'un vieillard. Les fêtes en l'honneur d'*Anna* se célébraient au solstice d'hiver. Suivant Ovide, *Anna* est la même que *Thémis* ou la *Vierge cé-*

leste qui porte aussi ce nom et qui ouvrait précisément l'année lorsqu'elle commençait au solstice d'hiver. C'est pour cette raison que certains auteurs l'ont confondue avec la lune ou *Io*. Les modernes, d'*Anna* ont fait *sainte Anne*, qu'ils représentent aussi sous les traits d'une vieille femme. Les Egyptiens voyaient dans la grande Déesse Isis, l'image de l'année, 50.

Anubis, dont le génie poétique a fait un roi d'Egypte, est l'image allégorique du Soleil, lorsque cet astre couvre la constellation du grand Chien, ou Sirius, de ses feux, époque de l'année connue sous le nom de *canicule*, qui donne la fièvre aux hommes et la rage aux animaux, pag. 34 et 35; on représentait Anubis avec une tête de chien; on lui élevait des autels, sur lesquels on faiaait monter un chien vivant : Anubis avait aussi des temples dans lesquels on nourrissait des chiens sacrés en son honneur, 33.

Certains auteurs disent qu'Anubis est fils d'Osiris, 33; d'autres de Mercure, 35 ; enfin, on a dit que c'était Mercure lui-même, et qu'on l'appelait, en conséquence, Hermanubis, 33, 119. Anubis, comme Mercure, était considéré comme l'inventeur des lettres et des arts, et comme le Dieu de l'éloquence, il s'unit, en conséquence, à Apollon, 14 et 35. Attributs qu'on donnait à cette divinité, 136; comme Mercure, il est le gardien des Dieux, leur conseiller intime, 33, 35 et 136; il introduit les ames au séjour céleste, 148; il est le lien des deux mondes, ou de l'enfer et des cieux, 33 et 65; enfin, Anubis accompagne Isis et Osiris dans leurs voyages, comme Mercure accompagne Jupiter, etc., 33, 86, 112 et 119.

Dans certaines cérémonies, les prêtres de l'Egypte mettaient sur leur visage un masque de chien, l'image d'Anubis, 32; la naissance de ce Dieu, représentée d'une manière allégorique, 32; pourquoi l'Ibis lui était consacrée, 135,

fête du bœuf gras, pratiquée encore de nos jours, est une imitation des fêtes en l'honneur du bœuf Apis, 47, 48; diverses positions du bœuf Apis, les diverses manières de le représenter et les fonctions qu'on lui donne dans les fables sous des noms différens, 44, 45, 46; il est représenté sur un monument celtique déposé au Musée des Monumens français, 46, 47; dans certaines cérémonies, les prêtres mettaient sur leur visage l'image du bœuf Apis, 32.

Apollon, Dieu du Jour, ou le Soleil. Le Soleil, chef de toutes les cosmogonies anciennes et modernes, a été et sera l'objet de l'adoration de tous les peuples; en effet, il est le père de la nature, de la vie, et le créateur de toutes choses sur la terre. Le Soleil est l'image de Dieu lui-même qui voit tout et contemple tout du haut de son trône de gloire; c'est ce même Dieu qui parcourt sans s'affaiblir et s'arrêter, depuis le commencement des siècles, l'espace immense des airs, d'où il lance des flots de lumière et de feu qui animent tous les êtres. Apollon, suivant la fable, est fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane; on lui donnait aussi le nom de Phœbus ou *de lumineux* : il est le Dieu de l'éloquence, comme Osiris, page 14.

Les Egyptiens font naître Apollon de Chus et d'une jeune fille d'une beauté extraordinaire : Chus est lui-même le Soleil des signes inférieurs qui s'unit à la Vierge céleste, dont naquit Apollon au solstice d'hiver, comme naquit Horus sous le signe du Verseau, appelé aussi Deucalion et Noé. Dans la fable, on fait naître Chus de Cham, premier fils de Noé, qui vint au monde cent ans avant le déluge, qui eut pour fils à son tour Nembrod (*Nemrod*) ou Orion, fameux chasseur, appelé indistinctement Saturne, Géant, Ninus, Israël ou l'astre d'Horus. Orion meurt comme le Dieu égyptien, son maître, de la piqûre du Scorpion (*Voyez* Osiris et Horus); comme lui, il enseigne le culte du feu.

Dieu, il porte une baguette qu'il a le pouvoir de transformer en serpent, page 78; description de cette baguette magique ou mystique, *idem*.

Artaien, nom que les Gaulois donnaient à Mercure; ce que ce nom signifie, 37.

Arts, (les) en Egypte, étaient soumis à la censure des grammatistes; les peintres et les sculpteurs ne pouvaient rien produire sans en demander le programme à ces docteurs : cette loi n'a pas peu contribué à arrêter les progrès des arts dépendans du dessin, 12; on fixe l'époque de l'introduction des arts en Egypte sous le règne de Sésostris, 1; l'étude de l'anatomie était proscrite aux peintres et aux sculpteurs, 76; les Egyptiens peignaient des figures symboliques sur des toiles dont on couvrait les initiés qu'on recevait aux mystères sacrés, 64; peintures dont ils ornaient les coffres de leurs momies; descriptions de ces peintures, 110, 149, 163.

B.

Bacchus. Le culte de Bacchus était tellement répandu que les poëtes comptent jusqu'à cinq Dieux différens sous le même nom. Cependant il est généralement reconnu que Bacchus est l'image du Soleil, comme Osiris, Horus, Apollon, Pluton ou Serapis, et qu'il est fils de Jupiter et de Proserpine.

Ce même Bacchus, exposé en naissant, sur les eaux, comme Moïse, voyageur comme Osiris, et vainqueur de l'Inde, emprunte, à l'équinoxe du printems, comme toutes les divinités, les cornes du Taureau céleste; aussi l'appellet-on *Bacchus Tauricornis*, 142. Les mystères de ce Dieu sont comparés à ceux d'Osiris : comme lui il avait un culte

en Ethiopie ; comme lui il meurt et ressuscite; il est comme lui coupé en morceaux ; des femmes recueillent les restes de sa dépouille mortelle, qu'elles déposent dans un tombeau, 129. Enfin, il voyage comme Osiris, monté sur un âne, ou l'Ecrevisse, l'une des portes du ciel; il triomphe de l'Inde et met en fuite les Géants, ses plus cruels ennemis, 40 et 41. On fait aussi naître Bacchus d'un serpent et de Proserpine : c'est pour cette raison que le serpent joue un grand rôle dans ses mystères; il préside au labourage comme Osiris et Horus. Comme ces divinités, il parcourt le monde pour y répandre ses bienfaits, 141 et 142. Comme Moïse, Bacchus fait paraître une fontaine d'un coup de baguette; il est comparé à Saint Denis sous le nom de *Dionisyos*. Culte particulier de la tête de Bacchus et de celle de Saint Denis, séparées du tronc, 69, 96. Voici ce qui a donné lieu au culte particulier de la tête de Bacchus : « Dans la guerre des » géants, Bacchus se transforma en *lion* (Ce lion est ici comme ailleurs l'image du solstice d'été), et fit des mer- » veilles, annimé par Jupiter, qui lui criait sans cesse » *Evohé*, courage mon fils! D'autres disent que dans cette » guerre, les Tytans le coupèrent par morceaux; mais que » Minerve prit sa tête lorqu'elle respirait encore, et la porta » à Jupiter, qui, recueillant les restes de ses membres, les » anima de nouveau, après que Bacchus eut dormi trois nuits » avec Proserpine. » Cette mort, ce someil, dans les enfers ou dans les bras de Proserpine, est l'image des trois mois que le soleil passe dans les signes inférieurs après le solstice d'hiver, pour ressusciter au printems, en montant dans les signes supérieurs ; précisément comme Osiris, 129, 142.

Suivant Diodore, il y avait un Bacchus à deux têtes, dont l'une était *imberbe*, et l'autre *barbue*. Je possède le dessin d'un monument Gaulois, sur lequel cette divinité est représentée; je le ferai graver dans un ouvrage sur les Gaules. Bac-

chus est le dieu du vin et des vendanges : on institua des fêtes en son honneur, sous le nom de Bacchanales. Bacchus, indien, que l'on représente barbu, est le même que Sérapis; c'est Bacchus vieux, ou le soleil des signes inférieurs, 92 et 93. *Voyez* Serapis.

Balance, (la) signe du Zodiaque, dont on trouve l'image sur les monumens les plus anciens de l'Egypte. Selon les Egyptiens, le monde a commencé sous ce signe : il est le domicile de Vénus, le siége de Vulcain, et le lieu de l'exaltation de Saturne, page 123. La Balance est l'image de l'introduction du mal; on l'unit au Serpent pour marquer la dépression du soleil; elle annonce le règne du diable, fixe l'équinoxe d'automne, et représente l'égalité des jours et des nuits. Manière de la représenter sur les monumens égyptiens, 134, 135, 136, 137, 138, 142. On donne une balance à la Vierge, à la Justice, comme à Saint Michel et à Anubis, etc., 139. La figure de ce signe prouve l'antiquité du monde, 123 : elle est le symbole de l'eau ou de l'intumescence du Nil, 123 134.

Barque, vaisseau Argo qui servait à la conquête de la Toison d'or, pages 44, 131; c'est aussi l'Arche de Noé, qui joue un rôle dans la fable du déluge, 120, 126, 127; c'est la Barque du jugement dernier dans laquelle on passe les âmes, 56; c'est celle de Caron et de Serapis, comme celle dans laquelle voyage Osiris, 124, 126, 127, 142 et 143; c'est aussi dans la même barque que l'on fait voyager l'ame de Dagobert, roi de France, 126, 127; et c'est aussi celle dans laquelle Sainte-Marie Egyptienne traverse un fleuve pour se rendre dans un lieu de bonheur, 146. Son image annonce le débordement du Nil et le règne de l'eau. Description de la barque allégorique du déluge, 120, 121, 122, 123. Elle est le symbole du monde universel, 124. Pourquoi on appelle le milieu d'une église *nef*, barque ou bâteau, 132 et 133. Cette barque ou l'*Arche* est l'image de la ville de

C.

Le Capricorne est considéré comme la porte des dieux; il est, en conséquence, l'emblème de l'élévation; il est aussi la porte des ames et le domicile de Saturne, 59. Ses rapports avec le débordement du Nil, 29, 59, 66, 104, 243. Il s'unit au poisson méridional ou *Dagon*, dieu des Syriens. Le Capricorne prête ses formes au dieu Pan, 87. Il est aussi l'image d'Osiris, 30, 87; il triomphe du signe du Lion, 104.

Cerbère, chien mythologique, né de Typhon et d'Echidna, avait le col hérissé de serpents. Couché dans un antre aux bords du Styx, il gardait la porte des Enfers. Les uns l'ont fait *triceps*, et les autres *biceps*, mais on lui donne plus communément *trois* têtes. C'est véritablement la fameuse constellation du grand chien appelé Sirius, qui a donné lieu à la fable de Cerbère comme à celle d'Anubis, comme on va le voir. Sirius ou le grand chien, assis sur la proue du vaisseau céleste qui touche le grand fleuve d'Orion, est placé près du pôle, au bord même de l'horison, de manière qu'ils se meuvent l'un et l'autre dans la même direction, et que placé soit à l'orient, soit à l'occident, le grand chien a effectivement l'air de garder l'entrée de l'hémisphère inférieur du Tartare ou des Enfers. L'Hydre femelle, groupée au-dessus de sa tête, et qui marche avec lui, a fait dire que son col, au lieu de poil, était hérissé de serpents, page 118, 243; comme les trois têtes qu'on lui donne sont l'image des trois mois que le soleil passe dans les signes inférieurs, dans les ténèbres ou dans les Enfers.

Cessonius, nom que les Gaulois donnaient à Mercure, description de ce dieu, page 37.

Chérémon, écrivain du tems d'Auguste, passa en Egypte avec Œlius-Gallus. Suivant Strabon, il se fit initier aux mystères d'Isis, et instruire dans la langue sacrée des Egyptiens, page 3. Suidas parle de deux Chérémon, l'un qui écrivait les hiéroglyphes, et l'autre qui était poëte comique.

D.

E.

pages 56, 57, 100, 127; manière de représenter l'Elysée, 130, 131.

Epervier, (l') animal sacré, l'oiseau d'Osiris; il est l'*accipiter*, ou l'aigle de Jupiter; pourquoi consacré au Soleil, page 10; il joue un rôle dans les fables sacrées, raison qui a fait multiplier son image dans les hiéroglyphes; il est l'image d'Osiris; ses positions diverses dans les tableaux des mystères, 45, 51, 77, 79, 91, 116, 119; les prêtres, dans certaines cérémonies, mettent sur leur visage un masque d'épervier, 32; il est l'emblême de la lumière et l'ennemi des ténèbres, 51, 52, 120; on nourrissait des éperviers dans les temples d'Osiris; des prêtres étaient chargés de la garde de ces oiseaux, 120. Les hiéroglyphes représentent souvent l'épervier coîfé de la proue du vaisseau d'Isis, pour exprimer ses rapports avec cette Déesse, et qu'il annonce le débordement du Nil, 59, 66, 79. Epervier représenté avec des bras, 91; et avec les cornes du taureau, 119.

Eternité, espace de temps indéfini; durée qui n'a ni commencement ni fin : manière allégorique de représenter l'Eternité, pages 40, 41, 109.

Etésiens, vents pernicieux qui se renouvellaient en Egypte tous les ans au solstice d'été, et qui se maintenaient au même degré pendant le cours de la canicule; c'est pour cette raison qu'on les appelle vents *étesiens* ou *anniversaires*, page 34.

Evandre, roi d'Arcadie, est le héros d'un poëme solaire; il était considéré comme l'inventeur des lettres et des arts; on lui donne un chien comme à Mercure et à Ulysse; il est fils de Mercure et d'une fille du fleuve Ladon, pages 78, 79.

Eve, ou le signe de la Vierge, est la même qu'Isis, que Proserpine, que Medée, que Minerve, que la Justice, que Cérès et que la Prudence; pourquoi on donne à toutes

G.

H.

déré comme l'inventeur de cette science, 7, 9. Les hiéroglyphes sont la représentation matérielle des fables et des mystères sacrés de l'Egypte, 9, 10. Tableaux hiéroglyphiques exposés en public pour diriger la conduite du peuple, 11 et 12; ces tableaux étaient composés par les prêtres et les savans de l'Egypte, 12; les hiéroglyphes sont divisés en deux classes, 18; on les sculptait en relief et on les gravait en creux, 29.

On croit que cette science a été introduite en Egypte par une colonie éthiopienne.

Hiérophante : c'était le nom qu'on donnait en Egypte au chef du clergé. L'hiérophante, à Athènes, était un prêtre d'un ordre très-distingué, car il était préposé pour enseigner les choses sacrées et les mystères de Cérès à ceux qui voulaient y être initiés; c'est de cette fonction honorable qu'il prenait son nom. On lui donnait aussi le titre de prophète; il offrait les sacrifices à Cérès, comme en Egypte, il était le maître d'orner les statues des Dieux et de les porter dans les cérémonies religieuses, page 44.

Ces hommes savans, comme nos anciens druides, dirigeaient non-seulement ce qui concernait le sacerdoce, mais encore tout ce qui était de l'état : on peut les considérer comme les complices des premiers législateurs, qui ont, par un système réfléchi et profondément combiné, égaré les hommes pour les subjuguer, 1.

Hippopotame, cheval marin ou de rivière, animal amphibie, assez commun dans les régions de l'Egypte arrosées par le Nil. L'hippopotame, comme le crocodile, fut l'emblême du *bien* et de la fécondité pour ceux qui habitaient les environs du Nil, parce que cet animal ne se montrait jamais qu'à la suite de l'intumescence de ce fleuve qui fertilisait leurs terres, pages 91, 141.

Ailleurs, cet animal féroce était, comme le crocodile, l'image du *mal*, celle du prince des ténèbres ou de Thyphon. Ces différentes qualités accordées à cet animal, ont multiplié singulièrement ses images dans les hiéroglyphes, 135, 136, 141; l'hippopotame, suivant Porphyre, désigne le couchant ou les lieux abaissés qui engloutissent les astres dans une partie de leur révolution; il est donc aussi l'image de l'occident, celle de l'eau, etc., 91, 93, 135. Horus ou Apollon dit que l'hippopotame était le symbole de l'impudence, parce qu'il tuait son père, le mangeait et s'accouplait ensuite avec sa mère.

Horus, ou Orus, fils d'Isis et d'Osiris, est le Soleil nouveau ou celui qui est censé naître au solstice d'hiver, pag. 9, 130. On considérait comme ancien le Soleil qui avait fourni une période quelconque, d'après ses mouvemens particuliers, et dont la fin de la course ou de la période était exprimée dans les fables ou légendes, par un supplice quelconque, et par sa mort; on place, en conséquence, sa dépouille mortelle dans un tombeau; on le fait descendre aux enfers et ensuite ressusciter. Ainsi, Osiris considéré comme l'image du Soleil ancien, meurt après avoir fourni sa brillante carrière; Horus son fils, l'image du Soleil nouveau, lui succède au trône, comme Apollon succède à Jupiter; pourquoi on représente Horus dans l'enfance avec une seule mèche de cheveux et le reste de la tête rasé; pourquoi on lui donne, comme à Hercule au berceau des serpens, 19, 112, 129; Horus enfant, représenté sur une pyramide, est l'image du Soleil naissant au solstice d'hiver, mais c'est un Soleil concentré qui renferme dans sa jeune puissance les germes de la fécondation, 22; pourquoi on représente Horus avec un phallus énergique, 30.

Consultons la fable qui a été faite sur ce Dieu, et

nous verrons bientôt les rapports qui existent entr'elle, les voyages que fait annuellement le Soleil et les images des constellations que nous représentent les hiéroroglyphes que nous avons expliqués dans le cours de cet Ouvrage : « Horus, fils d'Osiris et d'Isis, fut le dernier des Dieux » qui régnèrent en Egypte : il fit la guerre au tyran Typhon, » meurtrier d'Osiris ; et après l'avoir vaincu et tué de sa » main, il monta sur le trône de son père. Mais il suc- » comba sous la puissance des princes Titans qui le mirent » à *mort*. Isis, sa mère, qui possédait les plus rares secrets » de la médecine, celui même de rendre immortel, ayant » trouvé son corps dans le Nil, lui rendit la vie, lui pro- » cura l'immortalité et lui apprit la médecine et l'art de » la divination. Avec ces talens, Horus se rendit célèbre » et combla l'univers de ses bienfaits ». (*Diction. de la fab.*, par M. Noel.) Par ce court abrégé, on saisit aisément l'esprit de la fable d'Horus, qu'on peut appliquer à tous les autres personnages du même genre. On voit clairement qu'Horus, qui venge la mort de son père et qui lui succède après avoir tué Typhon, est le Soleil vainqueur des *ténèbres* ou du *mauvais génie*. Horus, ou le Soleil nouveau, se place sur le trône céleste, ou de son père, dès qu'il monte dans les signes supérieurs, mais après avoir fourni sa carrière, les Titans, ou les mauvais génies, le mettent à *mort* : ces Titans sont le Serpentaire, qui marche à la tête des étoiles qui composent la voie lactée, qui paraissent vaincre le Dieu lumière lorsqu'il entre dans le Scorpion pour descendre dans les signes inférieurs, et dont il est censé recevoir la mort ; comme le Nil, ou le Verseau, signe qui fixait la station du Soleil au solstice d'hiver, lui sert de *tombeau*, page 108.

Sa mère le ressuscite, et lui donne les pouvoirs et les talens propres à la civilisation d'un grand peuple. Horus règne

I.

prière que le peuple lui adressait; inscription mystérieuse gravée sur le frontispice de son temple, 4, 6, 9, 14, 16 et 17; elle est la reine du ciel, 140; le système des deux principes est la base de ses mystères, qu'on enseignait en Egypte et à Eleusis, 2, 5, 6, 10, 14, 16, 17, 60, 72; ses rapports avec la Vierge céleste, 53, 73, 74, 75; son trône est dans le ciel : manière de la représenter an milieu de sa gloire, 73; Isis cherche Osiris son époux pendant six mois, 84; elle voyage dans les signes supérieurs et inférieurs, 52, 53, 84, 95, 144; elle s'unit à Sérapis sous le nom d'Isis Pelagique, 36; on lui donne des aîles; différentes manières de peindre ses aîles; ce qu'elles expriment, 29, 52, 53, 90, 95, 105; ces aîles allégoriques accordées à d'autres divinités, 90. Isis se couvre la tête du taureau céleste, 73; elle nourrit un jeune taureau qu'elle tient sur ses genoux; elle allaite des poissons, 103, 104, 106; elle est Io changée en vache, 45, 59. Isis nourrit des chiens, ses fidèles compagnons, 96; elle allaite son fils Horus, 130; elle le porte sur ses mains, 86, 87; elle est nourrice de deux serpens et de deux crapauds; monumens français qui la représente dans cette fonction, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 145, 146, 147; pourquoi elle nourrit aussi deux crocodiles, 102.

On représente Isis voilée comme la Lune; elle est la même que Nehalennia, déesse des Germains, 74, 76, 77, 102; Isis est représentée armée comme Minerve; sous ce déguisement on lui donne le nom de Neitha; elle est le symbole de la Justice et la même que Vénus guerrière, etc., 103, 104, 166. Cette déesse est hermaphrodite comme toutes les grandes divinités; c'est pourquoi on la représente indistinctement sous les formes d'homme et de femme, et même sous les deux formes à la fois, 14, 16, 17, 82, 83 (*Voyez* Osiris); pourquoi incestueuse comme Jocaste,

Nota. Les allégories sur la déesse Isis que nous avons expliquées dans cet ouvrage, suffisent pour bien connaître cette divinité, ainsi que les attributions, qu'on lui donnait, ce qui nous a déterminé à ne rapporter ici aucune des fables auxquelles elle a donné lieu.

Issoire, nom mythologique d'une ville de l'Auvergne; son explication, pages 131, 132; description d'un monument curieux de cette ville, 128. Pourquoi la tombe Issoire, lieu situé près la barrière d'Enfer de Paris et la rivière de Bièvre, qui veut dire la rivière *noire* ou le Styx, est un lieu mythologique; explication du mot *Issoire*, 131, 132.

Ithaque, île de la Grèce dans la mer Ionienne, était le royaume d'Ulysse. Cette île est l'image des cieux, du trône de Dieu ou de la Justice, 28 et 126.

Jugement. Le jugement dernier ou des ames après la résurrection des morts, est un dogme de Pythagore; explication de cette allégorie, 36.

L.

Lacrymatoires, petites phiolles de verre, dans lesquelles les *præficæ*, ou pleureuses, qui suivaient les convois, déposaient leurs larmes, pages 153 et 154.

Laocoon, prêtre d'Apollon et de Neptune, était fils de Priam et d'Hécube selon les uns, et frère d'Anchise suivant les autres. Laocoon, suivant la fable, s'opposa à l'introduction du cheval de bois dans la ville de Troyes. Cette conduite, contraire aux volontés d'Apollon, le protecteur de cette ville, excita la colère du Dieu du Jour contre le ministre de ses autels, qui en reçut aussitôt le châtiment. Un jour, comme il sacrifiait sur le bord de la mer, deux énormes serpens sortirent des flots, se glissèrent jusqu'à lui en sifflant; ils

l'entourent ainsi que ses deux fils, Antiphate et Timbrœus, et les déchirent si cruellement, qu'ils moururent tous trois. Cette fable nous paraît avoir le Serpentaire pour base : d'abord, la ville de *Troye*, qui veut dire la ville *victorieuse*, est une ville sacrée et mythologique; elle est l'image du ciel ou du repos que le Soleil prend au solstice, après avoir vaincu tous les obstacles qui s'opposaient à sa gloire ou à la conquête du ciel. Ainsi, en plaçant Laocoon ou le Serpentaire, armé de son serpent, à la partie la plus élevée du ciel que le Soleil occupe, on voit d'un côté le cheval céleste Ménalippe, nommé dans cette fable *cheval de bois*, descendre et se perdre à l'occident de l'horison, à fur et mesure que le Serpentaire monte et semble le repousser ou travailler à sa ruine. L'autel des Dieux monte dans le ciel avec Laocoon, ou le Serpentaire, et l'on voit à l'orient s'élever au ciel l'hydre femelle ou brûlante, qui monte avec le Nil, l'Eridan ou le fleuve d'Orion, et elle précipite à son tour Laocoon ou le Serpentaire, dans l'abîme de l'occident à mesure qu'elle monte elle-même : voilà le serpent qui sort de la mer et qui tue Laocoon. Cette fable solaire nous a procuré un chef-d'œuvre dans le beau groupe de Laocoon, qu'on voit au Musée Napoléon ; ouvrage grec apporté en France à la suite des conquêtes de notre illustre Empereur.

Quels sont les rapports de Laocoon avec le Serpentaire, Sérapis et Esculape, qu'on représentent comme lui armés de serpens, pages 24, 27, 29, 71, 106.

LION. Le signe du Lion est le domicile du Soleil, qu'on représentait aussi sous la forme d'un lion. Osiris emprunte les formes de cet animal, pages 41, 79, 80, 112, 116, 120 ; le lion avait un culte particulier à Héliopolis, ville dans laquelle on nourrissait des lions sacrés ; son image ornait les monumens publics de l'Egypte ; on le représentait uni au serpent pour exprimer le débordement du Nil, 81, 116, 117,

122. Le lion s'unissait dans les images allégoriques à Sirius, pour désigner les chaleurs du solstice, 117, ainsi qu'à la Vierge céleste, dont on a formé le sphynx : explication de ces allégories, 81, 86. Le Lion est l'image du solstice d'été et du repos d'Osiris; de la vie, 80; manière de représenter son repos, 112, 120, 139, 140 : Régulus, ou le Cœur du Lion, fixait la plus haute exaltation du Soleil, époque de l'année remarquable dans la fable du déluge, 122 *et suiv.*; dans certaines cérémonies, les prêtres mettaient sur leur visage un masque de lion, 32; lion ailé, 105.

Lotos ou *Lotus*, plante aquatique qui croît dans le Nil. Les anciens Egyptiens l'avaient consacrée à Isis et à Osiris, page 10; sa description; motifs de sa consécration, 54. Plutarque dit que les Egyptiens voyaient l'image du Soleil naissant dans la fleur du lotus; elle est le siége d'Osiris ou du Dieu du Jour, 30; cette plante est ordinairement représentée sur la tête des statues d'Isis et d'Osiris; elle forme aussi les attributs de ces divinités. On entoure le trône des Dieux, et principalement celui d'Isis, de lotus, 73.

Le lotus était en grande vénération chez les Egyptiens, et on ne sera pas surpris du culte particulier que ce peuple rendait à cette plante, comme les Gaulois faisaient du gui de chêne, lorsqu'on saura que le lotus croît naturellement sans aucune culture dans toutes les parties de l'Afrique, et que son fruit y sert de nourriture. (*Voyez* ce que M. Desfontaines a dit de cette plante, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, en 1788, page 443.)

Je pense donc que la croissance spontanée et abondante de cette plante, a dû fixer l'attention des Egyptiens et leur faire naître l'idée de la consacrer aux divinités, telles qu'à Isis, à Osiris, et même à Horus leur fils, les images du Soleil, et par conséquent de la reproduction annuelle. En effet,

quelle plante convient mieux aux Dieux de l'Egypte que le lotus, puisqu'elle se reproduit sans culture, et que, par cette raison, elle a dû paraître *divine* à un peuple superstitieux, qui a dû supposer qu'elle croissait par sa propre volonté? Le culte du lotus était tellement consacré en Egypte, qu'on retrouve son image sur tous les monumens des arts. Le sceptre des rois est surmonté d'une fleur de lotus, le bâton augural des prêtres est orné du même symbole, et les Egyptiens ont souvent représenté Isis, Osiris et Horus assis sur une fleur de lotus, comme le trône de la suprême puissance ou de la force régénératrice de l'univers, page 54; il est donc l'image de la fécondité, 133 136, 137, 138.

« Il y a une autre espèce de lotus, que nos botanistes » appellent *Persea*, qui croît aux environs du grand Caire » et sur la côte de Barbarie; elle a des feuilles très-semblables au laurier, mais un peu plus grandes; et son fruit, » de la figure d'une poire, renferme une espèce d'amande » ou noyau ayant le goût d'une châtaigne. La beauté de » cet arbre, qui est toujours vert, l'odeur aromatique de » de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, et celle » de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que » les Egyptiens y avaient attachés, puisqu'ils l'avaient consacré à Isis, et qu'ils plaçaient son fruit sur la tête de » leurs idoles, quelquefois entier, d'autres fois ouvert, pour » faire paraître l'amande. » Du tems d'Hadrien, les habitans d'Alexandrie donnèrent au lotus le nom d'*Antinoïa*, du nom d'Antinoüs, favori de cet empereur, qu'on a souvent coïfé de cette fleur dans les statues. Mungo-Park, dans son voyage d'Afrique, donne la manière de récolter le lotus et d'en faire une espèce de pain ou de gâteau, dont il compare le goût à celui de notre pain d'épice.

Loup, constellation. Le Loup céleste s'unit au serpent introducteur du mal; il accompagne toujours le Scorpion, qui tue

Osiris, pag. 10, 11, 20; on a fait du Loup céleste, Macédon, fils d'Osiris et frère d'Anubis. Macédon suit son père dans ses voyages, 33; la constellation du Loup est aussi Lycaon; pourquoi ce roi est changé en loup, 68; il vient au secours d'Osiris dans le combat de ce Dieu avec Typhon, 20. Pourquoi Sérapis emprunte les formes du loup, 70.

Lycaon, roi d'Arcadie, fils de Titan et de la terre, bâtit la ville de Lycosure sur une haute montagne de la Grèce. Explication de la fable mythologique dont on a fait Lycaon le héros; pourquoi il est changé en loup comme Anubis, page 68.

M.

Marie Egyptienne, vierge noire, brûlée par le soleil; elle est la vierge des signes inférieurs, habite un désert, voyage comme Isis, et traverse un fleuve dans une barque pour aller rejoindre son amant ou le soleil. Explication de la fable qu'on a fait à son sujet, page 146 147.

Masques. Masque d'Osiris, composé des formes de l'homme, de celles du lion; pourquoi cette double forme, page 22.

Les masques sont une invention ancienne, 31. Les acteurs jouaient leurs rôles sous des masques. La forme et les traits de ces masques étaient variés suivant les rôles; la bouche était grande et fabriquée de manière à servir de porte-voix; l'ouverture des yeux était grande et percée de manière que l'on apercevait dans les yeux de l'acteur la passion qu'il devait mettre dans son rôle. Ces masques étaient d'autant plus nécessaires que les femmes, chez les anciens, ne jouaient point la comédie, et que les rôles de femmes étaient remplis par des hommes qui s'habillaient en femme.

Les prêtres d'Osiris portaient dans les cérémonies reli-

gieuses des masques qui représentaient les figures des constellations célestes, avec lesquels Osiris ou le soleil était en rapports, 31, 32, 54.

Medée, fille d'Eétès et d'Hécate, supposée grande magicienne, est un grand personnage comme Isis et Proserpine. Elle épouse Jason et lui facilite la conquête de la Toison d'or; on lui donne le nom de *Prœserpens*; elle est la même que la vierge céleste; comme Hécate, sa mère, elle habite les enfers, pages 39, 43, 69, 95, 100, 101, 109, 113, 146, 147, 148, 149, 159, 160.

Mendés, dieu égyptien que l'on croit être la même divinité que Pan, page 1ère; il est aussi l'image d'Osiris, et on le reconnait à ses cornes de bouc et à ses pieds fourchus, 87; on lui donne des aîles, *id.*; diverses manières de le représenter, 109, 110 et 111. Cette divinité est dessinée d'une manière remarquable sur la table Isiaque conservée dans le cabinet impérial des antiquités, à Paris.

Ménès, premier roi d'égypte, passe pour le fondateur de l'Empire égyptien; on prétend qu'il bâtit Memphis, et qu'il fixa le Nil près de cette ville, en le resserant par une chaussée. On parle d'un déluge sous son règne, page 120. On ignore l'époque à laquelle vivait le roi Ménès; on suppose un déluge sous son règne; ce règne est donc le terme d'une période solaire, 10.

En suivant l'histoire de l'Egypte, je suis autorisé à croire que Ménès est un Dieu Soleil. Hérodote et Diodore de Sicile disent que ce fut Ménès qui fonda la religion égyptienne, qui donna le nom d'Osiris au *Soleil*, et celui d'Isis à la *Lune*. Il fut déifié après sa mort; on ajouta le nom d'Osiris à son nom : Ménes-Osiris; on l'adorait à l'égal de ce dieu suprême. Dans le beuf Apis, on voyait Ménès comme Osiris; on lui éleva des autels, des temples, et on lui érigea des tombeaux, comme à toutes les divinités solaires.

Mercure ou *Hermes*, fils de Jupiter, était considéré comme

le messager des Dieux ; suivant les poëtes, il était chargé des emplois les plus secrets et les moins honnêtes ; il est aussi le dieu du commerce et des voleurs ; description des attributions qu'on lui donne, comme à Hermanubis, pag. 35, 36, 136. Le chien lui était consacré comme à Anubis, 34, 35 et 71. On donne aussi un chien à Ulysse et à Evandre, pourquoi cet attribut, 71.

Mercure, comme Anubis, est le dieu de l'éloquence, et passe pour l'inventeur des lettres et des arts, 14, 35. Il accompagne Isis dans ses voyages, 148 ; il est uni au Bélier céleste, et le porte sur son dos comme fait le *bon pasteur* ; comme Anubis, Mercure est le lien des deux mondes ; il introduit les âmes au séjour céleste : c'est pour cette raison qu'on le représentait sur les tombeaux, 148. Origine du caducée comparé à la verge d'Aaron, au sceptre des rois ; description du caducée, 78. Mercure, comme Anubis, s'unit à Osiris, à Isis ou à la Lune, et les accompagne, 78. Mercure porte Bacchus, 86. Mercure gaulois sous les noms d'*Artaïen* et de *Cessonnius* ; description des atrributs qui servent à les faire reconnaître, 37. Culte des Celtes, en en l'honneur de *Mercure, Cochon* ; inscription de la ville de Langres, qui constate ce culte, 37, 38 et 39. Pourquoi Aaron est comparé à Mercure, 78 et 79. Mercure découvre une tortue après la retraite des eaux du Nil, 113.

Michel (Saint), est le premier des archanges ; ses rapports avec Anubis et Persée, que l'on nomme *Chélub*, pages 42 et 119. Pour ses attributions (*voyez* Anubis.)

Minos, roi de Crète, de Jupiter et d'Europe, père de Phèdre, président de la cour infernale, tenant un sceptre à la main, suivant Homère, et suivant Virgile, une urne fatale dans laquelle était renfermé le sort des humains ; est aussi le dieu Serapis des Egyptiens, et le Pluton des Grecs, etc.

Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, que

l'on supposait le fruit de la passion que Pasiphaé, femme de Minos, avait eu pour un taureau blanc ou *lumineux*. C'est encore le ciel qui a donné lieu à cette fiction. Si l'on consulte la sphère, on verra dans le ciel, lorsque le soleil des signes inférieurs couvre de ses feux le Serpentaire, Serapis ou Minos, le Taureau au zénith du ciel, le symbole de la lumière (c'est pourquoi il est *blanc* ou *lumineux*), et la vierge céleste à l'horison de l'occident; de manière que Minos ou le Serpentaire, placé dans l'hémisphère inférieur au-dessous du Taureau, est censé présider son tribunal, enfoncé dans les enfers, pendant que sa femme, la vierge ou Pasiphaé devient amoureuse du taureau lumineux ou blanc, parce que ces deux constellations, réunies sur l'horison, ont véritablement l'air de marcher ensemble, page 46.

Mithra, l'emblême du feu ou le dieu des Perses, que les anciens ont fait naître d'une pierre, par allusion à l'étincelle qui sort de la pierre que l'on frappe. Suivant Hérodote, Mithra est l'image de l'amour, principe actif de la nature par qui tout se féconde et se perpétue. Il est le soleil comme Osiris, Bacchus, Adonis, Atys, Apollon, etc., page 67. On lui a élevé des monumens dont plusieurs nous sont parvenus. Mithra monte le taureau équinoxial, que l'on fait périr comme Osiris de la piqûre du Scorpion, qui détruit la partie génératrice de son corps. On l'appelle aussi le *Bélier* ou l'*Agneau*. La religion mitriaque a servi de base à celle des modernes; on suppose aussi qu'il a bâti des pyramides en Egypte. (*Voyez* pyramide), description de l'antre de Mithra, 7 et 8.

Momies, cadavres embaumés par les Egyptiens. Momies d'égypte, trouvées en Auvergne, et déposées à Paris, page 150. Description de l'embaumement des Egyptiens, 150, 151, 152, 153. Coffre de momies en sycomore, etc., 154.

Autres coffres *idem* en verre ou en ambre jaune, 155. Description des peintures dont on ornait les coffres des Momies, 157, 158.

Mystères, (secret.) Le secret des francs-maçons est un mystère comme la transsubstantiation. En matière de religion, c'est une proposition inintelligible, souvent impossible et même incompréhensible que l'on présente à la crédulité des peuples. Il y avait en Egypte les mystères d'Isis et d'Osiris, et en Grèce, ceux de Cerés, institués à Eleusis, suivant Diodore de Sicile, par Erecthéé, quatrième roi d'Athènes. Cette fête se pratiquait tous les ans dans cette ville, et tous les quatre ans, dans quelques provinces de la Grèce, sous le nom de fêtes *Eleusinies*; les savans et les philosophes se faisaient initier à ces mystères, page 2.

Les mystères d'Eleusis excitèrent la risée de certains philosophes : Diogène et Socrate refusèrent l'honneur de l'initiation; ce dernier disait, *si les mystères sont mauvais, je ne pourrai m'empêcher de le déclarer à ceux qui ne sont pas initiés, afin de les en écarter; s'ils sont bons, je m'empresserai, par humanité, de les faire connaître à tout le monde.* Quel était le but de ces mystères, 163, 164.

Mythologie, langage divin ou sacré. Son origine est dû aux phénomènes de la nature, pages 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc. La preuve compose le corps entier de cet ouvrage.

N.

Neitha, nom qu'on donnait à Isis guerrière ou armée comme Minerve; elle est la Vierge céleste unie à Mars, dont on a fait la Justice, Venus guerrière, etc., pages 104, 106, 107.

Nil, (le) fleuve qui roule ses eaux dans la basse Egypte; ses débordemens réguliers par lesquels il féconde les terres,

luge, Noé s'occupe du labourage, plante la vigne et s'enivre. Ses enfans Sem, Cham et Japhet remarquent la nudité de leur père, qui s'était endormi à la suite de ses vendanges. Manière allégorique de peindre l'automne, ou l'introduction du froid. Adam s'aperçoit également qu'il est nud, qu'il a besoin de se couvrir pour se préserver du froid, après avoir mangé des pommes. Il est inutile, je pense, de rappeler ici à quelle époque de l'année on récolte ce fruit, page 100, 101. Noé se sauve du déluge dans une barque, 126, 127; ce que c'est que le déluge de Noé, de Deucalion, de Xixutrus, etc., 121 *et suiv.*

O.

OEdipe, roi de Thèbes, est un personnage mythologique. OEdipe, provoqué par le fameux sphinx qui désolait l'Egypte, explique l'énigme que le monstre proposait aux passans; il épouse sa mère, le prix du vainqueur. Ce roi est l'image du Soleil, ainsi que le sphinx. L'énigme mystérieuse que l'animal chimérique propose aux passans, est l'expression allégorique du passage du Soleil dans le signe de la Vierge, lorsqu'il quitte celui du Lion; de manière que cet astre prenant complettement son domicile dans le signe de la Vierge, qu'il absorbe par sa lumière et qu'il couvre de ses rayons, l'épouse véritablement, comme OEdipe épousa Jocaste. De ce mariage incestueux, OEdipe eut des enfans comme Osiris et comme Jupiter; enfans qui le détrônent ensuite et règnent à sa place. Ce roi malheureux reconnaît son crime, se prive de la lumière en déchirant ses yeux: il voyage sans voir le jour, devient errant, uniquement accompagné de sa fille Antigone; ses fils se disputent mutuellement l'empire de Thèbes et se détrônent tour à tour.

mier, selon eux, était le Soleil, Dieu *suprême*; du second, on en faisait un Dieu *incarné* ou terrestre, qui avait épousé sa sœur Isis, dont il eut cinq enfans; enfin, on supposait que le troisième avait épousé sa sœur, qui se nommait comme sa mère. (*Voyez* page 83, l'explication que nous avons donnée sur les liaisons incestueuses des divinités en général.)

Les historiens grecs font Osiris fils de Jupiter et de Niobé, et mari d'Io, qu'il épousa lorsqu'elle se sauva en Egypte pour fuir les persécutions de Junon. On sait de reste qu'Io, fille d'Inachus et d'Ismène, changée en vache par Jupiter, pour la soustraire à la colère de Junon, est la même qu'Isis; on donne à Isis les cornes d'Apis ou du taureau équinoxial, pour exprimer son union avec Osiris ou le Soleil, lorsqu'il prend son domicile dans ce signe, pag. 45, 59. Niobé, qu'on supposait fille de Tantale, sœur de Pelops et femme d'Amphion, roi de Thèbes, est aussi la Vierge céleste à qui Homère, dans cette fable, donne douze enfans, par allusion aux douze signes du zodiaque, qui descendent tour à tour dans les signes inférieurs, et qu'elle voit périr sous ses yeux lorsqu'elle y descend elle-même. Sa douleur est extrême, comme celle d'Isis lorsqu'elle perd Osiris son époux; ses larmes coulent en abondance, et les Dieux, sensibles à sa douleur, la métamorphosent en rocher, qui distile encore l'eau goutte à goutte. En se pénétrant bien de l'esprit allégorique qui a dirigé toutes les fables anciennes, on verra que les larmes versées par Niobé; que cette eau qui découle du rocher, sont l'image du Verseau qui renverse sés urnes sur la terre, lorsque le Soleil le couvre de ses feux; enfin, Niobé pleurant est Isis qu'on peint au solstice d'hiver, sous la forme d'un vase criblé de trous, par lesquels s'échappe l'eau qu'il tient enfermé pendant les autres époques de l'année.

« Les symboles ou les marques par lesquelles on désignait

» Osiris, sont une mitre, un bonnet pointu et un fouet à la » main; quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait » sur la tête un globe ou une trompe d'éléphant, ou de » grands feuillages de palmier ou de bananier. » Ce que désigne cette allégorie (*voyez* palmier). Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnait une tête de taureau ou d'épervier, avec un *tau*, qu'on a pris pour une croix, 10, 117; les Egyptiens adoraient aussi Osiris sous les divers noms d'Apis et de Sérapis, 41.

« Osiris, disent encore les auteurs grecs, ayant laissé le » royaume à Egialée, son frère, il alla s'établir en Egypte, » où il régna avec Isis dans une grande union, s'appliquant » l'un et l'autre à polir leurs sujets, à leur enseigner l'agri- » culture et plusieurs autres arts nécessaires à la vie, 35, » 134. » Isis elle-même enseigne aux hommes à cultiver la terre et à faire la moisson, 139, 140, 141, 142. « Après » cela, il se proposa d'aller conquérir l'univers, moins par » la force des armes que par la douceur de la persuasion, » et pour cela il se mit en campagne avec une armée toute » composée d'*hommes* et de *femmes*, laissant la régence de » son royaume à Isis son épouse, assistée de Mercure et » d'Hercule, dont le premier était chef de son conseil, et » l'autre intendant des provinces. »

Ce paragraphe peint parfaitement le voyage que le Soleil fait dans le zodiaque; son armée est composée d'*hommes* et de *femmes*, ou des constellations qui couvrent la voûte céleste; ses rayons bienfaisans sont l'image de la douceur et du bonheur qu'il porte chez les nations qu'il visite. Le conseil d'Isis ou de la reine régente est composé de Mercure et d'Hercule, parce que lorsque la Vierge céleste, ou Isis, placée comme sur un trône, lorsqu'elle est montée au zénith du ciel, l'Ecrevisse ou Mercure, qui prend son domicile dans ce signe, se trouve à l'horison de l'Orient, et la cons-

tellation d'Hercule au côté opposé, c'est-à-dire, à l'Occident; de manière que la grande déesse, placée dans le milieu de ces deux constellations, se trouve véritablement au milieu de ses ministres comme un souverain qui dicterait des lois. On remarquera encore que le chef du conseil, Mercure, tient la place d'honneur, la droite ou l'orient. (*Voyez* ce que j'ai dit sur la prédilection accordée à la à la droite, pag. 55, 56, 57, 58, 59.) Continuons:

« Osiris parcourt d'abord l'Ethiopie, où il fit élever » des digues contre les inondations du Nil, comme le roi » Ménès. » (Ceci indique très-bien que l'on a supposé le départ d'Osiris à l'équinoxe du printems, époque à laquelle les eaux du Nil sont rentrées dans leurs limites, et celle où le Soleil commence ses voyages dans les signes supérieurs.)

« De là, il traversa l'Arabie, les Indes, vint ensuite » en Europe, parcourut la Thrace et les contrées voisines, » laissa partout des marques de ses bienfaits; amena » les hommes, alors entièrement sauvages, aux douceurs » de la société civile, leur apprit l'agriculture, à bâtir » des villes et des bourgs, et revint comblé de gloire » après avoir fait élever partout des colonnes et d'autres » monumens sur lesquels étaient gravés ses exploits. » Cette phrase est allégorique comme les autres: l'agriculture, qu'on suppose que le Dieu enseigna aux nations, est l'image du printems, époque à laquelle les Egyptiens devaient s'occuper de mettre leurs terres en valeur, 139, 140, 141, 142; les villes qu'on lui fait bâtir, comme à Cadmus, à Orphée et aux autres divinités solaires, ainsi que les monumens qu'on lui fait élever, sont, allégoriquement parlant, la peinture du repos qu'il prend au solstice d'été, comme la description de son retour va nous annoncer sa mort.

« Ce prince, de retour en Egypte, reconnut que son frère » Typhon avait cabalé contre le gouvernement, et qu'il

» s'était rendu redoutable. » C'est l'image du combat qui » a lieu entre la *lumiere* et l'*ombre*, le *bon* et le *mauvais principe*, dont nous avons parlé pages 5, 17, 41, 42, 56, 57; c'est le combat des géans contre les Dieux, du diable contre le Dieu de gloire, etc., pages 51, 129; c'est, enfin, comme on va le voir, celui d'Etéocle et de Polinice, 84.

« Osiris, qui avait l'ame pacifique, chercha à calmer » cet esprit ambitieux; mais il ne put se garantir des » embûches de Typhon. Typhon l'ayant invité un jour » à un grand festin, proposa, après le repas, aux conviés » de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, pro- » mettant de le donner à celui qui serait de même gran- » deur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés fer- » mèrent le coffre et le jettèrent dans le Nil. » Ce coffre est l'image du tombeau dans lequel fut enfermé Osiris, ainsi que toutes les divinités solaires; c'est, comme nous l'avons démontré, la peinture allégorique du séjour que fait le Soleil dans les signes inférieurs, 43. Le Nil, qui reçoit le corps d'Osiris, exprime que cette prétendue mort d'Osiris a lieu pendant l'intumescence du fleuve, c'est-à-dire, au solstice d'hiver, sous le signe du Verseau.

« Isis, informée de la fin tragique de son époux, fit cher- » cher son corps; et après des peines infinies, elle le trouva » sur les côtes de la Phénicie, où les flots l'avaient jeté: » elle le rapporta à Ibidos, ville d'Egypte sur le Nil, où le » elle lui fit élever un magnifique monument, 16; après » cela, elle s'occupa du soin de venger sa mort. »

Dans toutes les théogonies, la mort du Dieu Soleil, quel que soit le nom qu'on lui donne, est pleuré par des femmes; son corps est recueilli par ces mêmes femmes, et mis ensuite, par elles, dans un tombeau, 5, 129, 143; manière de représenter sa résurrection, pag. 40, 52, 141, 142, 144. M. Noel dit fort judicieusement, dans son Dic-

est aussi l'image de la révolution annuelle du soleil. Osiris et Isis sont ordinairement coiffés de feuilles de palmier, 45, 116. Tête d'Isis sur un tronc de palmier, considéré comme l'*arbre de vie*, 69. Explication de cette allégorie, que l'on a universellement adoptée dans les mystères religieux, 70, 71, 130, 131. Isis représentée avec une branche de palmier, 93. Palmier appelé *phœnix*, 134.

Pan, ou le *Grand-Tout*, est l'image de la fécondité; il était honoré en Egypte sous le nom de Mendès; on lui donnait la forme d'un bouc; il emprunte les ailes de l'aigle ou de l'épervier; il est Osiris, page 87. Pan reçoit ses attributs de la chèvre céleste et de ses chevreaux; sa flûte aux sept tuyaux est l'image de l'harmonie universelle du monde; il présidait à la génération des êtres, 87. Certains auteurs le font fils de Pénélope, 88. Diverses manières de représenter ce dieu; attributions qu'on lui donne, 109, 110 et 111.

Poeas, père de Philoctète, est un des noms que l'on donnait au Soleil, page 28,

Pénélope, femme d'Ulysse, est comparée à la Vierge céleste qui reçoit les caresses du dieu Soleil, sans perdre sa virginité. Ulysse voyage comme le dieu du jour; il est absent de sa femme pendant vingt ans. Suivant certains auteurs, Pénélope eut des particularités avec plusieurs de ses courtisans, dont il est résulté le dieu Pan, l'image du *Grand-Tout* ou du monde universel: c'est donc Isis, *magna mater*, mère d'Horus, la mère du monde, du principe de la génération, du Soleil, page 88. Si l'on décompose le nom de Pénélope, Pênelôps en grec, on saura que ce nom exprime parfaitement le travail que l'on supposait que cette femme faisait le jour et qu'elle défaisait la nuit, puisque le mot Pênelôps veut dire *femme à belle face qui déroule le fil de la trame qu'elle a roulé*, et qu'effectivement Pénélope, pour tromper ceux de ses amans auxquels elle avait donné

l'espérance de ses faveurs, promit de se déclarer après avoir achevé une pièce de toile à laquelle elle travaillait pendant le jour, et qu'elle défaisait pendant la nuit. (*Dict. de la Fable.*)

Phallus, l'emblême du principe actif de la nature, de la génération, et par conséquent de la fécondité, avait un culte et des autels. Le Phallus est un des attributs d'Osiris : différentes manières de le représenter; description de l'état physique, pendant l'hiver, des parties de la génération qui accompagnent le Phallus, page 31. La représentation du Phallus n'était point considérée comme indécente, 108, 109 et 110.

Fête du Phallus en Egypte, sous le nom de *Cherubs* ou des *Multiplians*; description de cette fête, 152, 153. Phallus, humain, embaumé, trouvé sur le corps d'une momie, 152.

Phèdre, personnage astronomique, fille de Minos ou du soleil des signes inférieurs et de Pasiphaé, fille du Soleil et mère du fameux Minotaure ou du soleil taureau, comme Osiris Tauriforme.

Pasiphaé est aussi la Vierge céleste qui cohabite six mois avec Minos, le soleil des signes inférieurs ou des enfers; elle accouche au printems du Minotaure ou du Soleil à forme de taureau.

Phèdre aime Hippolyte, comme Isis aime Osiris, comme Médée aime Jason, et Jocaste OEdipe, etc. Sa mort tragique est une image de son ascension dans le ciel, page 144.

Phoenix, oiseau mythologique et sacré. Le Phœnix est l'image du Soleil; comme lui il meurt et ressuscite; description de sa mort, page 107.

Philoctète, fils de Pœan ou du Soleil, est aussi le héros d'un poëme solaire; il est l'ami et le compagnon d'Hercule; pourquoi cette association durable. Philoctète monte le vaisseau Argo avec Hercule, Jason, Méléagre, etc.; il reçoit les derniers soupirs d'Hercule, ainsi que ses armes; pour-

quoi on le chasse de l'armée des Grecs ; pourquoi il est l'ennemi d'Ulysse.

Philoctète est comparé au Serpentaire qui marche à la tête de la voie lactée ; comme lui il est chef de troupe, ainsi qu'Ulysse et Orion ; explication de la fable sur ce personnage, pages 27 et 28.

Poissons. (les) La constellation des poissons a été l'objet du culte des Syriens et des Egyptiens.

Le Soleil et la Lune, dans les allégories sacrées, ont emprunté la forme d'un poisson, comme le prouvent les monumens de l'Egypte sur lesquels son image est sculptée, soit à la place d'Osiris, soit à celle d'Isis ; souvent les poissons, ainsi que le *grand poisson* ou le poisson *austral* qui reçoit dans sa bouche l'eau du Verseau, accompagne la déesse, 89, 103.

Dans le monument que nous expliquons, pages 73 et 106, on voit, comme sur la sphère, la peinture de l'*orient* et de l'*occident*, exprimé par Isis dans l'attitude d'une mère nourrice qui présente son sein à un poisson. En effet, lorsque le signe des poissons monte à l'orient, le premier de ceux qui composent ce signe se présente devant la Vierge céleste qui est au même point, au côté opposé ou à l'occident, précisément comme ils sont figurés l'un et l'autre sur le dessin gravé dans notre ouvrage. Cette composition remarquable est répétée deux fois sur le même monument, 103, 104 et 106. Les poissons avaient un culte particulier comme tous les autres animaux sacrés ; on entretenait des poissons aux frais du Gouvernement dans des bassins particuliers.

Pommier (le) est un arbre sacré et mystique ; il est l'*arbre de vie*, celui de la *science du bien et du mal* ; explication du mystère qu'il cache, pages 70, 71, 100, 101.

Proefica, prêtresse de la déesse des funérailles, nommée

PYRAMIDE, monument religieux du Sabisme, consacré au Soleil en Egypte. Nous considérons, en conséquence, les trois pyramides d'Egypte comme les tombeaux des Dieux, et non comme ceux des rois, page 16. La pyramide est l'image du soleil, 21. Je rapporterai un extrait de ce que j'ai dit sur ces monumens religieux dans mon grand ouvrage sur le Musée des monumens français.

La PYRAMIDE et l'obélisque sont des monumens solaires que l'on était dans l'usage d'orienter, qui se distinguent en conservant des rapports essentiels dans leur forme, par la dimension, par la construction et par le motif de l'érection. L'obélisque est fait ordinairement d'une seule masse de porphyre, de granit, de marbre ou de pierre; sa forme est longue et étroite; il s'élève d'une base carrée, et monte en diminuant pour se terminer en pointe. La pyramide présente une masse de construction solide, beaucoup plus considérable; elle conserve la même forme, se termine en pointe comme l'obélisque; mais elle s'élargit vers sa base en raison de sa hauteur, puisque sa hauteur, d'après les mesures prises sur celles d'Egypte par M. Chazelles, de l'Académie des Sciences, qui s'était rendu exprès sur les lieux en 1693, est calculée sur la largeur de l'une des faces de sa base, qui forme un carré complet. La pyramide présente quatre faces orientées sur les quatre points cardinaux du ciel. L'un et l'autre de ces monumens étaient consacrés au Soleil. L'obélisque s'employait comme décoration dans les places publiques et dans les temples, comme monument du culte dont il était l'objet. Suivant Aristophane, il y avait dans le temple des initiations aux mystères d'Osiris, une colonne sur laquelle était gravés les noms des huit grands Dieux de l'Egypte. En considérant le motif de l'érection de ce monument, je pense que c'était un obélisque et non pas une colonne. La pyramide était réservée aux tombeaux;

c'était un véritable mausolée, une chambre sépulcrale, puisqu'on y pratiquait, dans l'intérieur, des cabinets, des chambres ou des salons mortuaires, que l'on décorait plus ou moins. Porphyre dit formellement que la figure pyramidale, donnée à l'obélisque, est la forme que prend la flamme lorsqu'elle s'élève : c'est, dit-il, ce qui a fait consacrer au Soleil et au feu ces sortes de monumens. Pline, en parlant des obélisques, dit que ces monumens étaient consacrés au Soleil ; leur figure est une image de cet astre bienfaisant ; et le mot *pyre*, qui entre dans la composition du mot *pyramide*, est le nom que les Egyptiens donnaient au dieu Soleil. La majeure partie des savans est d'accord sur l'unique objet des pyramides ; ils prétendent même que la grande pyramide d'Egypte était le *Taphos Osiridis*, ou un des tombeaux d'Osiris.

L'architecture égyptienne porte un caractère qui lui est tout particulier ; elle n'a rien d'élégant ; mais elle développe, à l'œil un style énergique, sévère et imposant, qui inspire la grandeur et rappelle d'immenses souvenirs. Si on examine les ouvrages de nos illustres voyageurs dans cette antique contrée, on verra dans l'architecture égyptienne une conception vaste et l'image d'un grand peuple, soumis à des règles invariables, ainsi qu'à des mystères tellement puissans, qu'ils imprimaient sur tous les monumens des arts le cachet de la religion et le pouvoir des prêtres.

On n'aura pas une idée bien avantageuse des Egyptiens, si on juge de leur configuration par les statues qu'ils nous ont laissées ; il est vrai que les arts du dessin n'y furent jamais brillans ; et les entraves, que ceux qui s'y adonnaient éprouvaient de la part des lois civiles et religieuses, contribuèrent singulièrement à en arrêter les progrès. Les hommes et les femmes étaient généralement d'une petite stature. Certains auteurs s'accordent à dire qu'il naissait

beaucoup de nains en Egypte, et que ceux qu'on envoyait à Rome se tiraient des environs d'Alexandrie. Le moyen le plus certain de vérifier ce fait, ce serait d'examiner les momies que nous possédons. Les Egyptiens étaient basanés, avaient le nez un peu aplati et les yeux rétrécis sur les côtés, ce qu'on appelle *bridés*, comme ceux des Chinois. Suivant Aristote, les hommes et les femmes avaient un défaut dans les jambes, qui devait être, selon moi, cette espèce de courbure dans le *tibia* que l'on remarque dans la jambe des Nègres. Alpin dit que les Egyptiens et les Ethiopiens avaient, comme les orientaux l'ont encore aujourd'hui, un goût particulier pour les femmes grasses; et Juvénal dit qu'on a vu des femmes dont la gorge était plus forte que la tête de leurs enfans. D'autres ont attribué l'embonpoint des Egyptiennes, ainsi que leur grande fécondité, à l'usage des eaux du Nil. Mais M. de Paw a victorieusement combattu cette opinion.

Le Sphynx, animal symbolique, porte une pyramide sur la main; quel est ce symbole., pages 82 et 83.

R.

Rat, le dieu Rat des Egyptiens. Cet animal sacré était, comme le Sphynx, le symbole d'un cycle ou d'une période solaire. Les anciens avaient un *Apollo Smentheus*, Apollon ou le *Soleil* Rat, page 74, 106 et 107.

Résurrection (la) des morts est une allégorie sacrée, inventée par les Mages; explication de cette allégorie, page 56, 57 et 58. Toutes les divinités solaires meurent et ressuscitent: c'est l'image du mouvement éternel du Soleil; qu'importe la forme et le nom qu'on lui donne dans les fables, page 58.

cerdotale était un colosse immense dont on cachait toujours les pieds. Le scarabée est l'image d'Isis, page 94. Pourquoi on représentait Isis avec un scarabée sur la partie génitale de son corps, page 140. Ce que l'on doit entendre de l'image d'un scarabée dont les ailes sont déployées horizontalement, page 66.

Scorpion, signe du zodiaque considéré comme signe malfaisant, et le destructeur des germes fécondans. Comme mauvais génie, il est le symbole de la mort, pages 19, 23, 86, 96. Typhon tue Osiris sous ce signe; il est considéré comme l'ennemi le plus redoutable de ce Dieu; il fait périr aussi Phaéton, Orion, Canopus et le taureau de Mithra, pages 19, 23, 25, 85, 96, 118. Le Scorpion est le siége et le domicile de Mars; c'est pour cette raison qu'on le représente souvent dans les monumens antiques sur le bouclier dont on arme le bras du Dieu des combats, page 105. Il est le siége de l'élément de l'eau et détruit la végétation. Différentes positions du Scorpion dans les monumens, 43, 86. Il accompagne Osiris et Isis. Explication de cet emblême, 58, 113, 117. Pourquoi le Scorpion joue un rôle dans la fable de Lycaon, roi d'Arcadie, page 68. Cet animal est considéré comme le point fixe de l'équinoxe d'automne.

Scribes ou Grammatistes, prêtres égyptiens chargés de la direction des hiéroglyphes, page 12. Les peintres et les sculpteurs ne pouvaient peindre ou sculpter des images ou des hiéroglyphes sans une permission émanée de ces prêtres, et ils en recevaient en conséquence le programme, page 12.

Sérapis, l'un des plus grands Dieux de l'Egypte, était l'image du Soleil dans des signes inférieurs, comme Osiris, Esculape, Pluton, et même Jupiter, pages 29, 41, 59. Ses attributions sont celles de ces Divinités, et il était particulièrement adoré à Memphis, où il avait un temple. Comme Escu-

lape, il présidait à la santé; comme Jupiter et Osiris, à l'abondance. On lui donnait pour attribut une mesure dans laquelle il portait l'eau du Nil, qui en était le symbole, et deux serpens, 24, 71, 89. D'autres disent que cette mesure est un panier que l'on appelait *calathus*. Comme Jupiter et Pluton, il est barbu. On distingue Sérapis, Dieu des Enfers, par une pique qu'il tient à la main, et le chien des constellations, dont on a fait Cerbère, qui l'accompagne. Nous ne partageons point l'opinion de Saint-Augustin, qui dit, d'après Varron, que les Egyptiens reçurent leur dieu Sérapis des Grecs, puisque je retrouve son image sur les monumens les plus anciens de l'Egypte. Mais le passage du Père de l'Eglise sert à prouver, comme nous l'avons démontré, que Sérapis est le Soleil des signes inférieurs, ou Osiris, que l'on considérait comme mort, lorsqu'il avait passé par le signe du scorpion, dans les signes inférieurs. Voici ce que dit Saint-Augustin : « Apis, roi des Argiens, « aborda en Egypte avec une flotte; il y mourut, et fut établi » le plus grand Dieu des Egyptiens sous le nom de Sérapis. » On l'appela ainsi après sa mort, au lieu d'*Apis*, qui » était son véritable nom, parce que le tombeau que nous » appelons *sarcophage* s'appelle en grec SOROS ; et comme » on l'honora dans le tombeau avant qu'on lui eût bâti un » temple; de *sorós* et d'*Apis* on fit d'abord *Sorapis*, et par » le changement d'une lettre on l'appela *Sérapis*. » Or on voit clairement que ce discours est nécessairement une suite de la fable d'Osiris, faite sur le Soleil, sous le nom d'Apis. Le nom de Sérapis, comme le dit Saint-Augustin, est celui que l'on donne au Soleil des signes inférieurs, à Apis ou à Osiris, après sa mort, lorsqu'il était censé déposé dans un sarcophage ou dans un tombeau. On donne à Sérapis un serpent pour attribut, comme à Esculape ; l'un et l'autre empruntent cet attribut du Serpentaire, 24, Sérapis monte

un crocodile, 89. Tableaux qui représente Sérapis dans ses diverses fonctions, 138, 140 ; son union à Isis Pélagisque, 30 ; on le représentait aussi en Egypte par un simple serpent monté sur deux jambes humaines, 140 ; il était considéré comme principe fécondant, 108. Pourquoi Sérapis emprunte les formes d'un loup, 70. Pourquoi monté sur un taureau, 90.

SERPENT, animal symbolique, l'objet de l'adoration de tous les peuples ; on l'appelle le serpent d'Eve, l'hydre brûlante, page 43 ; il est le symbole de l'éternité, 109 ; l'emblême du déluge, 128 ; il est l'attribut d'Osiris, d'Esculape, du Serpentaire, de Laocoon, de Mercure, etc., 19, 24, 27, 29, 71, 106 ; l'ennemi d'Osiris, du Soleil, d'Apollon, etc., 100, 129 ; il accompagne Isis, Cérès, Proserpine, Médée, etc., 33, 39, 43, 69, 100, 101, 104, 128, 148. Le serpent consacré dans les temples représente aussi la course oblique des astres, 106 ; il était considéré comme mauvais génie, parce qu'il annonce l'hiver, qu'il introduit le mal dans le monde, lorsqu'il monte dans le ciel, et lorsque le Soleil commence à descendre dans les signes inférieurs, 100, 101, 102, 128. Il sert d'attribut à Typhon, au Diable, au Démon, etc. (*Voyez* Typhon), dont il est lui-même l'image.

Il est le serpent sacré des Orphites, secte chrétienne, 102. Le Serpent est considéré comme animal sacré dans toutes les religions, 101, 102. Il est l'emblême du mauvais génie ou de la mort, 129, 148 ; celui de la dégradation du Soleil, 92 ; il annonce le débordement du Nil, 43, 118, 128 ; et même le déluge, 143.

M. Millin, membre de l'Institut de France, prétend que les Grecs appelaient le Serpent sacré, que l'on voit si souvent répété sur les monumens Egyptiens, AGATHODÆMON, et que cela signifie *Génie bienfaisant et maître de la nature*. L'opinion de M. Millin confirme parfaitement ce que j'ai dit dans le cours de l'ouvrage sur le serpent d'*Isis*,

SIRIUS; nom que l'on donne à la constellation du Grand-Chien. Il présidait à l'ouverture de l'année égyptienne, à l'intumescence du Nil, pag. 44. On lui offrait des sacrifices dans l'espérance d'arrêter les funestes effets des chaleurs caniculaires, dont on le supposait l'auteur, 34 et 35. Il est le même qu'Anubis et Cerbère. (*Voyez* Anubis et Cerbère, 145.)

SOLEIL, ou le Dieu Jour, le père de la lumière, était considéré des anciens comme le créateur de toutes choses. On a personnifié le Soleil dans des fables sacrées sous des noms différens ; ses images et ses noms varient, ainsi que les signes célestes et comme les saisons. Le Soleil était révéré comme bon principe ; on l'appelait *Domine Sol* : il joue un rôle dans les mystères sacrés, 5, 6, 65. Il est l'ame du monde, 7. On fait naître les personnages qui représentent le Soleil dans des grottes ou dans des antres mystiques. Description de l'antre du Soleil ou de Mithra, 7, 21. Osiris, comme le Soleil, était censé naître au solstice d'hiver, 6. On célébrait sa mort et sa résurrection à l'équinoxe du printems, 7, 20.

Manière allégorique des Egyptiens de représenter sa naissance au solstice d'hiver, 19 ; et son séjour dans les signes inférieurs, 30, 80 ; ainsi que ses voyages, 134, 135. Manière de peindre sa dégradation, 91, 92, 108, 129. L'image du Soleil sous le signe du bélier, 35. Les Egyptiens le représentaient aussi par un disque, 80, 138. Pourquoi on représentait le Soleil par un Phénix, 107 ; par un Phallus, 109. Idoles *noires* et *blanches*, l'image du Soleil, 145, 146, 147.

SPHYNX (le grand Sphynx d'Egypte). Animal fabuleux composé des formes de la femme et de celles du lion. Suivant Hésiode, le fameux Sphynx de Thèbes naquit d'Echidna et de Typhon. (*Voyez* Typhon.) Cet animal cruel, qui ravageait les environs de Thèbes et proposait des énigmes aux passans, fut vaincu par Œdipe. Pourquoi le Sphynx,

et portent religieusement au cou, 117; pourquoi représenté au cou du Capricorne, 105.

TAUREAU, animal sacré, ou le Taureau céleste. Il était considéré comme bon principe et comme le génie créateur ou réparateur des maux de l'hiver ; c'est l'image du printems, pag. 44, 45, 49, 59: il est aussi Jupiter qui prend cette forme pour enlever Europe; il est le taureau de Mythra, celui de Marathon, et le gardien de la toison d'or; c'est l'amant de Pasiphaé, celui d'Io; c'est aussi le Bacchus Tauricornis et le Minotaure, 9, 45, 46. Osiris prend aussi la forme du Taureau équinoxial, sous le nom d'Apis, 44. Culte du Taureau ou du bœuf Apis chez les Egyptiens, 4, 9; cérémonie observée pour le renouvellement du bœuf Apis, 46. Le bœuf gras des modernes est aussi le Taureau du zodiaque : cérémonie renouvelée à Paris en son honneur, 47, 48 et 49. Les Celtes et les Gaulois adoraient le même taureau, représenté sur des monumens qu'on a découverts dans l'église Notre-Dame et dans celle de Saint-Marcel ; ces monumens, ornés d'inscriptions, sont conservés dans le Musée des Monumens français, 45, 46. Têtes de taureau en or découvertes dans le tombeau de Childéric, roi de France, 46, 47 et 48. Il est le Dieu Thor des Celtes, 129.

Le Dieu Taureau préside à la résurrection d'Osiris, 52; les anciens supposaient, en conséquence, que les morts ressuscitaient par l'influence du Taureau, parce qu'il se lève à l'orient, lorsqu'il ouvre l'équinoxe du printems, 54, 53. Il est aussi le veau d'or des Israélites, 49; dans certaines cérémonies, les prêtres égyptiens mettaient sur leur visage un masque de Taureau, 32; le taureau ou le bœuf est le symbole du labourage, 140, 142; il est mis à mort par le Scorpion, qui lui ronge les parties de la génération, 46; il brise l'œuf orphique, féconde la Lune, etc., 46; pourquoi on a fait

160, 161 ; il coupe ce Dieu en morceaux, etc. Typhon est notre diable, ou le démon, l'Ahrimane des Perses, etc. Homère fait naître Typhon de la puissance de Junon : cette déesse, suivant lui, le fit sortir des vapeurs en frappant la terre de sa main.

Selon le poète grec, Typhon était roux et avait cent têtes. « De ses cent bouches, dit-il, sortaient des flammes dévo» rantes et des hurlemens si horribles, qu'il effrayait éga» lement et les hommes et les Dieux. Son corps, dont la » partie supérieure était couverte de plumes et l'extrémité » entortillée de serpens, était si grand, qu'il touchait le » ciel de sa tête. Il eut pour femme Echidna, et pour » enfans la Gorgone, Géryon, Cerbère, l'Hydre de Lerne, » le Sphynx et tous les monstres de la fable. Typhon ne » fut pas plutôt sorti de la terre, qu'il résolut de déclarer » la guerre aux Dieux et de venger les géans terrassés. » Il s'avança donc vers le ciel, et épouvanta si fort les » Dieux, par son horrible figure, qu'ils prirent tous la » fuite en Egypte. Jupiter lui lança un coup de foudre qui » ne fit que l'effleurer. Le géant, à son tour, ayant saisi » Jupiter au milieu du corps, lui coupa les bras et les » jambes avec une faux de diamant, et le renferma en» suite dans un antre, sous la garde d'un monstre moitié » fille et moitié serpent. » On voit clairement que ce trait de la fable est le même que celui d'Osiris, que Typhon coupe en morceaux et qu'il enferme dans un coffre, ainsi que celui d'Horus, que les géans jettent dans le Nil après l'avoir tué. « Mercure et Pan, ayant surpris la vigilance du » monstre qui gardait les membres du maître des Dieux, » rendirent à Jupiter ses bras et ses mains. Alors le Dieu » reprit ses forces, et, monté sur un chariot traîné par » des chevaux ailés, poursuivit Typhon avec tant de viva» cité, et le frappa si souvent de ses foudres, qu'il le ter-

» rassa enfin et l'étendit sur le mont Etna, où le Géant, » de rage, vomit continuellement des flammes. » (Dict. de la fable.)

On retrouve le génie oriental dans la composition de ce monstre, et on ne peut douter qu'il représente à lui seul toutes les constellations que le Soleil visite pendant son séjour dans les signes inférieurs, puisqu'il en est composé lui-même. Enfin, ce monstre imaginaire, dont on a fait le *diable*, le *démon*, le *grand Briarée*, le *prince des ténèbres*, l'*ennemi de la lumière*, le *destructeur du bien* dans ce monde, etc.; c'est le Soleil lui-même qui prend la forme humaine du Serpentaire, qui se saisit de ses serpens, qui emprunte les ailes des oiseaux célestes qui siégent à sa gauche dans le ciel, et les enfans qu'on lui donne que nous avons nommés plus haut, sont effectivement les constellations de l'hydre brûlante et du grand chien Sirius, dont on a fait Cerbère (*voyez* page 243). Or il est certain qu'on a voulu peindre, par cette seule figure monstrueuse, l'état complet du ciel pendant les voyages du Soleil dans les signes inférieurs, époque de l'année qu'on considérait comme malheureuse pour toute la nature. (*Voyez* la description du géant Briarée, 67; celle des géans, 41, 108. Typhon triomphe d'Osiris, 85, 129.)

U.

Ulysse, roi d'Ithaque, est un personnage mythologique; définition de son nom. Il voyage comme Osiris; ses voyages sont l'image du zodiaque, page 126. Il est Orion, guerrier comme lui, et chef de troupe. Homère peint Ulysse comme un grand politique, comme un homme en dessous, astucieux, 28; pourquoi on a fait Pénélope, sa femme, mère du Dieu Pan.

V.

Les Egyptiens représentaient la grande Déesse Isis, tantôt *noire*, tantôt *blanche*; comme le prouvent les peintures trouvées sur les coffres des momies apportées en France par les savans qui ont suivi l'Empereur des Français en Egypte.

Les vierges *noires* et les vierges *blanches*; les vierges *sages* comme les vierges *folles*, qui laissent éteindre leurs lampes, sont autant de fables imaginées sur les différentes positions que prennent, dans le ciel, les constellations de la Vierge: ces divinités fabuleuses avaient un culte sur la terre; opinion qu'on doit en avoir, 146, 147.

Z.

Zoroastre, le plus ancien des philosophes des l'antiquité, est considéré comme le chef des Mages; il donne des lois religieuses aux Persans, pages 7 et 10.

TABLE

DES DIX-HUIT PLANCHES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE,

PAR ORDRE DE NUMÉROS,

AVEC L'INDICATION DES PAGES OU SE TROUVE LEUR DESCRIPTION.

(1) N°. 1er *bis*. Le tableau que j'ai décrit sous ce numéro, page 79, se trouve en tête de la première colonne, à gauche, au-dessus de la troisième et quatrième division, comme le n°. 1er *ter* se trouve à droite, en tête de la seconde division; c'est pourquoi les premiers tableaux qui suivent ceux-ci, sur chaque division, commencent par le n°. 2. *Voyez* cette Table, parce que je suppose qu'ils en font partie, quoiqu'ils aient l'air d'en être séparés sur le monument.


N.° 1. (bis)
N.° 1.
N.° 2.
Point fixe de
l'Horison.
Caroline Naudet f. 1807.
Caroline Naudet f. 1807.
Caroline Naudet f. 1807.


BIBLIOTECA U
TARIA
SEVILLA



Planche Deuxième, Page 32.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

Planche Troisieme, *Page* 35.

N.º 1. (bis)

N.º 2.

N.º 1. (ter)

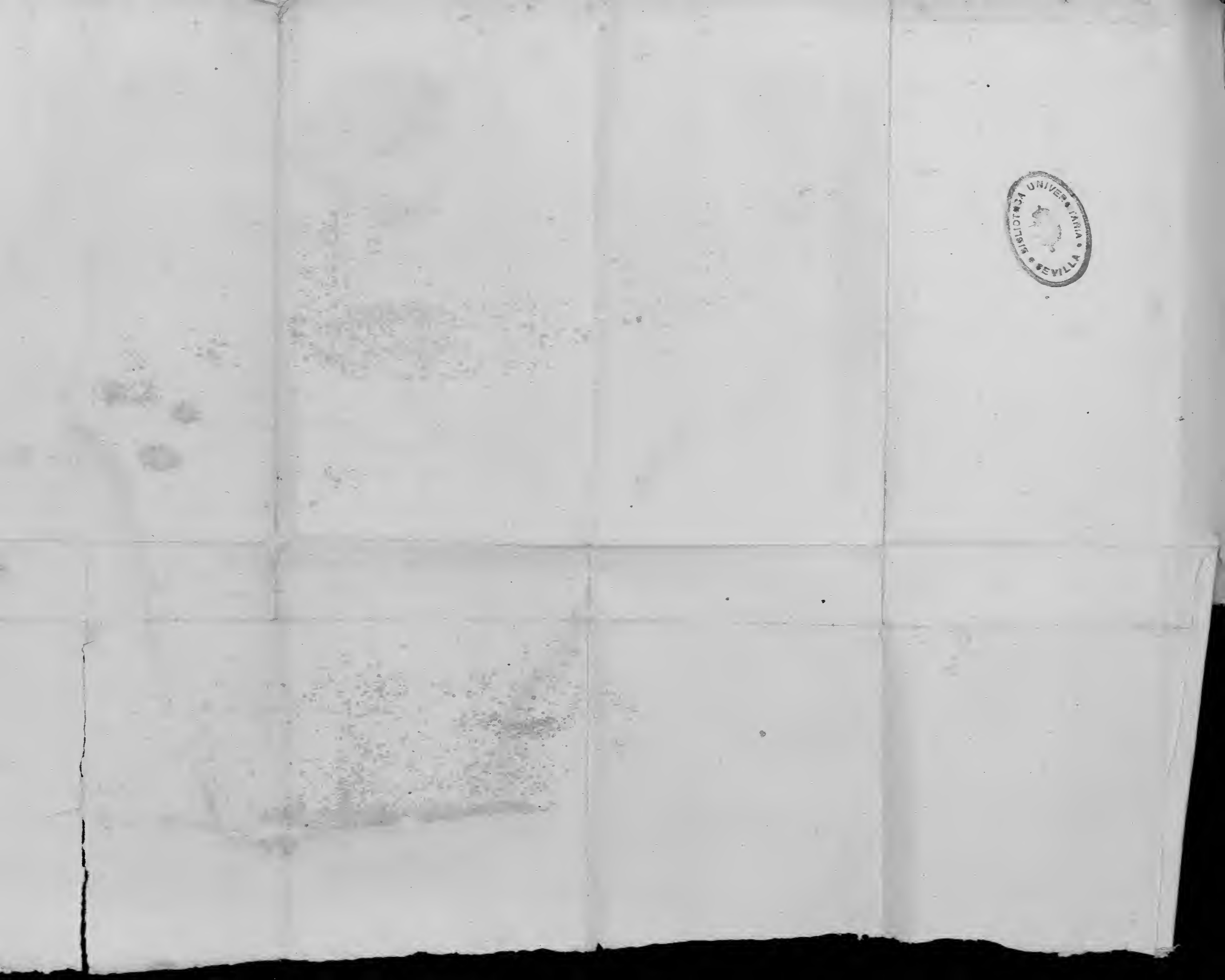
N.º 2. (bis)

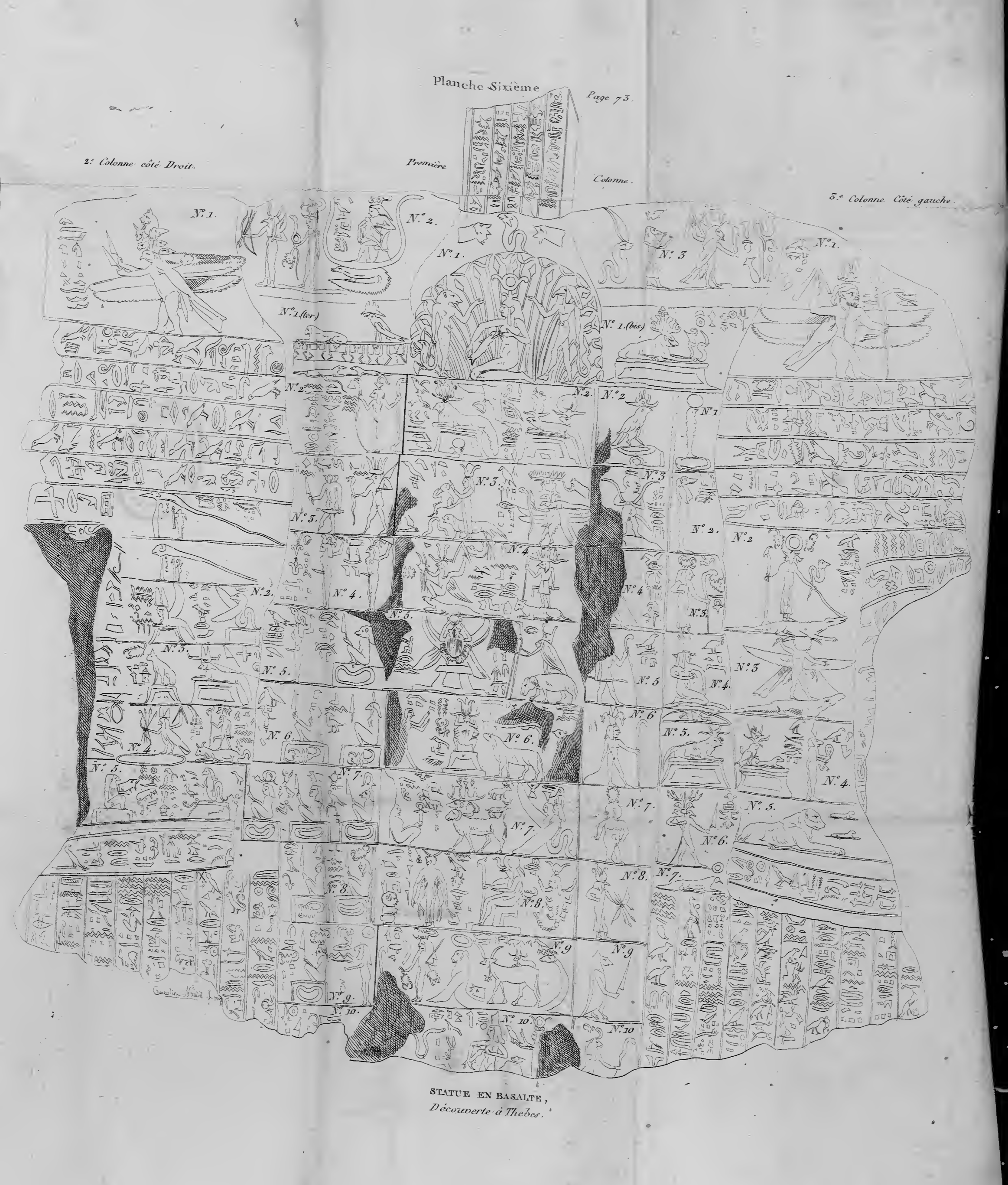

UNIVERSITARIA
SEVILLA



STATUE EN BASALTE

Découverte à Thebes.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



STATUE EN BASALTE,
Découverte à Thebes.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA


N.º 2.
N.º 1.


Planche Septième . Page 81.
N° 1.
N° 2
N° 3 . Page 92.
Figure

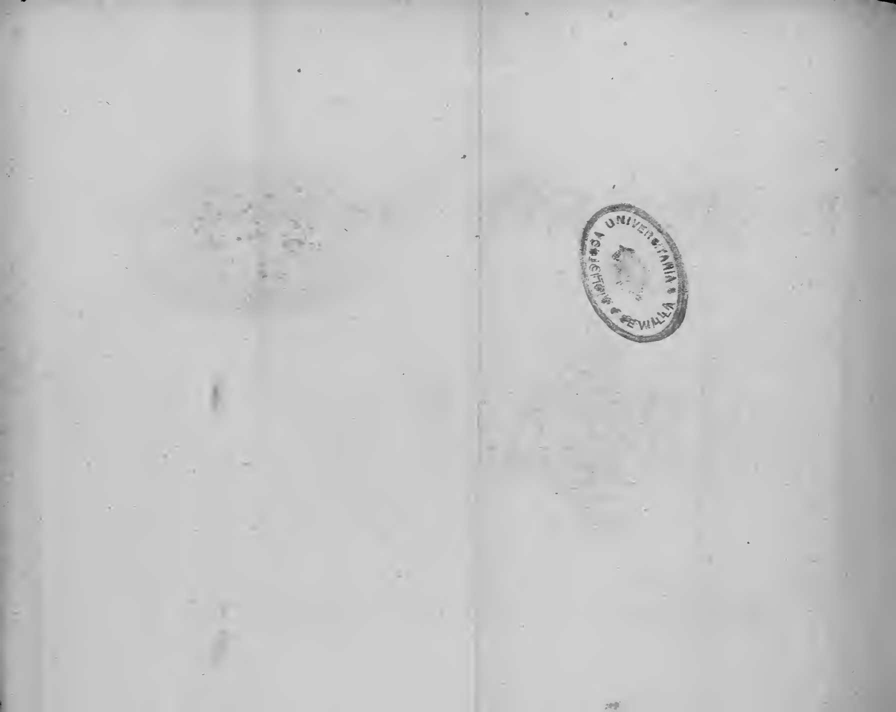
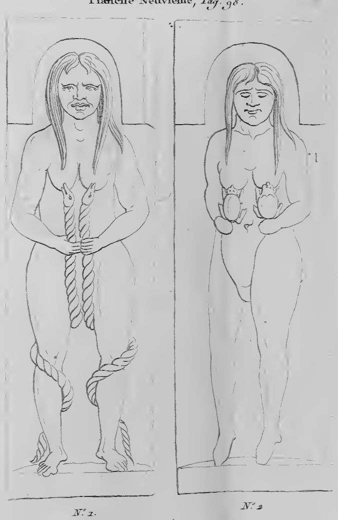

UNIVERSITARIA
SEVILLA

Planche Huitième, *Page 85.*

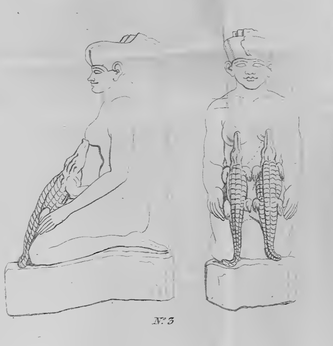



UNIVERSITARIA
SEVILLA

Planche Neuvième, *Pag. 98.*

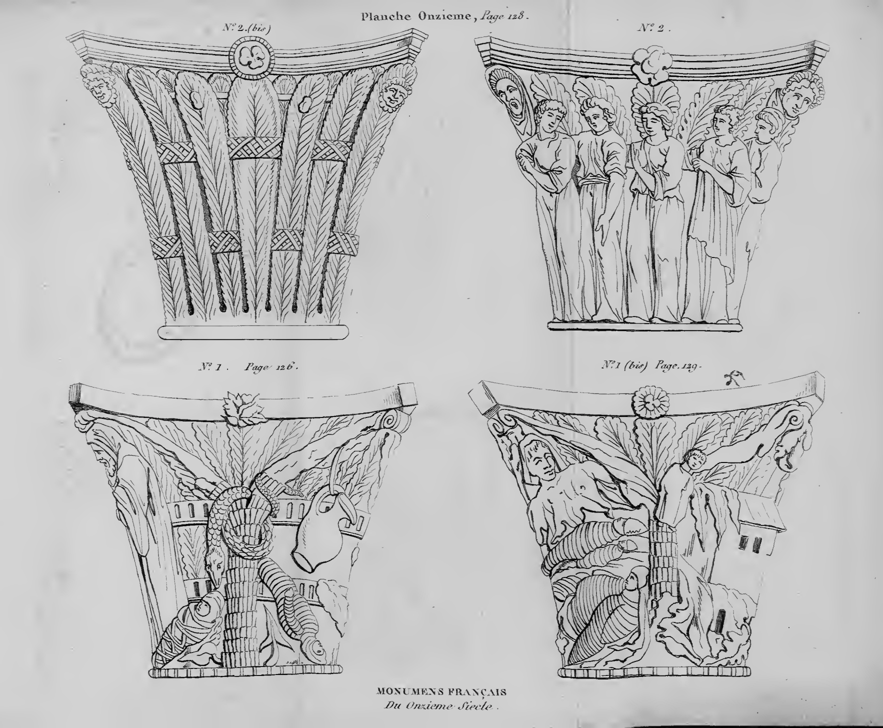


N.° 1. *N.° 2*



N.° 3





MONUMENS FRANÇAIS
Du Onzieme Siecle.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

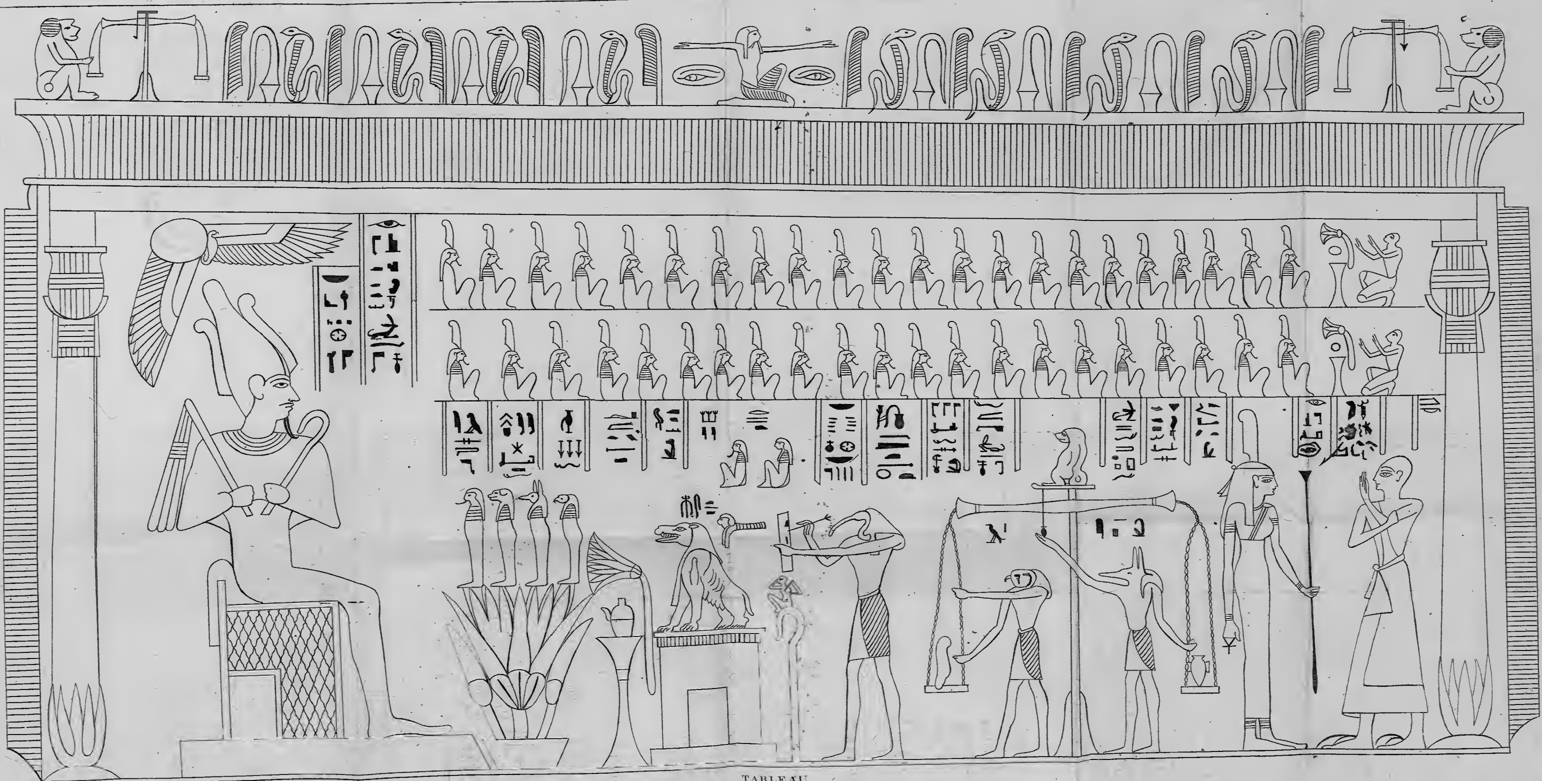


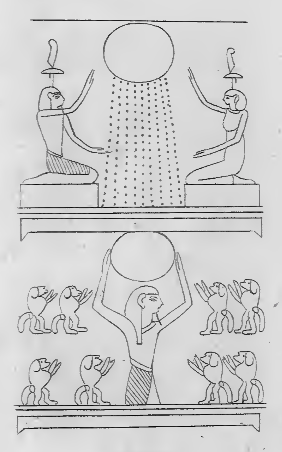
TABLEAU
Tiré d'un Manuscrit Egyptien.



2e TABLEAU

Tiré du même Manuscrit.

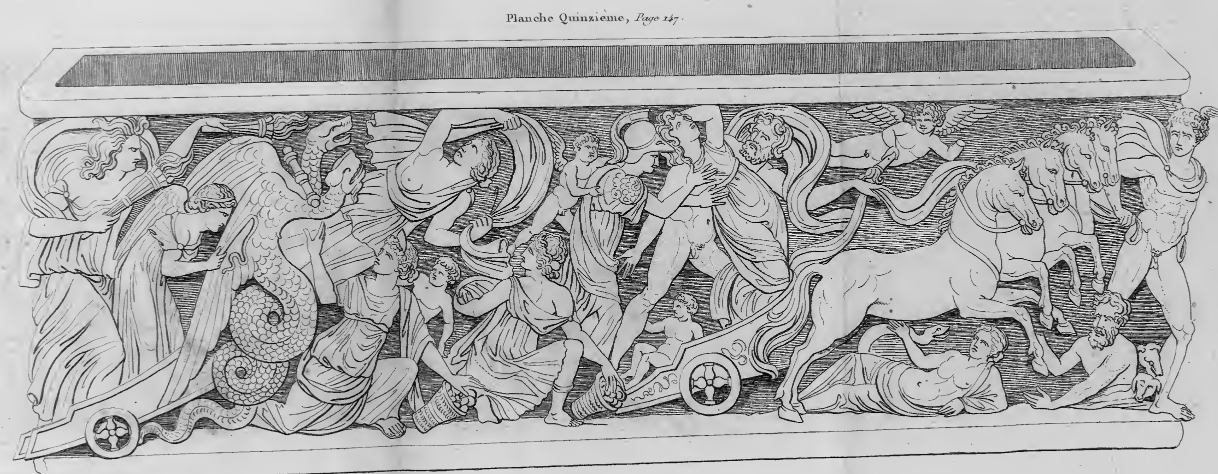

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



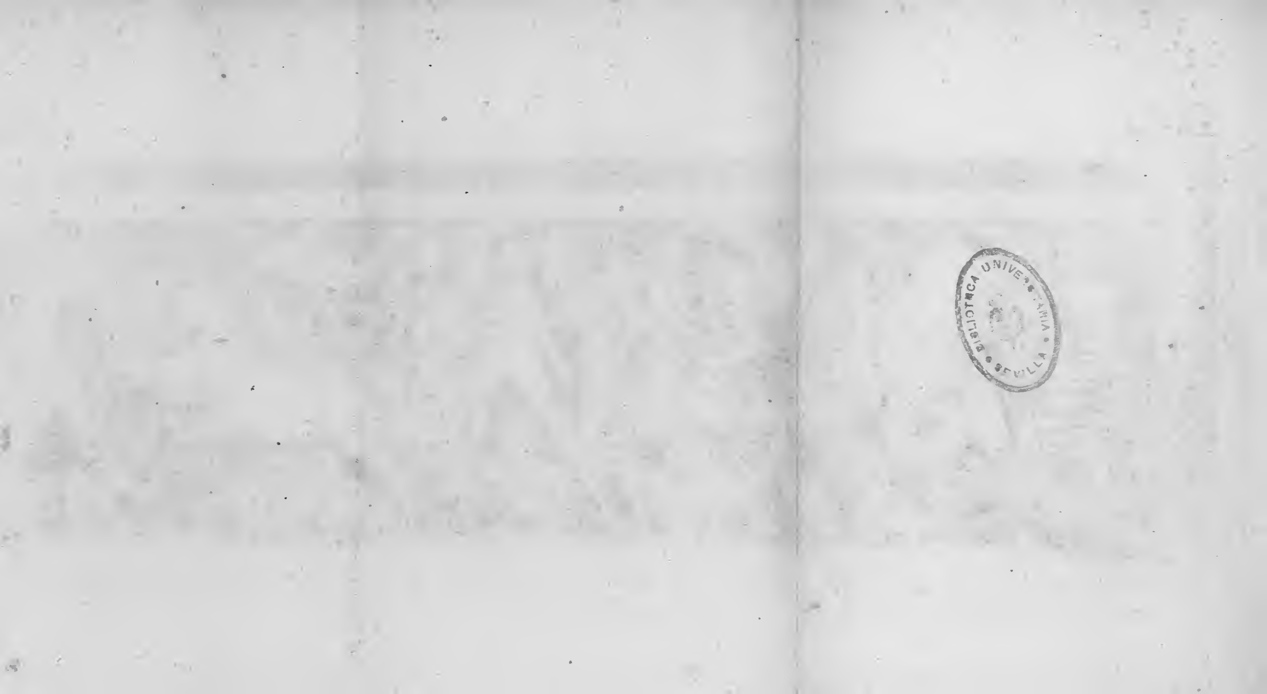
3e Tableau

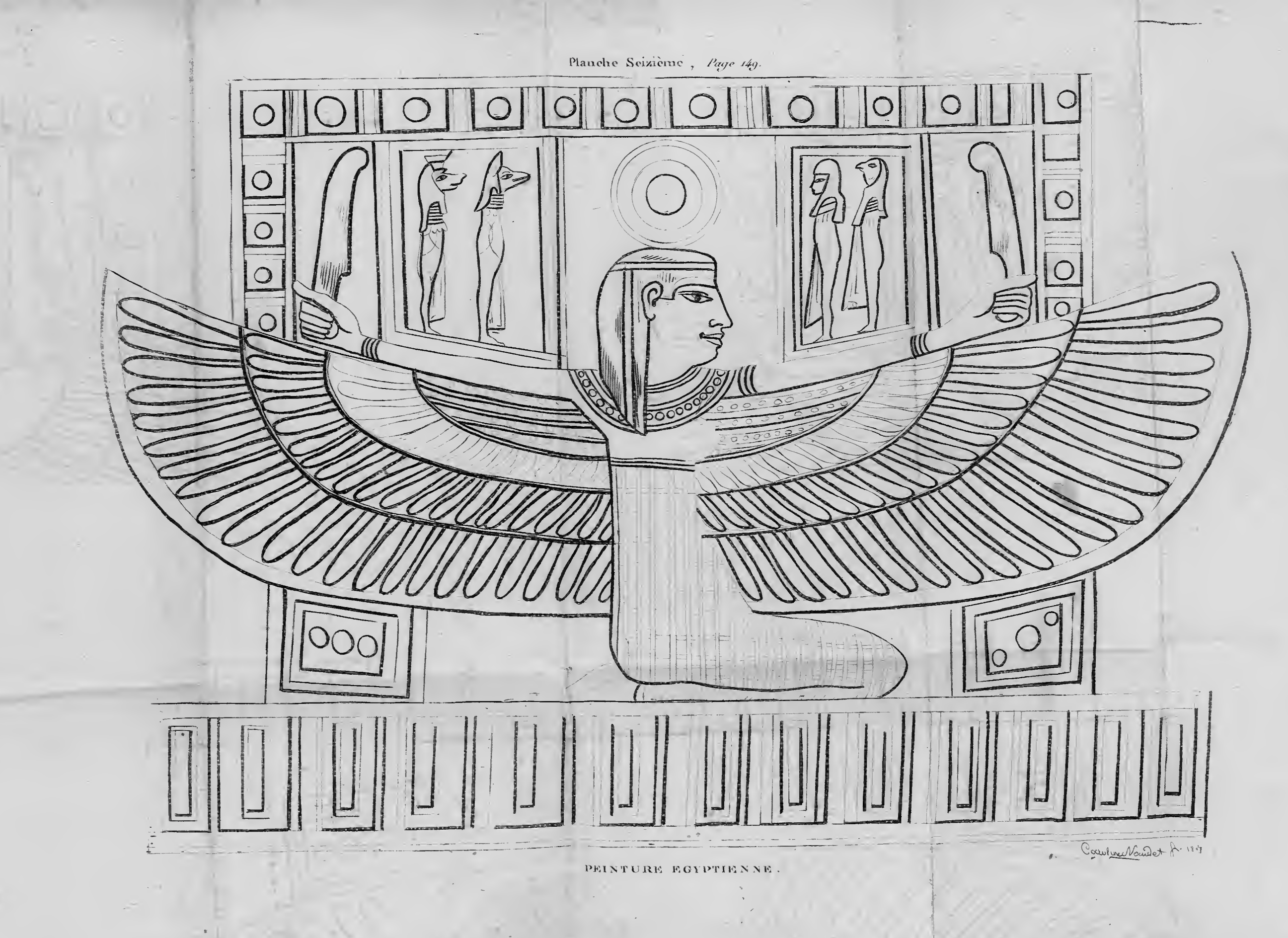
Tiré du même Manuscrit.





SARCOPHAGE ANTIQUE.


BIBLIOTECA UNIVE
TARIA
SEVILLA



PEINTURE EGYPTIENNE.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA



BAS RELIEF ROMAIN
Découvert en Auvergne.



